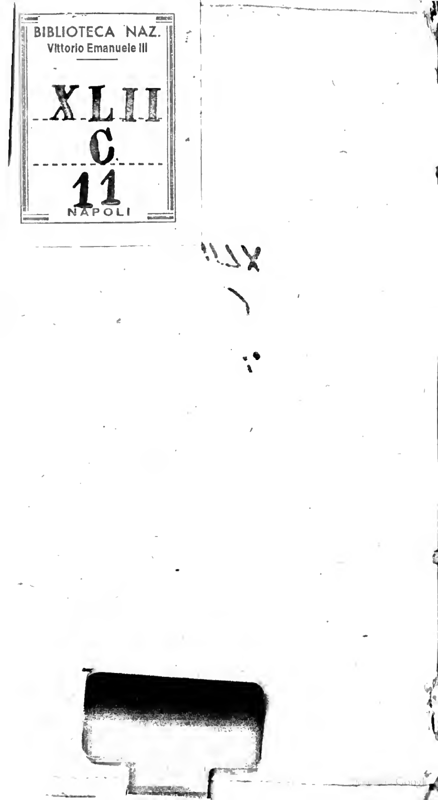


OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

TOME ONZIE'ME.

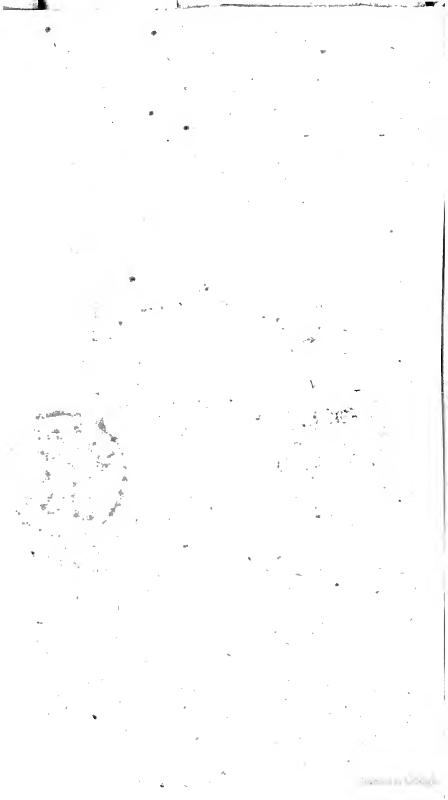


A PARIS;

Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Auguſtins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XL.

Avec Privilege & Approbation.





OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLI.

Vous me permettrez, Monsieur, de vous entretenir aujourd'hui de trois nouvelles Comédies, representées avec quelque succès sur nos Théatres François & Italien, & qui ont été jugées dignes de la Presse. Ces Piéces sont *l'Ambitieux* de M. des Touches; les *Deux Niéces*, & la *Comédie Anonyme* de M. de Boissy. A la tête de l'*Ambitieux* est une Préface, où l'Auteur commence par justifier la pureté de ses intentions, protestant qu'il a toujours regardé » comme indi» gne de la probité, *le trop facile*, *& le* » *punissable talent de la Satire*, genre d'é» écrire, par lequel, souvent aux dé- L'Ambitieux, Comédie.

» pens de la vérité, on se prépare des » succès fondés sur la malignité du » cœur humain. « Quoique tout Auteur Comique soit essentiellement satirique, dans un sens, M. D. T. prétend avec raison, que ses Ouvrages doivent » le distinguer de ceux qui ont sacrifié » l'honneur au desir de plaire; de ces » Auteurs forcés *à se cacher*, à mesure » que leurs productions éclatent, & à » qui le Public *fait payer* les applaudis» semens passagers qu'il leur donne, » par toute la haine & le mépris dont » il les accable. « Ils ne sont donc pas *cachés*. Du reste on ne peut qu'approuver une si juste censure des Auteurs de Libelles diffamatoires, qu'on doit regarder dans la société comme de lâches assassins.

L'Auteur vient ensuite à ce qui regarde le sujet & les caracteres de sa Comédie. Il est de principe que la Comédie est essentiellement destinée à peindre les mœurs, & à ridiculiser les défauts qui regnent dans la vie commune, & non à representer les mœurs & les vices des Grands, de ceux qu'on appelle les Dieux de la terre, c'est-à-dire, des Rois, des Princes & de leurs Ministres. C'est dans la Tragédie, que leur place est marquée: c'est là que, par la peinture de leur caractere, ver-

tueux ou vicieux, le Poete se propose d'exciter à la vertu, & d'éloigner du vice. Introduire dans la Comédie ces grands Personnages ne me paroît pas plus raisonnable, que de mettre un Financier ou un Médecin dans une Tragédie : il ne faut jamais dénaturer les Genres.

C'est donc en vain qu'on lit ces paroles dans la Préface. » En me proposant (dit M. D. T.) de peindre le » caractere d'un ambitieux, je compris » après bien des réflexions, qu'il m'étoit impossible d'y réüssir, si la Scene ne se passoit à la Cour d'un Roi, » si je n'y faisois paroître des personnages du rang le plus éminent, & si » mon ambitieux n'étoit pas lui-même » dans le plus haut dégré de l'éclat & » de la faveur. « Cela supposé, l'Auteur voulant signaler son zele pour la correction d'un aussi grand vice, qu'est l'ambition, devoit, selon moi, chausser le Cothurne, & non le Brodequin. Car si ce vice n'est pas dans un homme du commun, il est impossible de lui donner le ridicule Comique. » L'ambition déréglée est de tous les états; » (continue l'Auteur) mais dans les » hommes du commun elle n'a rien qui » interesse la société en général : tou-

» jours blamable, à la vérité, dans » les moyens qu'elle employe pour s'é-» lever, elle ne blesse cependant que » quelques concurrens obscurs qu'elle » renverse; souvent applaudie par les » désintéressés, elle passe quelquefois » pour grandeur d'ame; infaillible-» ment bornée dans sa course par d'in-» vincibles obstacles, elle fait dégéné-» rer ces ambitieux subalternes en es-» prits chimériques & *ridicules*. « Hé, ne sont-ce pas là justement ces caractères *ridicules*, qui conviennent le mieux à la Comédie? Faut-il qu'un défaut, pour intereser sur le Théatre, interesse toute la société en général? Par quel principe exige-t'on que l'yvresse d'un Ambitieux, pour me paroître ridicule sur le Théatre, *devienne l'interêt général de toute une Nation*? Pourquoi est-il nécessaire, je vous prie, » que tout un » Peuple en soit la victime? que les » ressorts qu'il fait mouvoir entraînent » les plus grandes révolutions, & que » presque tous les yeux fixés sur lui » soient dans l'attente de son succès ou » de sa perte? « Tout cela est bon par rapport à la Tragédie, dont l'ambition, après l'amour, est un des plus grands ressorts. Mais n'est-il pas absurde de prétendre, que l'ambition d'un simple

Commis, par exemple, qui veut parvenir par des moyens extravagans au plus haut degré de la Finance, ne puisse être de mise sur le Théâtre ? On veut que ce défaut *intéresse toute la Nation.* Il faudroit donc à ce compte-là, que les *Femmes sçavantes* fussent des Princesses, & que *l'Avare* fût au moins un Duc. Quelle idée !

Notre Auteur pour peindre à son gré toute l'étenduë de l'ambition, a choisi un Favori de la Cour, qui forme le projet de s'allier à son Souverain. » Cette peinture de l'ambition, dit-il, » renferme en grand tous les traits qui » caracterisent les Ambitieux d'un or- » dre inférieur : le moins se trouve tou- » jours dans le plus. « Sur ce pied là j'aurois conseillé à l'Auteur de mettre dans sa Comédie pour premier Personnage un jeune Prince Politique & Guerrier, aspirant follement à la Monarchie universelle. C'est alors que toute l'étenduë du caractere de l'ambitieux auroit été remplie, que l'ambitieux auroit véritablement paru en *grand*, & que *le moins se seroit trouvé dans le plus.*

Mais voyons si ce qu'ajoute l'Auteur sert beaucoup à justifier son plan. » L'ambition (dit-il) porte avec elle » un air de grandeur, qui en impose au

» reste des hommes ; ses sentimens sont » élevés, ses expressions sont fieres ; » elle est toujours accompagnée de su- » périorité d'esprit & de courage ; elle » impose silence aux autres passions, & » inspire même le mépris de la vie. « Eh ! n'en voilà-t'il pas assez pour démontrer sensiblement que Thalie ne trouvera jamais son compte avec l'Ambitieux, si ce n'est avec un Ambitieux subalterne, & que ce Caractere représenté dans un Grand de la Cour, qui aspire à un pouvoir sans bornes, ne sera jamais au nombre des objets de son pinceau ?

M. D. T. l'a bien senti lui-même : mais il a crû que plusieurs autres Caracteres jettés dans sa Piéce remedieroient à l'inconvenient du sujet. 1°. Une Maîtresse, jeune fille sans ambition, sans expérience, & dont il fut tendrement & fidélement aimé. » J'opposois » par ce moyen, dit-il, la simplicité à » l'artifice, la vérité à la politique, & » la timidité à l'audace. Ce Caractere » introduisit sur le champ dans mon » Ouvrage un interest tendre, & des » traits de naïveté & de candeur, qui » devoient en interrompre la gravité. « M. D. T. devoit cependant faire attention, que le Spectateur seroit nécess-

ſairement choqué de voir un fille aimable, ſenſée, ingénuë, être follement amoureuſe d'une homme ſans probité & ſans jugement. Cette fille pouvoit pourtant devenir intéreſſante; mais ſon caractere paroît manqué, & l'Auteur n'en a pas ſçu tirer parti.

2°. Pour étayer encore ſon ſujet, & pour balancer la froide gravité d'un premier Miniſtre, dont le rang & le caractere reſpectables, & dont la vertu ſublime & héroïque n'étoient point faits, ce ſemble, pour une Comédie, l'Auteur a jugé à propos de lui donner une femme ſans éducation, ſans uſage du monde, indiſcrete, imprudente, une vraie folle. » Il ſeroit pitoyable » (dit M. D. T. avec beaucoup de con» fiance) de ſoutenir que ce caractere » n'eſt pas dans la nature, & il me pa» roîtroit mal fondé de prétendre qu'il » eſt déplacé dans mon Ouvrage. « On accorde à l'Auteur que ce caractere eſt poſſible, & dans ce ſens, *qu'il eſt dans la nature*. Mais eſt-il dans la bienſéance, eſt-il même dans la vraiſemblance? Qui a jamais vû dans aucune Cour du monde une Madame Jourdain revêtuë de la qualité de femme d'un premier Miniſtre? Celle dont il s'agit a les manieres auſſi baſſes & auſſi ſottes, &

de plus elle eſt d'une extravagance ſans exemple. Or ce qui eſt ſans exemple n'eſt point *dans la nature* par rapport au Théatre, où l'on ne veut voir que ce qu'on a vû, c'eſt-à-dire, des défauts communs, & ordinaires dans la ſociété. » Dira-t'on (continuë l'Auteur) que la » femme d'un premier Miniſtre ne doit » pas être auſſi extravagante? Je con- » viens, ajoute-t'il, que cela ſeroit » toujours à ſouhaiter; mais on ne » peut pas dire qu'un pareil aſſemblage » ſoit impoſſible. » Mais M. D. T. prétend-t'il donc que tout ce qui n'eſt pas impoſſible ne doit point être banni du Théatre. Ce n'eſt cependant qu'à la faveur de cette poſſibilité vague & générale, qu'il eſſaye de juſtifier un Caractere mépriſable, qui a déplu univerſellement, & qui pour être ſouffert dans la Piéce, avoit beſoin d'être relevé par un grand nombre de beautés qu'on y admire, par de vrais traits de génie, par une morale judicieuſe & noblement exprimée; enfin par un ſtile toujours pur, toujours élégant.

C'eſt encore avec quelque raiſon que l'on a cenſuré le voyage de la Princeſſe d'Aragon à la Cour de Caſtille: Une pareille équipée de la part d'une Princeſſe du Japon ou de la Chine au-

roit eu plus de vraisemblance. Une personne d'un rang aussi élevé, que l'Infante d'Aragon, pouvoit-elle se flater d'être un moment inconnuë dans un Païs si voisin du sien? Que cela me paroît mal imaginé! Avec de pareils ressorts une machine peut-elle aller?

Un autre défaut de cette Piéce consiste dans le dénoüement, où quelques Personnes n'ont trouvé aucune justesse. L'Ambitieux Dom Fernand, disent-ils, n'est point puni parce qu'il est ambitieux, mais précisément parce qu'il a aimé la niéce de sa belle sœur. C'est-là tout son crime aux yeux du Roi; crime qui n'a aucun rapport à l'ambition. Mais ce Dom Fernand sacrifie volontiers son amour à sa fortune; il cede sincerement (au moins en apparence) sa Maîtresse au Roi. Il n'importe: Il est aimé d'elle, *malgré lui-même*; dèslors il est criminel, & il mérite d'être puni. La véritable cause de sa disgrace n'est donc point sa folle ambition, mais l'amour qu'on a pour lui malgré lui. Ce denoüement est-il judicieux? Mais il est lié avec le plan, & est irréformable dans la Piéce.

La Comédie des *deux Niéces*, qui a eu un foible succès sur le Théatre de la Comédie Françoise, renferme certai- Les deux Niéces, Comédie.

nes beautés, qui consistent dans une multitude de lieux communs, ingénieusement exprimés, & dans un grand nombre de portraits d'imagination. Du-reste les Caractères ont peu de naturel & de vérité. Je vais citer ici quelques-uns de ces lieux communs, que nos Poëtes employent aujourd'hui si souvent dans leurs Piéces, pour plaire au Vulgaire, qui ne manque pas de les applaudir, même quand ils sont déplacés. Croiriez-vous, par exemple, que le Parterre auroit été charmé de ces vers dans la bouche d'une Suivante, telle que Finette, au sujet de ce qu'on appelle *bienséance*?

C'est un masque trompeur, dont au siécle où nous sommes
Se parent avec art les femmes & les hommes;
Qui séduisant les yeux de l'Univers déçu,
Donne au vice les droits & l'air de la vertu,
Fait respecter par tout l'imposture parée,
Et fuir la probité qui n'est point décorée.

Vous voyez que cette Finette, toute Soubrette qu'elle est, sçait tenir des discours élevés, & employer la plus noble éloquence. * Elle débite ailleurs, avec moins d'emphase, une Sentence qui vaut bien celle-là, & dont la morale, commune à la vérité, est fort bien exprimée.

La figure eſt ſouvent mere de la fadeur,
Et cette qualité vaut pour moi la laideur.
Du ſot le mieux tourné la préſence m'aſſomme,
Et l'eſprit à mon gré, fait la beauté de l'homme.

Il me ſemble néanmoins que ſi l'eſprit fait la beauté de l'homme, & s'il eſt capable de compenſer la difformité, il faut encore qu'il ſoit accompagné d'un caractere aimable, & ſurtout d'une véritable probité, qui n'eſt pas toujours l'appanage de l'ingénieuſe laideur.

Enfin c'eſt toujours Finette, qui dans cette Piéce dit les jolies choſes. Dans la troiſiéme Scene du ſecond Acte, elle parle ainſi :

Un confident habile
Eſt, auprès d'un Amant tremblant, foible, incertain,
Ce qu'auprès d'un Malade eſt un bon Médecin;
Il ne le guérit pas; mais ſon Art le conſole:
Et par là ce même Art n'eſt pas un Art frivole.

Il y a plus d'eſprit, plus de génie dans la Comédie du même Auteur, intitulée *La* * * *, c'eſt-à-dire, la Comédie ſans titre, qu'on auroit pû néanmoins intituler *La Maîtreſſe bien ſervie.* Elle a été goûtée avec raiſon ſur le Théatre de la Comédie Italienne. Cependant j'y trouve encore une grande quantité de ces lieux communs, deſtinés à faire le ſuccès des Piéces modernes, & dignes du ſuffrage intéreſſant du plus grand La... Comédie

nombre des Spectateurs, auprès desquels ces beautés générales & déplacées l'emporte souvent sur les traits les plus judicieux & les plus fins. De plus la Piéce, quoiqu'écrite avec esprit, offre bien des négligences dans le langage. Pag. 22. *toucher du Clavessin.* Pag. 29. *montrer la vertu*, pour dire, l'enseigner. Pag. 41. *Prendre auprès de quelqu'un*, pour dire, gagner ses bonnes graces. *Les vôtres*, pour dire vos gens. La Marquise dit pag. 33. que les *rangs* distingués sont les plus *mécontens*. Des *rangs mécontens*.

Je trouve Finette, fausse Soubrette, trop familiere avec sa nouvelle Maîtresse : cela blesse la bienséance & l'usage. A peine est-elle reçuë dans la maison, qu'elle demande à la Marquise sa Maîtresse le sujet de sa tristesse, qu'elle la prie de l'aimer, & même de la *tutoïer*; qu'elle va même jusqu'à interroger la Marquise sur les dispositions de son cœur : Pag. 34.

Votre cœur (pardonnez ma demande à mon zéle)
Est-il exactement insensible & rebelle ?
Il faut que de lui-même il soit bien assuré :
Jamais aucun objet ne l'a-t'il effleuré :

Remarquez que Finette a été reçuë en qualité de Suivante par la Marquise dans la Scene cinquiéme : & voilà que

dans la Scene dixiéme elle a l'impertinence de vouloir se familiariser avec sa Maîtresse, jusqu'à lui demander, si elle n'a point d'Amant; cette interrogation est-elle supportable dans la bouche d'une Suivante, qui la veille étoit inconnuë à la Marquise? La Marquise ne devoit-elle pas être blessée d'une pareille hardiesse? Si quelqu'un s'avisoit de répondre que les Scenes, qui suivent celle de la reception de Soubrette, valent sur le Théatre des semaines & des mois, en ce cas je lui repliquerois: Que devient la Regle des vingt-quatre heures, qui est celle de l'unité de tems?

Mais d'un autre côté quelle affreuse contravention à la bienséance, que tous les discours de la Marquise, qui s'adressent à cette Finette, qu'elle vient de recevoir au nombre de ses Domestiques, & à qui elle dit:

Dans le cours d'un instant
Je dévoile (quel est sur moi ton ascendant!)
Je dévoile à tes yeux mon ame toute entiere,
Cette ame jusqu'ici si cachée & si fiére:
Presque sans nul effort, je te confie à toi
Ce que jamais Marton n'auroit apris de moi.

Autre bévuë: Que veut dire le Baron, quand il propose à sa niéce la Marquise de se remarier, pour avoir des enfans, & pour soutenir l'éclat de son *Nom*? Un nom se soutient-il jamais par le

mariage d'une femme ?

La douceur du veuvage est pour vous trop flateuse,
La raison vous défend d'y vivre plus long-tems.
J'attends un héritier, vous n'avez point d'enfans;
Nôtre *Nom* va s'éteindre, & sa gloire m'est chere,
Je prétends de mes biens vous faire légataire:
Mais par un prompt hymen il faut le mériter.

Rien de plus hardy que l'idée bisarre qui forme le plan de cette piéce; tout y est contraire à l'usage & à la vraisemblance. Pour supporter un si long & si extraordinaire travestissement, il a fallu de la part du spectateur une bien extraordinaire indulgence. Cependant cette supposition singuliere, à laquelle l'esprit qui regne dans la Piéce, a forcé en quelque sorte le Public de se prêter, n'est point absolument blamable, puisqu'elle a fait naître deux ou trois Scenes très-agréables, & qu'enfin cette Comédie, telle qu'elle est, a eu sur le Théatre une espéce de succès, qu'elle méritoit.

Lettre de M. L. Riccoboni.

Il paroît depuis quelques jours une Lettre Italienne de M. Loüis Riccoboni, adressée au célébre M. Muratori, & traduite en François par M. F. au sujet des trois Comédies de M. de la Chaussée ; *la fausse Antipathie*, *le Préjugé à la mode*, *& l'Ecole des Amis*. L'Au-

teur de cette Lettre apprend, comme une grande nouvelle, à M. Muratori, qu'on vient d'*inventer en France un nouveau genre de Comédie*, & que la gloire de cette invention, dont il est charmé, est dûe à M. de la Chaussée. » Je ne » veux pas, dit-il, laisser passer l'oc- » casion de vous annoncer une nouvelle » Littéraire de France, qui jusqu'à pre- » sent ne fait qu'un certain éclat; on » peut même dire que ce n'est qu'une » étincelle; mais peut-être qu'en moins » d'un siécle elle deviendra une lumiére » brillante, capable d'éclairer toute » l'Europe. « *Forse in men' di un' secolo puo ella divenire una gran' fiamma che per tutto risplenda.*

M. R. déclare d'abord, que » le » Théatre François, *après* les trois fa- » meux Auteurs, qui en ont fixé la for- » me, passe pour le meilleur de l'Eu- » rope. « Son Traducteur a voulu dire sans doute, en s'exprimant ainsi, que le Théatre François, *DEPUIS QUE les trois fameux Auteurs* (Corneille, Racine & Moliere) *en ont fixé la forme, passe pour le meilleur de l'Europe.* C'est là le sens de ces paroles Italiennes : *Il Teatro Francese, DOPPO i trè famosi Poëti che ne hanno assodata la forma è valutato per il migliore di tutti in Europa.* Mais écoutons M. R. qui poursuit ainsi :

» Le Théatre François étant parvenu à » ce point, on entendoit toujours au » milieu même des applaudissemens, & » du succès de quelque Tragédie, ou » Comédie nouvelle, les plaintes du » Public, qui se rappelloit le souvenir » des excellens drames de ces trois Poë- » tes. *Les beaux esprits se décourageoient* » & mettoient *peu souvent* la main à la » plume, pour ne pas s'exposer à la » comparaison que les Spectateurs fai- » soient d'abord des Auteurs précédens » avec eux. Mais est-il bien vrai que ces trois grands modéles, Corneille, Racine, Moliere, ayent découragé nos beaux esprits, au point de ne leur permettre que *peu souvent* de mettre la main à la plume ? Depuis la mort de ces trois illustres Poëtes, combien n'avons-nous pas vû éclore en France de bonnes Tragédies & de Comédies excellentes ? M. R. ignore-t'il certaines Tragédies de Campistron, & de Messieurs Crebillon & Voltaire, les Comédies de M. des Touches, & surtout celles du fameux Regnard ? Il donne donc à M. Muratori une fausse idée de l'état présent de notre Théatre, depuis Corneille, Racine & Moliere, & il le rabaisse fort mal-à-propos. Ces Auteurs originaux ne *décourâgent point nos beaux esprits*; ils font naître au contraire le desir de les

égaler, & même de les surpasser, s'il est possible : Et certes on peut bien dire qu'ils ont été égalés dans quelques Piéces modernes, au moins Moliere dans le *Joüeur* de Regnard, & dans le *Flateur* de Monsieur Rousseau.

M. R. continuë ainsi : » D'autres » Poëtes modernes en couroient les ris- » ques en leur place (*c'est-à-dire, en la* » *place de nos beaux esprits*) & la réputa- » tion du Théatre François déclinoit de » jour en jour. » En sorte que hormis ceux qui parmi nous *mettent peu souvent la main à la plume*, tous ceux qui travaillent actuellement pour le Théatre sont des *Poëtes médiocres*. Cela ne fait-il pas bien de l'honneur à nos Poëtes féconds, qui donnent tous les ans des Tragédies & des Comédies au Théatre ?

» Dans ce même tems) ajoûte M. R.) » un de ces génies, *peu communs dans* » *cette Nation*, & dont cependant la Ré- » publique des Lettres a un si grand be- » soin, un de ces génies, dis-je, ama- » teur de la nouveauté, & assez hardi » pour en hazarder une contre le tor- » rent de l'usage ordinaire, voulut se- » couer le joug : il s'ouvrit une nou- » velle carriere, puisque celle qu'on » avoit suivi jusqu'alors, en marchant » sur les traces des illustres Poëtes que » je viens de nommer, *n'étoit plus du*

» *goût des Spectateurs*; la personne dont » je parle est M. Nivelle de la Chaussée. « Que de réflexions à faire sur ces paroles! 1°. Pourquoi notre Italien s'avise-t'il de dire que les génies, capables d'inventer & de hazarder des nouveautés, sont *peu communs* en France? Sans parcourir ici d'autres genres que le genre Dramatique, n'est-ce pas en France que la Tragédie, sur le pied qu'elle est aujourd'hui dans toute l'Europe, a été inventée? Moliere n'a-t-il pas donné une forme nouvelle à la Comédie? Et Quinaut n'est-il pas le veritable Auteur de nos Tragédies Lyriques, que nous avons depuis perfectionnées? Les Italiens lui ont-ils pû fournir de vrais modéles en ce genre? M. le Sage n'est-il pas aussi l'Auteur de ce qu'on appelle l'*Opera Comique*, espece de Drame *Comico-Lyrique*, inconnu avant lui, & qui a ses régles & sa mécanique, comme l'Opera sérieux? Que ne pourrois-je pas dire de la forme excellente de nos Cantates, dont M. Rousseau est l'Auteur, puisqu'elles ne ressemblent presque en rien aux Cantates Italiennes, qui en ont seulement fait naître l'idée? Ce qu'il y a de singulier est, que cet illustre Poëte n'a presque fait en ce genre que de médiocres copistes.

Que veut dire encore M. Riccoboni;

lorsqu'il avance que les Piéces, dans le goût de Corneille, de Racine, de Moliere, ne sont plus goûtées en France ? Qui croiroit que celui, qui mande en Italie une chose aussi fausse, est un Italien, homme d'esprit & homme du métier, qui depuis 21 ans fait son séjour à Paris ? » M. de la Chaussée *a inventé*, » (continue-t'il) un nouveau genre de » Comédie : elle avoit toujours représenté les incidens domestiques des » Bourgeois, des gens aisés, & quelquefois même des Artisans... M. de » la Chaussée *a imaginé* de faire entrer » *les Gentilshommes & les Gens d'une haute* » *naissance* dans une action, qui puisse » avoir tantôt l'interessant de la Tragé- » die, & tantôt les situations de la vie » civile entre des gens de condition, » & qui conserve ainsi le caractere de » la Comédie. Cet Auteur en a donné » trois modéles, qui remplissent parfai- » tement son dessein. »

Il n'est point vrai que M. de la Chaussée ait le premier *imaginé* de faire entrer *les Gentilshommes & les gens d'une haute naissance* dans une action. 1°. Moliere l'a fait dans sa Comédie des *Fâcheux*, & dans celle du *Misantrope*, où tous les principaux personnages sont d'une condition distinguée. Je ne parle point de la *Princesse d'Elide* du même Auteur,

ni du *Dom Sanche d'Aragon* de Corneille. 2°. M. des Touches avant M. de la Chaussée, & surtout avant que l'on connût la Comédie de l'*Ecole des Amis*, dont l'éloge fait le principal sujet de la Lettre de M. Riccoboni, avoit donné au Théatre son *Glorieux* & son *Ambitieux*. Y eut-il jamais dans une Comédie des personnages d'une condition aussi relevée que dans cette derniere Piéce. M. de la Chaussée, dont je ne prétends pas ici rabaisser le merite, & dont j'estime le talent plus que personne, n'est donc point l'*inventeur* de ce genre de Comédie; genre, qui manié comme il l'est, dans les Comédies de l'*Ambitieux* & de l'*Ecole des Amis*, n'a eu qu'un assez médiocre succès sur notre Théatre.

Après cela M. R. se met à rabaisser la Tragédie par de mauvaises raisons, pour élever sur ses ruines ce qu'on appelle aujourd'hui le *Comique Larmoyant*, genre absurde, selon moi, puisqu'il est contre la raison de vouloir dans un même Ouvrage Dramatique faire rire & pleurer; ce qui est traiter des Spectateurs raisonnables, comme des enfans. Notre Auteur en parlant de l'*Ecole des Amis*, dit que » les sentimens & les maximes » y sont traitées avec tant de force & » de délicatesse en même tems, qu'ils

» ont fait goûter aux Spectateurs le
» même plaisir, qu'ils auroient trouvé
» dans une Tragédie bien interessante. «

On ne dispute point sur un fait public ; c'est donc à la publicité du contraire que je renvoye notre Italien, tant sur ce qu'il dit en cet endroit, que sur tout ce qu'il ajoûte ensuite, au sujet des applaudissemens qu'il prétend que cette Piéce a reçus. Je ne nie pas qu'elle n'ait des beautés & qu'elle n'annonce un homme de beaucoup d'esprit. Mais M. R. devoit faire attention, que ceux qui depuis peu ont voulu travailler dans ce goût, se sont vû obligés, pour remplir un peu l'idée du genre comique, de mêler dans leur Piéce des caracteres, que l'on a desaprouvés. Telle est la femme du Ministre dans l'*Ambitieux*, & le d'*Aramont* dans l'*Ecole des Amis*. Je pourrois dire la même chose de la Scéne des Valets dans le *Préjugé à la mode*. Ce défaut n'est-il pas aussi un peu dans le *Glorieux* ?

M. R. fait peu de cas des Comédies qui font rire, comme si ce n'étoit pas le but unique & la vraie essence de la Comédie. » A l'égard du » rire (dit-il) il seroit à souhaiter que le Théa- » tre pût s'en passer ; je parle de ces ris immo- » moderés, que les Spectateurs demandent le plus » souvent, & que les honnêtes gens, pour ne » rien dire de plus, blâment si fort. « Si l'Auteur veut parler de ce qui fait rire la canaille, de ces misérables bouffonneries si en vogue sur les Theatres d'Italie, il a raison : mais il ne parle ici que de ces *ris immoderés*, que le vrai Comique excite quelquefois tout à coup, en nous remuant d'une maniere extrêmement sensible, de ces ris en un mot qui franchissent sans déliberation le nœud de la gorge, & qu'une situation ou une reponse très-plaisante excitent malgré nous. Or ces ris ne seront jamais *blamés*

par les honnêtes gens, comme le dit M. R.

Il revient à la Comédie de l'*Ecole des Amis*, qu'il paroît adorer. Dans la Comédie dont il » s'agit, dit-il, il y a des Caractères enjoués, » sans être bouffons, tel que celui d'*Aramont*, » ami sincere, qui par zele & par bon cœur » imagine des expédiens... Caractere neuf & » noblement enjoué. « M. R. devoit ajouter dans sa Lettre que malheureusement tout Paris en a jugé autrement, & que ce Caractere *neuf & noblement enjoué* est ce qui a le plus nui au succès de la Comédie.

Notre Auteur finit ainsi sa Lettre : » Lisez » cette Piéce, Monsieur, & je suis sûr que vous » vous feliciterez, avec son ingénieux & sage » Auteur, qui aura un jour la gloire d'avoir » été l'*inventeur* d'une espece de Comédie, que » l'on attend depuis plusieurs siécles. « Je vous avoue que prévenu en faveur du goût que M. Riccoboni avoit fait paroître dans son dernier Ouvrage sur la Comédie, je suis extrêmement surpris des jugemens qu'il porte dans cette Lettre, où il paroît avoir également tort & sur le droit & sur le fait. Qui auroit jamais attendu de pareilles idées de la part d'un homme d'esprit, versé dans la science du Théatre ancien & moderne, d'un Chef *émerite* de Troupe Comique, d'un panegiriste outré du Théatre de son Pays, devenu depuis le contempteur du même Théatre, & l'Admirateur du Théatre François, surtout de notre illustre Moliere. On se flate que comme il a varié jusqu'ici plus d'une fois par rapport au goût Dramatique, & que la raison paroît avoir de l'empire sur son esprit, mes réfléxions sur sa *Lettre à M. Muratori* pourront le faire changer de sentiment, &, qui plus est, produire le même effet sur son sçavant Traducteur, qui vraisemblablement pense comme lui.

Je suis, &c. *Ce 2 Novembre* 1737.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLII.

Réflexions sur les Langues Latine & Françoise.

LEs personnes qui cultivent avec soin les Belles-Lettres, Monsieur, se plaignent que la Langue Latine est extrêmement négligée. Ils s'imaginent qu'on n'écrit plus en cette Langue, parce qu'on méprise les Auteurs de la belle Antiquité. Mais c'est une prévention injuste. * Cette indifférence a une autre source, qu'il est aisé d'indiquer. Vous sçavez que vers le commencement du siécle dernier, la Langue Françoise, plongée depuis si long-tems dans la barbarie, en fut heureusement tirée par un petit nombre d'excellens esprits. A leur exemple, nos meilleurs Ecri-

* Voyez la Lettre de M le Président Bouhier, qui est à la tête de ses Remarques sur les Tusculanes.

vains y firent passer les beautés des Anciens, ou pour mieux dire, ils leur disputerent la gloire de bien écrire : émulation bien raisonnable.* A quoi bon avoir pâli sur les Ecrits des Anciens, s'il n'avoit pas été permis de s'élever jusqu'à eux ? Quel avantage auroit produit une froide & stérile admiration ? En vain la nature nous eût donné une intelligence, des yeux & des forces, s'il avoit toujours fallu copier les pensées des autres, ne voir que par leurs yeux, & ne jamais marcher sans guides. Alors la Poësie, l'Histoire, la Critique, la Philosophie, les Sciences les plus abstraites, surtout la Théologie polémique, parlerent François avec tant de pureté, d'élégance & d'énergie, qu'elles n'eurent rien à envier aux meilleurs Ouvrages écrits en Latin depuis la renaissance des Lettres. Quelques-uns même de ces Ouvrages, placés à côté de ce que l'antiquité à de plus admirable, n'ont point à craindre le danger d'un parallele humiliant. Faut-il s'étonner qu'une Langue si polie, si épurée, & immortalisée par tant de beaux Ouvrages, soit devenuë l'amour & les délices des Ecrivains François ? Que penseroient de notre goût les autres

* Voyez le Tome I V. des Observations, page 15.

Nations, si négligeant de marcher sur les pas des beaux esprits du dernier siécle, nous nous bornions à étudier les Auteurs Grecs & Latins, comme ces Sçavans qui ont illustré le regne de François I? Ne seroient-elles pas en droit de nous reprocher, que loin d'avancer dans la carriere des Sciences, nous reculons?

Je sçai que le siécle de Loüis le Grand a été également fertile en beaux Esprits & en Sçavans, & que les Langues Latine & Françoise ont été cultivées avec ardeur. Mais, si vous y prenez garde, ceux qui ont composé des Livres Latins, ne pouvoient guere écrire qu'en cette Langue: dès qu'ils ont parlé François, ils ont paru barbares. J'excepte quelques excellens Poëtes Latins, dont les Ouvrages François sont très-estimés. Dans ces tems-là les Muses Latines ne parloient pas un langage inconnu au Courtisan & au Magistrat; leur regne subsistoit encore. Le grand Corneille, qui est redevable de sa gloire à son génie tragique, ne crut pas s'avilir en leur prêtant la pompe de ses idées, soit dans des Poëmes Latins, soit dans les traductions de ceux de nos Poëtes, que nous pourrions regarder comme les émules d'Horace & de Virgile.

Cependant la Langue Latine a été insensiblement réleguée dans les Collèges; elle n'ose presque plus se montrer ailleurs. Quelques Livres écrits en cette Langue sortent de loin à loin de dessous la presse : mais quels Livres & quelle Latinité ! on en voit rarement sortir des Ouvrages d'esprit & de pur agrément. Doit-on blâmer cette proscription de la Langue Latine ? Je répond qu'il est à souhaiter que la France ne soit jamais dépourvûë d'Ecrivains en cette Langue, & qu'il est des occasions où ils peuvent employer ce talent d'une maniere glorieuse à la Nation. Mais qu'il est à craindre que l'idée de Pédantisme, injustement attachée à la culture de cette Langue, ne fasse perdre peu à peu l'estime dûë aux Poëtes, aux Orateurs & aux Historiens célébres de l'ancienne Rome, qui sont pour nous ce que les Statuës antiques sont pour le Sculpteur, dont elles échauffent & élévent le génie.

Cette crainte ne paroîtra point chimérique, si l'on se rappelle la fameuse querelle des Anciens & des Modernes, aussi bien que celle d'Homere. Avec quel mépris des gens incapables d'en juger sainement, ne parlerent-ils pas des plus grands Ecrivains d'Athenes & de

Rome ? Quelle étoit la ſource de ce mépris ? Le peu d'habitude que ces Modernes avoient avec les Anciens ; l'ignorance de leur Langue, & des mœurs des ſiécles où ils avoient vêcu ; & enfin une admiration ſtupide pour certains Livres, pour des Ecrivains François, aujourd'hui oubliés ?

Conſidérons encore que dans le reſte de l'Europe la Langue Latine, ſi négligée parmi nous, fait les délices des eſpris les plus délicats. Auſſi, lorſqu'il nous arrive de converſer avec des Etrangers dont nous ignorons la Langue, nous bégayons le Latin ; ce qui leur donne quelquefois lieu de nous mépriſer. Dire qu'en ce point notre goût eſt préférable au leur, ce ſeroit vouloir ſe juſtifier d'une maniere peu raiſonnable.

Certaines perſonnes tâchent de donner du dégoût pour cette étude, en ſoutenant que la Langue maternelle eſt la ſeule qu'on puiſſe apprendre parfaitement, & qu'il eſt impoſſible de bien écrire en une Langue étrangere & morte, telle que la Latine. Mais les Romains auſſi éclairés que nous, écrivoient quelquefois en Grec, comme on le voit dans Cicéron ; ce qu'ils n'auroient pas fait certainement, s'ils avoient crû que l'étude d'une Langue

étrangere fût insuffisante pour en attraper les principales beautés. De plus il n'est pas exactement vrai que la Langue Latine soit une Langue étrangere & morte : c'est la Langue vivante de tous les Sçavans ; Langue que nous apprenons dès notre plus tendre jeunesse, à interpréter, à écrire & à parler.

Que ceux, qui parmi nous courent la carriere du bel-esprit, ne fassent que des Ouvrages François, rien n'est plus raisonnable. Mais qu'ils en usent avec les Ecrivains Latins, comme les bons esprits en usent avec les Grecs ; ils les lisent, quoiqu'ils n'écrivent point en leur Langue. Je suis même d'avis qu'ils portent leur principale attention aux vraies beautés de la nôtre, qui, à ne considérer que sa glorieuse destinée, mérite leur prédilection, puisqu'elle est devenuë la Langue de communication entre presque tous les peuples de l'Europe ; en sorte qu'on peut dire de la Langue Françoise, comparée avec les autres, ce que Cicéron dit du Grec & du Latin de son tems, dans sa Harangue pour le Poëte Archias : *Græca leguntur in omnibus gentibus, Latina suis finibus, exiguis sanè, continentur.* Mais en même tems, je ne puis assez marquer la nécessité de lire les bons Ouvrages

Latins, pour donner plus d'énergie & de finesse à notre Langue. Si elle est pliée à ce caractére d'élégance & de clarté, que les Etrangers y admirent, n'en est-elle pas redevable aux Ecrivains qui ont vêcu familierement avec les grands génies de l'Antiquité ? Concluons de toutes ces refléxions, que les Sçavans, assez imbéciles pour négliger leur Langue maternelle, & que nos beaux esprits, contempteurs des écrits du siécle d'Auguste, sont également repréhensibles. Reconnoissons l'avantage de ne pas séparer des connoissances qui se prétent un mutuel secours, & dont dépend, à mon avis, la conservation du bon goût.

Ces maximes sont connuës depuis long-tems dans la République des Lettres. Sans accumuler divers passages d'anciens Auteurs François, je vais en citer un assez curieux, tiré d'un Livre intitulé : *Les Enthousiasmes*, ou *Eprises amoureuses* de P. de Sapet, qui parut à Paris en 1556. *in*-8°. « Il n'est rien (dit-» il page 6.) qui tant aggrandisse le » Royaume ou l'Empire, comme fait » la Langue bien entretenuë & culti-» vée ; comme nous appert par la dili-» gence qu'ont fait les Romains à l'en-» droit de la leur. Marc Varron, l'un

» des plus doctes & plus graves que le
» Soleil des Romains ait jamais regar-
» dé, s'étant proposé mille fois ces rai-
» sons & maintes autres, n'a pas pour-
» tant laissé pour cela couler les occa-
» sions d'écrire au langage Romain &
» Latin. Ni par la difficulté, ni par le
» mépris, ni par l'envie, ni par la pau-
» vreté de la langue, ou le désespoir de
» gloire & d'honneur, ou la faute des lec-
» teurs, il n'a sçu être reculé ou détour-
» né de son entreprise. Sur ce coup ici,
» il me semble que quelques-uns répon-
» dront, que notre Langue est pauvre.
» Et bien il la faut enrichir ; & comme
» les Marchands trafiquent les uns avec
» les autres, ainsi faut-il que nous fai-
» sions avec les Langues & disciplines
» étrangeres. Lucrés se plaint bien de
» sa Langue, la disant souffreteuse.
» Comment donc est-elle devenuë si
» aisée, si copieuse, si pleine & opu-
» lente ? Ils l'ont augmentée ; ainsi
» donc nous faut-il faire à nous. Mais
» combien de meilleurs moyens en
» avons-nous, que n'ont pas eu les
» Latins ? Ils ont imité le Grec, & em-
» prunté de lui, & nous avons main-
» tenant & le Grec & l'Hébreu, &
» leur Langue Latine, pour faire plus
» grande la nôtre. Mais, malheur, ce

» dernier conseil a engendré un autre » mal ; car soubs ce que nous déclai- » rons que la Langue est pauvre, cha- » cun s'essaye & se donne privilége de » l'augmenter: augmenter la faut-il » nécessairement, mais non pas tant de » nouveaux mots, ains de nouvelles » frases, & nouveaux traits ; & ces » traits il nous convient choisir & pren- » dre, non en ensuivant ou imitant » l'idiome d'un Pays étranger, ains les » coudre, les joindre & assembler d'une » couture Françoise, & de bons sujects, » (car ainsi doit-on entendre en ce lieu » le mot d'augmenter) & puisqu'elle » est begue, & qu'il lui faut bailler une » nourrice, faisons-lè, mais choisissons » là qu'elle parle bien. »

Cet Auteur, qui comme vous voïez, écrit avec une espéce d'élégance & avec beaucoup de netteté & de force, ne m'est connu que par cet Ouvrage; il mérite des éloges pour avoir démêlé le génie de notre Langue, tandis que la Muse de Ronsard parloit Grec & Latin en François. Il a eu le goût assez fin pour sentir que ce Poëte, admiré aujourd'hui du seul Marquis Maffei, gâtoit notre Langue. La maniere de l'enrichir, décrite par cet Auteur, grand partisan de l'amour Platonique, est pré-

cisément la même qui a été observée par nos premiers bons Ecrivains. Au lieu de se morfondre à forger des mots, ils ont sagement proscrit ceux que réprouvoit le jugement souverain de l'oreille. Le nombre, la clarté, l'énergie, la douceur, l'élégance, la variété des tours, la justesse des images, la liaison délicate des mots, les graces de la facilité, voilà les genres de beauté dont ils ont été jaloux. Il étoit réservé à nos Néologues de défigurer notre Langue, soit en inventant des mots inutiles, & jettés dans le moule de Ronsard, soit en se fabriquant un style dur, sans nombre, affecté, épigrammatique.

Traduction en Vers Latins des Ouvrages de Despréaux.

La Traduction en Vers Latins de la plus grande partie des Ouvrages de Despréaux, dont je vais vous entretenir, m'a fait naître l'idée de m'étendre un peu sur la nécessité de cultiver en même tems le François & le Latin. Quel préjugé favorable ne doit-on pas se former de cette Traduction, s'il est vrai, comme l'assure l'Approbateur, que « cet illustre Poëte François avoit » vû plusieurs de ces piéces; qu'il s'y » reconnoissoit avec complaisance; & » qu'il avoüoit ingénûment; que les » expressions Latines dévelopoient sou-

» vent ses pensées avec plus de force
» & d'éclat, qu'il n'avoit pû faire en
» notre Langue. » Cet éloge est apparemment rélatif aux piéces traduites il y a plusieurs années par feu MM. Grenan & Hennegrave Professeurs de l'Université, & qui alors furent extrêmement goûtées par les Amateurs des Muses Latines. Feu M. Godeau a traduit les Satires, les Epîtres; & l'Art Poëtique de notre Horace François. Mais je ne sçai s'il trouvera des suffrages dans le Pays Latin. Le Libraire a imprimé à la fin du Volume, la description que le même M. Godeau a faite des Châteaux de Torigny & de Sucy, qui appartenoient alors à M. Lambert Président du Parlement. Il auroit pû encore ajouter sa Traduction de l'Ode de M. Roi sur l'étude, & de l'Epître de M. de Voltaire à M. Gervasi son Médecin. *

Vous ne vous attendez pas que je fasse ici un parallele étendu du Poëte François, & de ses Traducteurs Latins. De longues citations déplairoient à un grand nombre de Lecteurs. Il seroit à

* La premiere de ces Piéces est imprimée dans le Tome II. p. 50. des *Mémoires Historiques & Critiques*, & l'autre se trouve dans le Tome II. p. 494. des *Mémoires de Littérature*, imprimés à Paris.

propos pourtant d'entrer dans quelques détails, pour apprétier exactement le mérite de cet Ouvrage; & ces détails pouroient être goûtés des personnes qui ont conservé quelque goût des Humanités. Vous jugez bien que des Traducteurs habiles n'ont pû tomber dans des fautes de Langue grossiéres, & qu'ils connoissoient le génie de celle dont il leur a plu de faire usage. Ainsi de ce côté là, il me semble qu'il n'y a nul reproche à leur faire.

Un des grands avantages de la Langue Latine est la liberté qu'elle a dans l'inversion des phrases: elle donne aux mots l'arrangement ou le désordre le plus favorable à la pensée; elle a encore la faculté de tenir l'esprit suspendu par l'attente du merveilleux, & de peindre les idées, par des expressions vives ou lentes, conformément à la justesse & à la beauté du sens. Deux mots trop voisins forment-ils un son dur & désagréable? Le Latin les sépare, & fait éclore l'harmonie auriculaire. La Langue Françoise au contraire, toujours timide, est esclave d'une marche uniforme & réguliere, conforme à l'ordre des idées. Mais plus la Langue Latine a d'avantages sur la Françoise, plus on a droit d'exiger qu'un Poëte

Latin qui entreprend de rendre les idées de celle-ci, le fasse d'une maniere supérieure, ou du moins qu'il ne soit pas au-dessous de l'original.

Je crains qu'en partant de ce principe, je ne trouve plus à censurer qu'à loüer dans la Traduction de M. Godeau. Quel est le vrai mérite de M. Despreaux? C'est de se servir toujours du mot propre, d'épargner les paroles, de rendre ses idées d'une maniere serrée, vive & énergique. Je ne le considére ici que du côté du style; car pour le fond de la pensée, je suppose avec raison que le Traducteur n'est point en défaut. Le Despréaux Latin doit donc exprimer fidélement le Despréaux François. Voyons si nous le retrouverons tel qu'il est dans l'Ouvrage Latin; & pour cela citons sans affectation quelques endroits dignes d'exercer un homme d'esprit.

Voici d'abord les quatre premiers vers du Discours au Roi.

Jeune & vaillant Héros, dont la haute sagesse
N'est pas le fruit tardif d'une lente vieillesse,
Et qui seul, sans Ministre, à l'exemple des Dieux,
Soutiens tout par toi-même, & vois tout par tes yeux.

TRADUCTION.

Dum sic difficiles rerum moderaris habenas,
Ut tua nil lentis sapientia debeat annis,
Magnanime O! Lodoix, sed primo flore juventæ
Vix dum pubescens, unus tibi norma regendi
Imperii, nullo officium dictante Magistro,
Cuncta oculis vigil observas, regis omnia dexter,
Juraque more Deûm populis das arbiter ipse.

Maudit soit le premier, dont la verve insensée
Dans les bornes d'un vers renferma sa pensée,
En donnant à ses mots une étroite prison,
Voulut avec la rime enchaîner la raison.

TRADUCTION.

Væ tibi vesano primus qui percitus œstro,
Sensa animi angusto aggressus comprendere versu,
Servilique addicta jugo constringere adorsus
Verba, cœgisti rationem legibus arctis
Subdere se Rhythmi, vinclis & carcere frænans.

Bienheureux Scuderi, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!
Tes Ecrits, il est vrai, sans art & languissans,
Semblent être formés en dépit du bons sens:
Mais ils trouvent pourtant, quoiqu'on en puisse dire,
Un Marchand pour les vendre, & des sots pour les lire.

TRADUCTION.

O Scuderi, cui mensis abit sine pignore nullus,
Sic tibi Calliope partu felice tumescit:
Scripta licet serpans sine nervis hæc tua, & artis

Nullius, invitâ videantur cusa Minervâ,
Non deest impensâ tamen hæc qui plurimus edat
Bibliopola suâ, fatuus nec Lector emendis
Deest etiam.

Sur un liévre flanqué de six poulets étiques,
S'élevoient trois lapins animaux domestiques,
Qui dès leur tendre enfance élévés dans Paris,
Sentoient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées,
Regnoit un long cordon d'alouétes pressées,
Et sur les bords du plat, six pigeons étalés
Présentoient pour renfort leurs squelétes brû-
lez. Sat. III.

TRADUCTION.

Confecti maciε leporis latera ossea cingunt
Sex pulli. Triplex sine more cuniculus extat
Desuper ostentas artus. Hi, vernula proles
Parisio prognata solo, nutritaque, caulem
Immodicè fatui sapiunt. Hæc ordine nullo
Structa premit confestim alieno tempore densa
Linea alaudarum. Disci oras hectica cingunt
Corpora sex, penitusque exsuccâ carne columbæ.

Morbleu, dit-il, la Serre est un charmant Au-
teur!
Ses Vers sont d'un beau style, & sa Prose est
coulante.
La Pucelle est encore une œuvre bien galante,
Et je ne sçai pourquoi je baille en la lisant.
Le Pays sans mentir, est un bouffon plaisant;
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture,
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
A mon gré le Corneille est joli quelquefois.

Nil par Serreadæ, mihi credite, sive soluto
Incedat pede concinnus, seu carmine grandis
Assurgat, semper flui: aquo vena tenore.
Illa etiam scatet illecebris mihi mille Puella,
Causa latet quianam somnum parit usque legenti.
Paisius sanè festivus scurra, facetusque
Omnibus arridet. Sed blandum nil sapit ille
Vecturus. Gustum decet hic prudentia fingat.
Et quandoque potest Corneli Musa placere.

Tous ceux qui se connoissent en Vers Latins, avoüeront que ceux de M. Godeau ne sont gueres dignes de ceux de M. Despréaux. C'est un grand Maître travesti en Ecolier du Pays Latin. Ce n'est pas ainsi qu'on rend élégamment des Vers François. Je pourrai vous présenter en ce genre au premier jour un échantillon bien différent, & qui, je crois, vous fera quelque plaisir.

Si le Libraire qui débite cet Ouvrage entend le Latin, il faut croire que son commerce ne lui a pas permis de corriger avec soin les épreuves. Car il y a laissé grand nombre de fautes. Comme ce Livre peut être à l'usage des Etudians, il auroit été à souhaiter qu'il fût tombé entre les mains d'un Correcteur moins occupé & plus attentif. On trouve à la fin du Volume des traductions assez bonnes de MM. Grenan, Bisot,

Vandebergue, aujourd'hui Prévôt & Lieutenant Général de Police de la Ville d'Orléans, Lengler, Rollin, Professeurs de l'Université, & de M. l'Abbé de la Landelle de S. Remi, ci-devant Jésuite, avec quelques Poësies Latines de M. l'Abbé Fraguier Ex-Jésuite aussi, adressées à M. Despréaux. Ces dernieres Piéces sont assez connuës dans les diverses éditions du Pere de la bonne Poësie Françoise.

Il me reste, Monsieur, depuis long-tems à vous entretenir du 4e. Tome de l'Histoire de la Chine du R. P. du Halde. Comme ce Volume, très-intéressant pour les amateurs de la Géographie, ne contient que des observations sur la situation & l'étenduë des différens Pays de la Tartarie, du Thibet, & de la Coré, avec le détail des voyages de plusieurs Missionaires Jésuites, envoyés dans ces différens Pays par l'ordre de l'Empereur de la Chine, il m'est impossible de faire ici l'extrait de toutes ces sçavantes remarques, dont les principales sont tirées des Mémoires du P. Gerbillon, & des voyages du P. Verbiest, à la suite de l'Empereur de la Chine, dans la Tartarie Orientale & Occidentale, en 1682 & 1683. On

Histoire de la Chine. Tome IV.

trouve page 65 des remarques curieuſes ſur la Langue des Tartares *Mantcheoux*. On y apprend ; que depuis que la Famille Tartare eſt ſur le Trône de la Chine, on parle à la Cour la Langue des Tartares *Mantcheoux*, de même que la Chinoiſe. Il y a deux Tribunaux & deux Préſidens pour chacune de ces Langues. « Ce qu'il y a de ſingulier » dans la Langue Tartare, dit l'Auteur, » comparée avec la Langue Françoiſe, » c'eſt que les Tartares ont des verbes » différens, autant de fois que les ſub- » ſtantifs, régis par le verbe, ſont dif- » férens entr'eux : par exemple, ſi l'on » ſe ſert du verbe *faire*, il le faut chan- » ger preſqu'autant de fois que change » le ſubſtantif qui ſuit ce verbe. »

On ne peut douter que cela ne forme une Langue extrêmement abondante, mais de cette abondance frivole, inutile, & même onéreuſe, dont ne dépendra jamais le mérite d'un Idiome. Il s'enſuit même de cette biſarre propriété de la Langue Tartare, qu'elle doit être remplie de Pléonaſmes : car ſi chaque ſubſtantif à un verbe qui lui eſt affecté, l'expreſſion du ſubſtantif devient inutile, & tous les verbes actifs peuvent être verbes neutres. C'eſt ainſi que dans la Langue Hébraïque il y a pluſieurs verbes qui expriment des pro-

positions entieres, non-seulement le sujet, mais encore l'attribut ; & cela rend cette Langue énergique, & abondante sans superfluité ; ce qu'on ne peut pas dire de la Langue des Tartares, telle qu'on nous la dépeint ici ; puisqu'elle n'a qu'une richesse inutile, & même à charge à ceux qui la parlent.

Quoique les Tartares n'ayent qu'une sorte de caracteres, ils les écrivent cependant de quatre façons. La premiere est, quand il s'agit d'écrire d'un style grave & respectueux. Alors l'Ecrivain le plus laborieux peut à peine en un jour écrire vingt-cinq lignes, parce qu'il y faut apporter une délicatesse & une correction, qui exigent très-souvent qu'on recommence l'Ouvrage plusieurs fois. Les trois autres façons d'écrire sont plus ou moins parfaites & faciles, & mises en usage, suivant l'occasion & le besoin. Comme je crois que vous n'avez pas envie d'apprendre à écrire en Langue Tartare, je ne vous entretiendrai point de toutes ces curieuses différences, ni de la maniere dont les Auteurs composent la minute de leurs Ouvrages, & y font les corrections & les renvois.

Les Tartares sont fort prévenus en faveur de leur Langue. Le P. Parrenin

Jésuite raconte en ce même endroit ; que dans un des voyages où il accompagnoit l'Empereur en Tartarie, il eut un long entretien avec son fils, alors âgé de trente-cinq ans. Ce Prince lui dit, qu'il étoit persuadé qu'on ne pouvoit bien rendre le sens des termes de la Langue Tartare, & encore moins la majesté de son style, en aucune Langue de l'Europe. Pour en convaincre le Missionaire, il lui dicta une Lettre en Langue Tartare, & lui ordonna de la traduire en Latin. Le Jésuite exécuta facilement l'ordre du Prince. « Que » sçai-je, lui dit-il alors, ce que vous » avez écrit ? est-ce ma pensée, est-ce » la vôtre ? N'avez-vous rien oublié, » changé ou ajouté ? » Puis il lui ordonna de réciter en Chinois ce qu'il venoit d'écrire en Latin. Le Missionaire le fit, & le Prince fut également satisfait & surpris. Cependant il ne revint de sa prévention, que lorsqu'il eut reçu la réponse à sa Lettre, écrite au P. Suarez, autre Jésuite.

Le même Prince témoignoit beaucoup de mépris pour nos caracteres, qu'il trouvoit semblables aux vestiges que les mouches laissent sur les tables de vernis couvertes de poussiere. « Comment peut-on avec cela (dit-il) expri-

» mer tant de pensées & d'actions diffé-
» rentes, tant de choses mortes & vi-
» vantes? Au contraire nos caracteres,
» & même ceux des Chinois sont beaux,
» nets, bien distingués. Ils sont en grand
» nombre, & l'on peut choisir, ils se
» présentent bien au Lecteur, & réjoüis-
» sent la vûë. Enfin notre Langue est
» ferme & majestueuse; les mots fra-
» pent agréablement l'oreille; au lieu
» que quand vous parlez les uns avec
» les autres, je n'entends qu'un gasoüil-
» lement perpétuel. » Le P. Parrenin fit sentir respectueusement au Prince, que par la même raison, qu'il estimoit plus l'écriture Tartare que la Chinoise, en ce que les Chinois, avec tant de milliers de caracteres, ne pouvoient exprimer tous les termes de la Langue Tartare, il devoit mettre les caracteres d'Europe au-dessus des caracteres Tartares, quoiqu'ils fussent en très-petit nombre, puisque par leur moyen les Européans exprimoient aisément tous les mots des Tartares & des Chinois, & beaucoup d'autres encore, que les uns & les autres ne pouvoient écrire. Il ajoûta, que plus nos signes étoient simples & en petit nombre, étant d'ailleurs suffisans, plus ils étoient aisés & admirables. « L'abondance en ce point

» (dit-il) est un défaut, & c'est par-là » que la Langue Chinoise est plus pau» vre que la vôtre, & la vôtre l'est plus » que les Langues d'Europe. » Alors le Jésuite lui proposa d'écrire en caractères Tartares ces mots : *prendre*, *platine*, *grifon*, *friand*. Le Prince ne le put faire, parce que dans la Langue Tartare on ne peut joindre deux consonnes de suite. De plus, il lui fit remarquer qu'il manquoit à son Alphabet deux lettres initiales, B & D, & qu'il étoit obligé de leur substituer le P & le T. « De-là vient, » ajoûta-t'il, qu'il y a une infinité de » sons Européans que vous ne pouvez » écrire. D'ailleurs vous prononcez & » écrivez la voyelle *e* toujours ouver» te, soit dans la Langue Chinoise, » soit dans la Langue Tartare. »

Le P. Parrenin expliqua ensuite, comment en France on avoit soin du Langage, qui n'étoit pas abandonné au caprice du Public. « Il y a (dit-il) » de même que pour les Sciences & les » beaux Arts, une Académie établie » pour *réformer*, & pour perfectionner » la Langue. » Ce mot de *réformer*, fit conclure au Prince, qu'il falloit donc que notre Langue fut défectueuse, puisqu'elle avoit besoin de *réforme*. Le Jésuite pour se tirer d'affaire, eut re-

cours à la similitude des grands fleuves, qui se débordent, & il compara nos Académiciens aux Officiers de l'Empire Chinois, commis pour veiller sur ces fleuves. Après cela l'entretien roula sur la différence des Langues vivantes & des Langues mortes. Le Prince n'avoit aucune idée de ces dernieres. Enfin les réponses du P. Parrenin lui donnerent une meilleure opinion des Langues d'Europe : il les plaça au-dessus de la Langue Chinoise, mais au-dessous de la sienne.

Permettez-moi de vous renvoyer au Livre même (p. 430.) pour ce qui regarde l'Histoire abrégée de la Corée : vous pourrez comparer ce morceau avec ce qu'on lit sur le même sujet dans la nouvelle Histoire du Japon du P. de Charlevoix : les deux Auteurs ne sont pas toujours d'accord. Je ne m'étendrai point non plus au sujet de la Carte du Thibet, ni des Terres du grand *Lama*, ni des Païs voisins qui en dépendent, jusqu'à la source du Gange : ces détails ont été tirés des Mémoires du P. Regis.

On a réimprimé en Hollande l'Ouvrage du Pere du Halde, & cette édition est à proportion plus chere que celle de Paris. Elle est *in*-4°. & les Cartes sont à part, *in-fol.* forme d'Atlas.

Eloge de Coustou.

Vous avez sans doute oüi parler d'une brochure *in*-12 de 180 pages, intitulée : *Eloge historique de* M. Coustou *l'aîné, Sculpteur ordinaire du Roi, & Recteur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, auquel on a joint des descriptions raisonnées de quelques Ouvrages de Peinture & de Sculpture.* A Paris, chez Huart, 1737. Cet Eloge historique est suivi d'un article, où l'on prouve la nécessité de prendre les sujets des Tableaux dans les Historiens. Les cinq morceaux dont on donne ensuite la description, sont 1°. Sara donnant Agar pour femme à Abraham, par M. Carlo Vanloo. 2°. Hercule filant auprès d'Omphale, par M. de Favanne. 3°. Une statuë de marbre en blanc de M. Lancret. 4°. L'Autel de la Cathédrale de Roüen par M. Roussau. 5°. La Religion, Figure symbolique par le même. L'Auteur de cette Brochure est un Connoisseur & un Amateur; mais il auroit mieux réussi, s'il eût été moins diffus, & si à l'occasion des morceaux dont il parle, il se fût abstenu de certaines digressions affectées & inutiles. Il n'y a rien qu'on ne puisse dire à l'occasion d'un Tableau, quand on est d'humeur de battre la campagne, & qu'on s'abandonne à son imagination.

Je suis, &c. *Ce 6 Novembre 1737.*



OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLIII.

Je vous ai fait part, Monsieur, dans ma Lettre 146. des idées philosophiques du célébre M. *Boerhaave* sur le *Feu.* Je vais aujourd'hui vous faire part de ce que ce sçavant homme nous enseigne sur l'*Eau.* C'est l'ingenieux Disciple de M. Boerhaave, qui va encore parler ici. Je ne crois pas que parmi mes Lecteurs il se puisse trouver un esprit assez petit, assez superficiel, pour mépriser de pareilles matieres.

Discours sur l'eau.

Il est très-difficile de connoître la nature de l'eau, , parce qu'on peut à peine la tirer de tous les corps qu'elle pénétre, & en séparer tous ceux dont elle est remplie. Tous les corps sur lesquels la Chymie opere, sont pleins d'eau,

& elle est tellement adhérente à l'air dans lequel se font toutes les opérations Chymiques, qu'on ne peut jamais tout-à-fait l'en séparer. Des cornes de cerf gardées pendant 50 ans, & dures comme du fer, donnent un esprit, duquel l'on tire non-seulement de l'huile & du sel, mais beaucoup d'eau. Il en sort de la brique, de la pierre & du caillou qui se réduisent en poudre mis sur le feu dans un vase absolument sec. Disons plus : l'eau est en quelque sorte la gluë qui sert à unir les particules terrestres & solides, qui composent les pierres, les rochers, & les montagnes. Voici un fait que personne n'ignore : La poussiere qui vole dans les grands chemins durant l'Eté, & qui incommode si fort les voyageurs, ne peut former un corps solide tant que les mêmes chaleurs & la même aridité subsistent : qu'il tombe ensuite de la pluye pendant quelque tems, la terre devient grasse, & comme une pâte liante, qu'on peut ensuite convertir en pierre par l'action du feu.

Quant à l'eau qui nage dans l'air, il est facile de l'appercevoir par cette petite expérience. Exposez à l'air en Eté, dans un tems chaud & sec, un

morceau de glace tiré d'une glaciere ; Il paroîtra sur le champ obscurci de fumée ; prenez-le, la fumée se manifestera entre la glace & la surface de la main. Ce qui prouve, dit M. Boerhaave, que les particules d'eau qui étoient invisibles, parce qu'elles étoient auparavant également dispersées dans l'atmosphere, s'étant rapprochées & réunies plus étroitement par le froid de ce morceau de glace, doivent se manifester d'une façon sensible. Mais n'est-il pas évident que cette même fumée est en partie formée par les molécules d'eau, qui s'élevent de la glace, à mesure que la châleur la fond & la résout en vapeurs.

Voici une autre expérience plus concluante : mettez de l'eau durant l'Eté dans un vaisseau de verre fort sec exterieurement ; la surface exterieure de ce vase demeurera toûjours séche ; dissolvez dans cette eau une partie de sel ammoniac très-sec pulverisé, en prenant bien garde qu'il ne puisse se communiquer aucune humidité à la partie extérieure du même vaisseau. Toute la surface exterieure de ce vase sera promptement couverte d'une rosée aqueuse, qui devient peu à peu si

ties héterogenes qu'elle contient. Car ce qu'on appelle communément eau, est un mélange d'une infinité de corps tant simples que composés, qui y sont répandus, sans qu'on puisse les appercevoir, parce qu'ils y sont parfaitement dissous, & conséquemment ce n'est point de l'eau proprement dite. D'ailleurs elle a cela de commun avec les autres fluides, que ses principales proprietés sont les mêmes, & ne la caracterisent point d'une façon assez particuliere, ce qui rend encore plus difficiles les recherches qu'on veut faire sur la nature de cet Element.

Pour distinguer l'eau de tous les corps qui ne sont point eau, je dis que c'est une liqueur fluide, transparente, sans odeur, sans saveur, sans couleur, & qui se change en glace à un certain degré de froid. Tant qu'elle est fluide ou conserve la forme d'eau, on sçait par expérience qu'elle est remplie d'une grande quantité de feu, qui ne la quitte jamais, à moins qu'elle ne se métamorphose en glace par le froid, & encore ce prétendu froid équivaut à 32 degrés de châleur ou de feu, au Thermométre de Fahrenheit. Ce qui fait voir combien il faut de feu pour em-

pêcher l'eau de se glacer, c'est que 73 degrés de froid au-delà de celui où commence la glace, ne sont pas capables de geler l'Alcohol ni le Mercure.

Nous verrons dans le Discours sur l'air que l'eau est toujours pleine de cet Element, qui lui-même contient ceux de tous les corps. La pluye d'orage fait principalement foi de cette verité. Nous verrons aussi combien on a de peine à tirer l'air contenu dans l'eau qui n'a que 33 degrés de chaleur; puisque pour cela il faut ôter presque tout le poids exterieur de l'atmosphere, ou au moins 150 degrés de chaleur, quoiqu'on diminue en même tems la moitié de la pression de l'air, d'où il suit clairement que la plus violente chaleur naturelle de l'atmosphere, si légere qu'elle puisse devenir, ne pourroit jamais faire sortir, sans le secours de l'art, l'air contenu dans l'eau commune que nous buvons. Il est vrai que les sels Alkalis fixes peuvent produire cet effet; mais en ce cas l'eau ne peut être privée d'air, qu'en se remplissant de sel: & si on s'avise de tirer l'eau pleine de ce sel; en passant par l'air ne s'en remplit-elle pas de réchef, puisque l'eau est toujours remplie d'air, & des corps;

étrangers qui nagent dans l'air ? Il est évident qu'on ne pourra jamais connoitre la nature de l'eau, qu'en cherchant les moyens de trouver la plus pure qui soit possible, & en éxaminant ses proprietés.

La premiere proprieté de l'eau, que M. Boerhaave examine, est son poids propre ou spécifique. Il est sans doute difficile à découvrir, puisque l'eau contient des corps bien plus legers qu'elle même, comme on le voit dans l'eau de pluye, qui est une eau distilée par la nature, & dans les eaux que les Chimistes distilent. Tout ce qui participe de la nature des esprits fermentés, rend l'eau plus legere ; au lieu que les esprits qui sortent de vegetaux ou d'animaux putrefiés, élevés, dispersés dans l'air par la chaleur, se mêlant enfin avec l'eau qui nage dans cet élément, rendent nécessairement les eaux plus pesantes, que si elles étoient pures. Il en est ainsi des matieres salines, savoneuses, vitrioliques, qui se mêlent dans l'air avec l'eau, & augmentent sa pesanteur naturelle. C'est donc suivant le mélange de ces corps étrangers que l'eau de fontaine, de riviere, de puits & de source vive, est plus ou

moins pesante. L'eau a beau passer par les entrailles de la terre ; & même par le sable le plus fin & le plus pur, les particules de ce sable, qui différent en grandeur & en figure, ne se répondent point si exactement, qu'elles ne laissent entr'eux de petits vuides, par lesquels l'eau se filtre, sans se purifier tout-à-fait. Au contraire tous les corps qui peuvent se dissoudre dans l'eau, se mêlent avec elle, à mesure qu'elle les rencontre dans les entrailles de la terre. Ainsi il n'est pas surprenant que la pesanteur des eaux soit si différente en divers lieux, & que l'eau pure soit si rare. L'eau la plus legere est toujours plus pesante que tous les vins & toutes les especes de cidre ou de bierre ; mais les eaux ne pesent qu'à proportion des parties hétérogenes, ou de différente nature, qu'elles contiennent ; ainsi c'est avec raison que ces sortes d'eaux passent pour être nuisibles à la santé, & qu'en conséquence les Médecins en condamnent l'usage. Mais lorsqu'ils recommandent les eaux les plus claires & les plus légeres, ils n'entendent point une légereté artificielle, telle que le mélange de certains esprits pourroit leur procurer ; car alors une

eau naturellement plus pesante seroit meilleure pour la boisson ordinaire.

Je passerai sous silence le poids de l'eau, rélativement aux autres corps solides qui ont une pesanteur fixe. Les Curieux peuvent consulter sur cela l'illustre Boyle dans son Traité de la Médecine Hydrostatique. M. Boerhaave n'est ici que l'éco de ce grand Philosophe.

La seconde propriété, dont notre Auteur fait mention, c'est la fluidité de l'eau, qui consiste en ce que toutes ses plus petites parties s'écartent ou s'éloignent les unes des autres, par le moindre mouvement ou la plus foible chaleur. D'où il suit qu'elles sont foiblement & d'autant moins unies, que l'eau est plus pure, & sur-tout moins chargée de sels, qui ne peuvent qu'augmenter par leur tenacité l'adhérence des molécules d'eau : ainsi l'eau de mer est plus pesante & moins fluide que l'eau douce ; & conséquemment, toutes choses égales, le Soleil attire moins l'eau de la mer que celle des fontaines, des ruisseaux, des rivieres, des fleuves, des lacs, des étangs, comme M. Hallay l'a remarqué. On peut dire la même chose des vents, qui emportent par leur

violence les volumes d'eau les plus considerables.

Est-il nécessaire d'indiquer la cause de cette grande fluidité de l'eau ? N'est-il pas évident qu'on ne peut attribuer cette proprieté qu'à la quantité de feu qui est répanduë dans l'eau, puisque dès que cette même quantité vient à diminuer, & qu'il ne reste plus dans l'eau, que 32 degrès de chaleur, elle cesse d'être fluide & devient glacée ; au lieu qu'un seul degré de feu de plus lui rend aussi-tôt sa premiere fluidité. Le plus grand froid naturel qu'on ait vû, fit descendre la liqueur du Termométre de Fahrenheit au premier degré. La plus grande chaleur naturelle ne monte guére à 80 degrés. Donc c'est la troisiéme partie du plus grand chaud que la nature produise, qui forme & conserve la glace.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'eau est aussi fluide au 33 ou 34e degré de chaleur qu'à un feu bien violent, comme on le voit par la célébre expérience de M. Newton dans son Traité d'Optique : il mit un Pendule dans de l'eau très-chaude, & un autre Pendule dans de l'eau trés-froide, & leurs balanciers trouverent d'égales

résistances ; du moins autant qu'on put s'en appercevoir. Car, absolument parlant, l'eau étant d'autant plus raréfiée qu'elle est plus chaude, ses parties doivent être plus foiblement unies, & conséquemment offrir moins de résistance au mouvement des corps.

L'extrême fluidité de l'eau nous apprend que les parties élémentaires dont elle est composée, sont extraordinairement petites, & peut-être plus petites que les élémens élastiques de l'air. L'eau transsude en effet par des bois, par le cuir, & par bien d'autres corps, où l'air proprement dit ne peut passer. Ce qui prouve du moins que l'eau est plus pénétrante que l'air, mais bien moins que le feu, qui s'insinuë dans tous les corps avec une facilité prodigieuse, comme nous l'avons expliqué dans notre Discours sur le feu.

Cependant il y a bien des corps que l'eau ne pénétre point, tels que les métaux, les pierres viles ou précieuses, les cailloux, les roches, les rochers, le verre de quelque espéce qu'il soit, certains bois durs, pesans, denses, résineux, la porcelaine, &c. quoique l'eau soit fort rarefiée ou fort comprimée.

Après avoir fait mention de la pénétrabilité de l'eau, notre Auteur considere sa simplicité. Il s'agit ici de l'eau pure, abstraction faite de toutes ses parties hétérogenes, & à ce sujet il raporte qu'elle a été regardée pendant plusieurs siécles par les Juifs, les Egyptiens, & les Grecs, comme le principe de toutes choses, seulement parce que Moïse dit, qu'au commencement de la création du monde Dieu envoya son Esprit sur les eaux pour les féconder.

La cinquiéme propriété de l'eau est sa douceur; l'eau en effet ne cause aucune irritation à l'œil, à la membrane pituitaire du nez, aux parties enflammées, blessées, ulcerées : elle appaise toujours la douleur, loin de l'augmenter; c'est la plus douce de toutes nos humeurs, sans excepter l'huile; elle est amie des nerfs les plus nuds & les plus sensibles; elle délaye & corrige en même tems toutes les matieres acres, acides, & acrimonieuses, qui circulent dans nos vaisseaux. C'est donc un vrai Anodin & un vrai Parégorique.

Sixiémement, c'est un dissolvant admirable. Les sels des Minéraux, le sel Gemme, le sel Marin, le Borax, le sel Ammoniac, le Nitre, l'esprit de

Nitre, de sel Marin, de Soufre, l'huile d'Alun, l'huile de Vitriol, le verd de Gris, en un mot, tous les sels fossiles simples & composés se dissolvent dans l'eau. La même solution arrive aux sels des animaux & des végétaux, de quelqu'espéce qu'ils soient, jusqu'au tartre même inclusivement, à l'alcohol, aux huiles fermentées, aux savons naturels ou artificiels, à l'air même (puisqu'il se divise en autant d'élémens, qu'il y a de Petits vuides dans les liqueurs qu'il habite;) aux matieres terrestres, &c. Il est vrai que les sels contenus dans l'eau peuvent souvent produire les solutions, qu'on attribue à l'eau même; & que d'ailleurs tous les sels volatiles, dont est rempli l'air des laboratoires où l'on fait la plûpart de ces expériences, peuvent entrer pour beaucoup dans la production des effets surprenans qu'on nous vante. Au reste, ce qu'il y a de certain, c'est que l'eau ne dissout point la terre pure, c'est-à-dire, dégagée de toute partie saline ou sulphureuse. Le verre, les pierres précieuses, les métaux, les roches, tous ces corps ne se dissolvent point dans l'eau, & par conséquent ce n'est point un dissolvant universel, comme plusieurs Chymistes

voudroient nous le persuader.

Par l'examen de ces propriétés de l'eau, il est facile de concevoir qu'elle s'insinuë dans les pores des corps, & par sa lubricité, & par sa pesanteur; ainsi il n'est point étonnant qu'elle en augmente le poids, en même tems qu'elle se dilate & s'unit avec eux, souvent d'une façon presque inséparable. C'est pourquoi les sels, les soufres, les matieres terrestres, les parties solides des animaux, les huiles, l'Alcohol même, &c. sont remplis d'eau. Cependant l'huile, les baumes, la colophane, la résine, ne se marient point avec l'eau, non plus que tous les corps solides, dont la surface est enduite de quelque matiere oléagineuse. D'où l'on comprend sans peine, que les poissons auroient bientôt été dissous par le seul élément qui leur est destiné, sans ces écailles onctueuses dont la nature a pris soin de les revêtir.

Après avoir examiné les propriétés générales de l'eau, M. Boerhaave explique les vertus des differentes espéces d'eaux. Cet article est trop utile pour être omis. L'eau de pluie, qu'il appelle la lessive de l'Atmosphere, contient tous les atomes des corps qui voltigent dans l'air, & qui y sont attirés

tant par le feu du soleil, que par le feu souterrain, le feu des cuisines, des Artisans, & des Chimistes. L'eau de pluie est donc differente, selon la cause qui l'a élevée dans l'Atmosphere, selon le lieu duquel elle a été attirée, selon la saison, les météores, le tonnere, les vents, la secheresse, l'humidité, la chaleur, le froid, &c. L'eau de pluie dans un tems très-chaud se corrompt facilement, mais elle ne s'aigrit jamais. M. Boerhaave apprend ici aux Navigateurs, qui sont souvent forcés de boire de mauvaise eau, un moyen facile de la rendre bonne ; c'est de la faire bouillir, de la laisser quelque tems en repos, afin qu'elle dépose ses parties hétérogenes, ou les petits vers qu'elle peut contenir, & d'y verser ensuite quelques gouttes d'esprit de vitriol., ou de tout autre acide. En effet cela empêche l'eau de devenir vermineuse, & par conséquent c'est un préservatif fort utile, principalement sous l'Equateur & entre les Tropiques.

Quoique l'eau de pluie soit remplie d'une infinité de petits animaux, selon les observations de Lewenkoek, &. d'autres corps étrangers, c'est cependant la plus legere de toutes les eaux

que nous connoissons ; excepté l'eau de neige. L'eau de fontaine ne vient que de la pluie ; ainsi elle n'est plus pure, qu'autant qu'elle s'est purifiée en passant par les entrailles de la terre. C'est donc de la differente situation des fontaines que dépend la diverse légéreté de leurs eaux ; & comme elles participent de la nature des corps qui se mêlent avec elles, de-là vient que les unes sont nuisibles, envenimées, & les autres salutaires & medecinales. Pour juger de la qualité des eaux, il faut donc les examiner dans leurs sources mêmes, & faire en même tems attention à la nature des fossiles qui y dominent.

Ce que je viens de dire des fontaines, peut s'appliquer aux fleuves & aux rivieres, qui ont la même origine, sans avoir la même vertu. La raison de cela, c'est que ces eaux qui sont toujours exposées au grand air, reçoivent les exhalaisons qui tombent principalement durant la nuit, les corps que le vent transporte, tout ce que les poissons, les amphibies, & les hommes y déposent. Ce qui rend l'eau de Riviere un peu plus pesante que celle de fontaine.

Est-il nécessaire de faire mention de

l'eau des canaux, des lacs, des étangs ; & de toutes les eaux qui croupissent. Il est évident que leur usage est pernicieux, & qu'il faut même éviter leur voisinage. En général l'eau sert de véhicule à tous les alimens ; de sorte qu'elle porte dans les plus petits vaisseaux les parties solides, qui doivent réparer nos pertes, & qu'elle contribue aussi à nous nourir. Je parle non-seulement de l'eau seule, mais de celle qui abonde dans le vin & dans toutes les liqueurs. Les hommes, les animaux, les végétaux (comme on peut le voir dans la statique des végétaux de M. Hales, traduite en François par M. Bufon, de l'Académie des Sciences) doivent à l'eau leur éxistence & leur accroissement. Les métaux même ne parviendroient point à leur perfection sans son secours, comme on le voit dans les œuvres du sçavant Agricola. Sans elle la terre seroit stérile. Les couleurs, les odeurs, les gouts, sont dus en partie aux proprietés de l'eau. Elle aide la vertu des médicamens, & sert tellement à entretenir la solidité des corps, que sans elle ils tomberoient en poussiere. L'effervescence, la fermentation, la putréfaction, la précipitation, la séparation des corps, la sublimation, la connoissance

des dégrés de chaleur, tout s'apprend, se fait & s'explique, par le concours merveilleux des effets de l'eau. C'est à ce fluide en un mot que la Physique & la Chymie doivent leur naissance & leurs progrès.

Ce qu'il y a de plus remarquable en Médecine parmi les proprietés de l'eau, c'est qu'elle est d'autant plus active ou pénétrante, qu'elle est divisée dans un plus grand nombre de molécules subtiles. C'est pourquoi l'eau chaude ou tiede est préférée à l'eau froide, & la vapeur d'eau bouillante à l'eau chaude; elle est en effet bien plus dissolvante, surtout si elle est chargée de sels, comme l'eau de la mer.

De toutes les propriétés de l'eau ci-devant expliquées, M. Boerhaave conclut avec raison que la glace est l'état naturel de l'eau. En voici la preuve; l'eau reste glacée, jusqu'à ce qu'elle soit pénétrée par une assez grande chaleur pour se fondre & devenir fluide. La métamorphose de l'eau la plus étonnante n'est pas de se changer en glace, mais en microscopes, en vers ardens, &c. Je ne puis passer ici sous silence un phénoméne, qui, pour être commun, n'en est pas moins singulier: c'est que

la glace est plus légere, & occupe plus d'espace que le même volume d'eau, avant que d'être glacé. En voici la raison, à peu près telle qu'on la trouve dans Mariotte. Plus la glace est forte, plus l'air y est comprimé ou condensé; plus il est condensé, plus le frottement des parties d'air qui composent les bulles, entre elles & contre la glace, est considérable. Or l'effet naturel du frottement, c'est la chaleur; celui de la chaleur est la raréfaction. En conséquence de la chaleur que le frotement produit, les bulles d'air contenuës dans la glace se raréfient. Voila ce qui donne à l'air emprisonné dans la glace tant de force & de ressort, qu'il écarte, gonfle, tuméfie, & dilate ainsi l'eau glacée, bien plus que le froid ne l'avoit resserrée pour la changer en glace.

Histoire de Louis XIV proposée par souscription.

S'il est permis de juger de la nouvelle *Histoire de Louis XIV, en six vol. in-4°. enrichie de Médailles*, que M. *de la Hode* propose par souscription, à la Haye chez *Jean Van Duren*, s'il est permis, dis-je, de juger de cette Histoire par le style du Programme, qui se distribuë, & par les promesses & les judicieuses réflexions qu'il ren-

ferme ; le Public peut s'attendre, ce me semble, à un Ouvrage bien écrit, sensé, exact, plein de recherches curieuses, & affranchi d'une méprisable partialité. » Il est étonnant (dit l'Au-» teur) que d'un si grand nombre d'E-» crivains, dont la France abonde, au-» cun n'ait entrepris cette Histoire. « Cela est étonnant en effet ; mais l'état des Lettres en France ne l'est pas moins. Si l'on en croit l'Auteur du Programme, qui est vraisemblablement M. de la Hode lui-même, il travaille depuis près de dix ans à cet Ouvrage important. » Il s'est donné tous les soins » possibles, pour ramasser les Livres où » cette Histoire est répanduë par par-» ties : aux Livres il a joint quantité de » Manuscrits, qu'il a eu le bonheur de » trouver. C'est une Histoire sincere » qu'il a faite, d'où la flaterie & la » malignité sont également bannies : » exacte, où les faits sont marqués » dans leur tems, avec l'étenduë né-» cessaire pour en donner une juste » idée : judicieuse, où l'on distingue » les apparences de la verité d'avec » la verité même : utile, où les gens » de guerre, & de cabinet trouveront » de quoi s'instruire & se perfection-

» ner : sçavante, & approfondie, où
» les vûës, les intentions, les ressorts,
» les principes, qui ont fait agir, sont
» détaillés & prouvés : générale, où
» il rapporte tout ce qui peut faire
» connoître non-seulement le Prince
» dont il a écrit la vie, mais aussi son
» Peuple & toutes les parties de son
» gouvernement ; qui parle des af-
» faires étrangeres, autant qu'il est né-
» cessaire pour la parfaite intelligen-
» ce de tout ce qui s'est passé sous ce
» Régne : équitable, où il rend justice
» aux Nations, & à ceux qui les ont
» mises en mouvement ; où il combat
» ce que la partialité a dicté de loüan-
» ges ou de condamnations outrées :
» enfin pure & nette pour le style,
» mais sans affectation, évitant même
» ce langage, qui flatte trop l'esprit ;
» pour ne pas lui ôter une partie de
» son attention. L'Auteur a lû tout
» ce qu'on a écrit sur ce vaste sujet ;
» mais il l'a lû en Critique, c'est cette
» multitude de Livres & de Manus-
» crits, qui a fait son plus grand tra-
» vail. La partialité, l'adulation les
» ont presque tous dictés ; plusieurs
» même sont de pure imagination,
» & il semble que leurs Auteurs

» n'ayent point eu d'autre vûë que
» de ruiner la vérité de l'Histoire,
» & d'embarasser ceux qui entrepren-
» droient de l'écrire. L'exactitude des
» citations mises en marge, les cri-
» tiques qu'il a faites de tems en
» tems, feront connoître quels sont
» ceux à qui il s'est attaché, & pour-
» quoi il a rejetté les autres; que
» c'est en réunissant tout ce qu'il a
» trouvé de vrai, de sensé, qu'il a
» formé un corps entier de l'Histoire
» de ce fameux Regne, & qu'il a don-
» né à chaque partie toute l'étenduë
» qu'elle doit avoir.

Après quelques autres Réfléxions de ce genre, qui font voir un homme instruit des grands principes de la composition de l'Histoire, & qui a parfaitement creusé son sujet, qui en connoît toutes les circonstances & tous les rapports; un homme, en un mot, digne d'écrire une aussi belle Histoire que celle de Louis le Grand, dont il donne dans ce Programme une idée juste & admirable, on y propose, suivant l'usage, les conditions ausquelles le Public peut souscrire pour cet Ouvrage. Il sera imprimé en six volumes *in*-4°. sur le même papier, dans la

même forme ; & avec le même caractere que le Programme. En vérité on ne peut rien désirer de plus beau. Il sera de plus enrichi des principales Médailles, qui ont été frappées sous ce Regne, mais avec des Remarques propres à faire distinguer ce qu'il peut y avoir d'outré. Les Souscriptions seront de 72 livres, pour le papier ordinaire, dont on payera 18 livres en souscrivant, &c. Pour le grand papier 120 livres, &c. L'Ouvrage entier, sera délivré à la fin de l'année 1738. On peut souscrire à Paris chez les principaux Libraires.

Il paroît depuis peu une Table Chronologique de tous les Opera, réprésentés à Paris depuis l'établissement de l'Académie de Musique, jusqu'à présent. Elle est à colonnes, à peu près dans le goût d'un *Etat de Finance*, & présente aux yeux tout d'un coup les années, les mois, les jours, les titres des Piéces, leur genre, le nombre des Actes ou entrées, & les noms des Auteurs, soit des paroles, soit de la Musique ; de façon que les Amateurs de ce Spectacle n'auroient rien à désirer, si l'Auteur Table chronol. des Opera.

n'avoit pas oublié de faire une colone pour les Reprises, & s'il en eût aussi fait une, pour le mérite & le succès des Pieces. On est persuadé, que se flatant d'un prompt débit, l'Auteur n'a fait cette omission, que pour se préparer une seconde édition plus parfaite. Il promet de donner dans peu le nouveau Théatre Italien, & de suite les autres Spectacles. Cette Table, heureusement imaginée, & très-curieuse, se vend au Palais Royal, au Caffé de la Marine, & à la Petite Vertu, rue des Arcis.

Je suis, &c.

Ce 9. Novembre 1737.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLIV.

LA Critique des Monumens Ecclesiastiques, Monsieur, n'a été soigneusement cultivée que dans le dix-septiéme siécle. Il s'éleva alors divers Ecrivains, qui faisant un usage très-utile de leur sçavoir, entreprirent de discerner les vrais monumens, de ceux que l'ignorance ou la fourberie avoient supposés. Cette entreprise fut d'abord regardée comme un attentat irréligieux, qui pouvoit nuire à la piété. Le préjugé, fortifié par l'habitude de croire que telle piéce ou telle opinion étoient de la premiere antiquité, qu'un tel Auteur avoit réellement composé l'Ouvrage qui lui étoit attribué, qu'un tel Saint étoit venu dans un tel Païs, ne put souffrir que la critique vînt le troubler dans

Dissertation sur l'origine des Eglises de S. Bertin & de S. Omer.

sa paisible crédulité. Il avoit attaché une espece de culte à de pieuses fables, & tout ce qui tendoit à y donner atteinte, passoit pour l'ouvrage d'un esprit fort, qui ne respectoit point les bornes posées par la Religion même. Peu s'en fallut qu'il ne mît ces doctes scrutateurs au nombre des Heretiques. Enfin la lumiere éclatante de la saine Critique dissipa les nuages & les allarmes; & ce qui avoit paru d'abord une dangereuse nouveauté, ne fut plus que la verité sagement éclaircie.

On peut distinguer deux sortes de piéces, qui alors furent l'objet de la sçavante Critique : les unes appartenoient au Dogme, à la Discipline, ou à l'Histoire; les autres regardoient des droits utiles, ou la Jurisdiction Ecclesiastique. A l'égard des premieres piéces, les Sçavans sont à peu près convenus de ce qu'ils devoient en penser : mais pour les autres, il semble qu'il n'en a pas été de même. D'abord des esprits hardis & amoureux des opinions qu'ils jugeoient conformes à la vénérable Antiquité, s'inscrivirent en faux contre les Diplomes & les Chartres des Moines : quelques-uns même, frappés de la fausseté éclatante de certaines Piéces, & de l'aveu de quelques-uns de leurs

Artisans, oserent regarder leurs Chartriers, comme les ateliers du mensonge & de l'imposture. (1) La cupidité & l'ambition jetterent d'abord les plus grands cris, & se couvrirent du voile de la Religion, pour repousser plus sûrement une attaque qui pouvoit leur être fatale. Des déclamations intéressées tinrent presque lieu de raison. Enfin parut un sçavant Religieux (2), qui convertit en art la connoissance des Diplomes & des Chartres, en déterminant leur style, leur écritures, les mœurs & les usages des differens siécles. Mais il ne publia son Ouvrage qu'après la mort du célébre Critique, qui avoit foudroyé differentes piéces de cette nature, & il se mit peu en peine de réfuter tous ses raisonnemens. Un art si nouveau, & créé par une main habile, excita l'admiration des Sçavans, sans trouver de contradicteurs. Mais vingt ans après un ingénieux Dialecticien (3) attaqua l'art, & quelques piéces sur lesquelles il étoit appuyé; contestation qui donna lieu à differens Ecrits polémiques, dont

(1) Le Docteur de Launoy.
(2) D. Mabillon.
(3) Le P. Germon Jesuite. D. Ruinart lui a répondu.

l'Histoire seule compose un petit volume. *

Je ne comprens point dans le nombre de ces Critiques un certain Ecrivain, plus fameux encore par ses prodigieux paradoxes, que par sa vaste érudition, qui ayant imaginé la supposition de presque tous les Auteurs Ecclesiastiques & Profanes, s'est servi de son dangereux & fabuleux systême pour anéantir divers Diplomes ou Chartres qui le démentoient. Doit-on compter parmi les Ecrivains graves & sérieux celui qui, dominé par une imagination forte & déréglée, a sçû former les chimeres les plus extravagantes, & s'en rendre idolâtre, sans respect pour la raison & pour la verité ? Heureusement ses preuves sont si foibles, qu'elles n'ont pû faire illusion à personne. C'étoit la crédulité d'un enfant, l'audace d'un jeune homme, le délire d'un vieillard. * *

Il s'éleve de tems en tems des contestations au sujet des Diplomes ou Chartres, & chacun fait valoir les principes dictés par la Critique ou indulgente ou sévere, & les diverses in-

* Par l'Abbé Raguenet.

* * Voyez le Nouvelliste du Parnasse, Tom. I. p. 155.

ductions tirées de l'Histoire. Parmi ces disputes, la moderne contestation qui regarde l'origine des Eglises de S. Bertin & de S. Omer, tient un rang distingué. Ainsi j'ai cru faire plaisir à ceux qui préferent les connoissances solides aux vains amusemens de l'esprit, de leur exposer le plan de cette contestation, tel que je le trouve dans le Livre nouveau d'un sçavant Religieux * de l'Abbaye de S. Bertin, qui me paroît l'avoir examinée en homme d'esprit & de bonne foi, & avec beaucoup de soin. * *

S. Bertin, né vers la fin du sixiéme siécle dans le territoire de Constance, d'une famille illustre, se fit Religieux dans l'Abbaye de Luxeu, où il trouva S. Omer son parent. Ce Monastere étoit alors la pepiniere des Evêques de France. Les Moines, heritiers du zéle de S. Colomban leur Fondateur, pour la conversion des Peuples idolâtres, se

* M. de Cléti Bibliothécaire.

* * Dissertation Historique & Critique sur l'origine & l'ancienneté de l'Abbaye de S. Bertin, & sur la supériorité qu'elle avoit autrefois sur l'Eglise de S. Omer: où l'on répond à la Critique publiée depuis quelque-tems contre les Titres de cette Abbaye. *A Paris, chez Jacque Guerin*, 1737. in-12. 400. pages.

ſignalerent par leurs travaux Apoſtoliques. Ce fut de ce Monaſtere que S. Omer fut tiré pour gouverner le vaſte Diocéſe de Teroüane, dont il fut le troiſiéme Evêque. S. Bertin, S. Momelin & S. Ebertran, tous trois Moines de Luxeu, vinrent partager les travaux du Saint Prélat, pour hâter la converſion des peuples encore plongés dans les tenebres du Paganiſme. S. Omer, jaloux de ſe conſerver ces Ouvriers Evangeliques, leur procura une demeure dans la dépendance de la Terre de Sithiu, où, avec ſa permiſſion, ils bâtirent un Oratoire & quelques Cellules.

La terre de Sithiu, qui comprend aujourd'hui la Ville de S. Omer & ſes environs, appartenoit à un Seigneur nommé Aldroald, converti à la Foi par S. Omer, & qui n'avoit point d'enfans. Il offrit ce domaine au Saint Evêque, pour fonder un Hôpital; mais le Prélat lui conſeilla de le donner à S. Bertin & à ſes Compagnons, pour y bâtir un Monaſtere. Ce conſeil fut goûté; & en conſéquence Aldroald leur en fit la donation, & en fit expédier la Chartre, dattée de l'onziéme année du Regne de Clovis II. & adreſſée à S. Bertin & à ſes deux Aſſociés. Les faits que je viens

d'expofer y font énoncés.

Cette piéce a été regardée comme autentique par les Valois, les Mabillons, les le Cointes, & par plufieurs autres fçavans Critiques. Cependant une authenticité reconnuë,ou du moins tacitement fuppofée durant onze fiécles, n'a pas empêché d'illuftres adverfaires de l'attaquer depuis quelques années. Dans l'impoffibilité d'oppofer une Chartre à celle d'Aldroald, ils ont fondé leur fyftême fur certaines expreffions équivoques, qui fe trouvent dans quelques exemplaires de la Vie de S. Omer. Pour donner du poids à ces Manufcrits, qui font au nombre de deux, ils font remonter l'un au commencement du neuviéme fiécle, & l'autre au dixiéme; mais de la critique du fçavant Religieux il réfulte, que le premier n'a point été écrit avant l'onziéme fiécle, & que le fecond eft conftamment de la fin du même fiécle. Il a tiré avantage de diverfes régles de critique, mais furtout de ce que les Sçavans ont dit de l'interpolation des Vies des Saints, où une piété ignorante a mêlé tant de fictions indignes de toute créance. Dans les exemplaires des Vies de S. Omer, citées par les adverfaires des Religieux de S. Bertin, quelques

expreſſions donnent lieu de croire que la terre de Sithiu fut donnée à S. Omer; mais d'autres Vies plus anciennes & plus authentiques s'accordent avec la Chartre d'Aldroald, qui dit que ce Seigneur l'offrit ſeulement au Saint Prélat, pour fonder un Hôpital; projet qui ne fut point executé.

L'Ecrivain des Adverſaires de l'Abbaye de S. Bertin ſoutient que l'Hôpital fut conſtruit du vivant de S. Omer, & que tout ce que la Chartre d'Aldroald contient, eſt une fable qui en eſt la baſe. Il s'appuye ſur l'extrait d'un Manuſcrit de Teroüane; mais il eſt contredit par le Breviaire de l'Egliſe de cette Ville, entierement conforme à la Chartre d'Aldroald. Cet Ecrivain cite encore quelques Bulles du quatorziéme ſiécle, qui parlent de l'Hôpital de l'Egliſe de S. Omer; mais comme elles ne diſent point qu'il ait été bâti par ce ſaint Evêque, en conſéquence de la donation que lui fit Aldroald de la terre de Sithiu, elles paroiſſent étrangeres au fait dont il s'agit. Le docte Religieux conjecture avec raiſon que cet Hôpital ne fut bâti que dans le neuviéme ſiécle, où par un canon du Concile d'Aix-la-Chapelle, il fut ordonné aux Chapitres de donner le dixiéme de leur re-

venu pour ces pieux établissemens. Il n'y avoit presque point alors de grande Eglise en France, qui n'eût un Hôpital pour y entretenir les pauvres & les passans. C'est pour cela que nous voyons encore aujourd'hui des Hôpitaux situés auprès de presque toutes les Cathédrales des grands Diocéses.

Dans le Manuscrit de Teroüane & dans les Vies des Saints dont j'ai déja parlé, il paroît qu'Aldroald donna réellement à S. Omer la terre de Sithiu, *tradidit, transcribit.* Mais à ces piéces informes le Religieux oppose le titre primordial, qui lui paroît décisif en cette occasion; titre qui a fixé l'opinion des plus célebres Critiques touchant l'origine de l'Abbaye de S. Bertin, quoiqu'ils eussent lû & même cité les monumens sur lesquels se fonde l'Ecrivain refuté. Il ajoûte encore divers raisonnemens pour faire voir la foiblesse de ces preuves. C'est avec la même justesse, ce me semble, qu'il montre que S. Momelin n'étoit point Abbé dans le tems de la donation, & que ni lui, ni Ebertran, ni Bertin, ne l'étoient alors. Ils n'avoient qu'un Hermitage, & une petite Eglise : ce n'étoit qu'une simple retraite, pour se délasser de leurs travaux Apostoliques.

Eſt-il vrai-ſemblable, dit-on, qu'il eût fallu tout le bien qu'Aldroald poſſedoit dans le païs des Morins, ou dans le Diocéſe de Teroüane, pour l'Hôpital d'une Bourgade, telle qu'étoit alors Sithiu, ou la Ville naiſſante de S. Omer. Ainſi la Chartre de ce Seigneur eſt non-ſeulement contraire à la verité, mais encore à la vraiſemblance. Le Critique a cité le texte de la Chartre ; mais d'une maniere infidéle, ſelon le Religieux. En effet, Aldroald dit ſimplement qu'il donne une partie des biens qu'il poſſedoit dans le territoire de Teroüane, *portionem*. D'ailleurs l'Hôpital d'abord projetté n'étoit pas préciſément pour Sithiu, mais pour tout le Diocéſe.

Enfin l'Ecrivain des Adverſaires de l'Abbaye de S. Bertin, n'a pas trouvé digne de S. Omer d'avoir inſpiré à Aldroald l'établiſſement d'un Monaſtere, plûtôt que celui d'un Hôpital. On lui répond que c'étoit la mode de ces temslà. Entre divers faits qui la juſtifient, il y en a un qui eſt ſans replique ; c'eſt la fondation d'un Monaſtere de filles, divinement inſpirée à S. Eloy, qui avoit d'abord réſolu de ne bâtir qu'un Hôpital. Si la ſage politique de M. l'Abbé de S. Pierre avoit été connuë dans ce tems-là, l'établiſſement des Hô-

pitaux eût été préféré à celui des Monasteres. Mais la piété de ces siécles, frappée avec raison du succès des travaux Apostoliques des Moines, se croyoit interessée à les multiplier pour la propagation de la Foi, & à leur bâtir des Monasteres. Il faut avoüer que si le fameux Critique, qui le premier a inquiété les Manes des Doms Titriers, n'avoit pas employé des armes plus puissantes, ses coups n'auroient pas même effleuré leurs Diplomes.

Bertin ayant vû que dans l'endroit où il avoit d'abord établi sa demeure, il ne pouvoit construire des Edifices suffisans pour loger les Religieux qui venoient vivre sous sa discipline, bâtit à Sithiu une plus grande Maison, connuë aujourd'hui sous le nom de S. Bertin. Il engagea ensuite S. Omer à bâtir conjointement avec lui une Eglise ou Basilique en l'honneur de la Sainte Vierge, avec un Cimetiere, pour sa sépulture & pour celle de ses Religieux. Le saint Prélat en céda l'administration à perpétuité à S. Bertin & à ses Successeurs, qui, après avoir construit les Edifices necessaires, y mirent des Religieux pour faire le Service divin. Tel fut jusqu'en 820. l'état de cette Eglise, nommée d'abord le Monastere de la sainte

Vierge * & ensuite de S. Omer, dépendante dans son origine de l'Abbaye de S. Bertin.

Ces faits résultent de la Chartre par laquelle S. Omer donne cette Eglise à S. Bertin; elle est datée du 18 Mai, la sixiéme année de Clotaire III. Il paroît que le Pere le Cointe de l'Oratoire a regardé cette seconde piéce comme suspecte, & le Critique refuté dans l'ouvrage dont il s'agit, a redoublé ses efforts, pour en démontrer la supposition, quoique ce Diplome ait été admis par les plus sçavans Critiques, & même par les illustres adversaires de l'Abbaye de S. Bertin.

D'abord le Critique de ce Diplome regarde comme une clause injurieuse & digne de son fabricateur, d'y avoir inséré que ni S. Omer, ni ses successeurs, ni leur Archidiacre, ne pourroient ve-

* Ce Monastere de la Sainte Vierge ayant été depuis sécularisé, comme on va le voir bientôt, & transformé en Collégiale, est enfin devenu la Cathédrale du Diocése de S. Omer, par la translation du Siége de Teroüane dans la Ville de ce nom. C'est au moins ce que prétendent, & ce que prouvent ici les Religieux de S. Bertin; mais les Chanoines de S. Omer n'en conviennent pas. Ils veulent n'avoir point été Moines originairement, & que leur Eglise ait été fondée par S. Omer pour être desservie par un Clergé.

nir faire des festins sur les terres du Monastere de Sithiu, à moins qu'ils n'en fussent priés par les Abbés, & que pour ne leur être pas à charge, ils s'en retourneront après avoir rempli leurs fonctions. Mais le Religieux de S. Bertin prouve par l'autorité de Marculfe & par d'autres Privileges, (dont quelques-uns ont pourtant été critiqués,) que tel étoit l'usage de ces tems-là. On a opposé les mœurs pures du septiéme siécle; mais divers faits prouvent que la simonie y regnoit.

On tire encore une preuve de fausseté, de ce que dans cette Chartre on dit, que S. Omer bâtit la Basilique de la Sainte Vierge conjointement avec S. Bertin; tandis que par les Vies de S. Omer, citées contre la Chartre d'Aldroald, il paroît qu'elle avoit été bâtie avant l'arrivée de S. Bertin & de ses Compagnons. L'Ecrivain de S. Bertin rappelle l'incertitude de ces sortes d'écrits, postérieurs aux titres primordiaux, incertitude confirmée par les Anacronismes, par les fautes contre l'Histoire. Mais ces Vies sont-elles un tissu continuel de mensonges, & n'y a-t'il réellement de vrai, que ce qui est exprimé dans les Chartres ou dans l'Histoire? Faut-il encore que l'autorité de celle-ci soit moindre que l'autorité des

autres ? Le motif de conſtruire cette Egliſe pour enterrer S. Bertin & ſes Moines, eſt aux yeux du Défenſeur des adverſaires de l'Abbaye de S. Bertin, une preuve de l'ignorance du prétendu fauſſaire, parce qu'en ce tems-là perſonne n'étoit enterré dans les Egliſes, ſi ce n'eſt les Martyrs, les Evêques, & ceux que les Evêques honoroient comme des Saints. Mais par divers faits tirés de l'Hiſtoire de l'Egliſe Orientale & Occidentale, il eſt évident que long-tems auparavant un uſage contraire s'étoit établi, avec quelques exceptions pourtant, dans le huitiéme & neuviéme ſiécles, qui ne nuiſent point à la cauſe des Religieux de S. Bertin. Ainſi c'eſt en vain qu'on reproche à Dom Mabillon, qui parle conformément à l'Hiſtoire, d'avoir joint un cimetiere à l'Egliſe, pour couvrir le prétendu défaut de cette Chartre.

La date de la même Chartre de S. Omer, qui eſt de la ſixiéme année de Clotaire III. fournit encore un moyen de faux ; parce que, ſelon quelques anciens Ecrivains, ce Roi n'a regné que quatre ans. Mais l'opinion la plus générale & la plus probable * étant qu'il

* Voyez l'Hiſtoire de France de Boulainvilliers, & celle de l'Abbé le Gendre. Voyez auſſi Mezerai & le P. Montfaucon. Les Sçavans ont

a regné près de quatorze ans, cette raison est insuffisante. On lit dans cette Chartre ces mots : *Hæc abs oculis feci*, & *alius manum tenens scripsit & subscripsit* ; d'où l'Ecrivain des adversaires de l'Abbaye de S. Bertin, prend occasion de demander s'il y a un exemple d'un Acte de deux pages *in-folio* d'impression, qu'on ait fait écrire par un aveugle en lui conduisant la main. Cependant on voit par les termes de l'Acte que S. Omer l'a dicté, & qu'il l'a fait signer en son nom par une autre main ; c'est-à-dire, par le Moine Landebert, & on cite plusieurs exemples autentiques de ces sortes de souscriptions auxiliaires. * S'il étoit vrai que dans le tems de la donation, S. Omer n'étoit pas encore aveugle, comme l'a prétendu le P. Cointe, le cas seroit plus embarassant. L'Ecrivain réfuté prétend que ce Saint signa, comme témoin, la Chartre de Corbie ; mais cette signature ne s'y trouve point **, & le P. le Cointe en est convenu, ainsi qu'Aubert

été surpris que le P. Daniel ait exposé le fait comme problématique.

* Le P. Papebrock a trouvé ce genre de signature ridicule, mais dans des circonstances bien differentes, & par des motifs qui ne regardent point la Chartre dont il s'agit ici, & dont il n'a point parlé.

** Voyez les Conciles du P. Labbe, Tome 6.

le Mire. Il objecte encore que le saint Evêque ne devint aveugle que peu de tems avant sa mort; mais l'autorité qu'il cite en faveur de cette époque, est détruite par une autre qui paroît plus certaine.

Autre preuve de faux; c'est la qualité de *pécheurs*, que prennent les Evêques qui ont signé cette Chartre. Mais les exemples allegués par le Religieux de S.Bertin font voir qu'elle n'étoit pas inconnuë dans ce siécle. Enfin le dernier moyen de faux consiste en ce que cette piéce étant adressée aux Freres, tant Abbés que Prêtres & Diacres, & à tout le Clergé de l'Eglise de Teroüane, supposés présens, elle n'est pourtant signée d'aucun Prêtre, ni d'aucun Diacre. Le docte Religieux répond qu'elle est suffisamment autorisée par la signature de neuf Evêques, que le consentement, donné par les Freres censés présens, n'est relatif qu'à ces Prélats; & que d'ailleurs il y a des Privileges consentis par le Clergé, & addressés à lui sans qu'il les eût signés.

Une autre prétenduë preuve de fausseté, est que cette Chartre est signée de deux Evêques de Teroüane, nommés Baginus & Cravangerus, successeurs de S. Omer. Cette difficulté est certainement grande. Que répond le Reli-

gieux ? que c'étoit alors la mode, (& il la justifie par des exemples) de faire souscrire les Chartres par les Evêques absens, & même par leurs Successeurs, & d'ailleurs que Baginus & Cravangerus, souscripteurs de la Chartre, ne sont pas les mêmes que Baïnus & Ravangerus, qu'on sçait certainement avoir été Evêques de Teroüane. Mais les Copistes n'ont-ils pas pû alterer si légerement ces noms ? On ne peut dire non plus de quels Diocèses étoient Evêques Baginus & Cravangerus; ce qui rend l'alteration vraisemblable. Il y a encore quelques autres objections moins importantes; celle qui est tirée de la barbarie du Latin, me paroît solidement réfutée.

La verité m'oblige de remarquer que le sçavant Religieux entre plusieurs Actes autentiques & incontestables qu'il cite, pour piéces de comparaison, en raporte quelques-uns, qui sont suspects à de sçavans Antiquaires. Il est vrai que le P. Mabillon est son garant. Pour rendre sa cause meilleure, il auroit dû, ce me semble, n'alleguer que des piéces à l'abri de tout reproche. Il faut avoüer aussi que souvent la critique en ce point a été poussée à l'excès.

Au commencement du neuviéme siécle, c'est-à-dire en 820, Fridugis dis-

ciple d'Alcuin, & Chanoine, fut nommé Abbé de S. Bertin par Loüis le Débonnaire. Il étoit déja Abbé de S. Martin de Tours & de Cormeri, où il avoit mené la vie Canoniale. Le goût qu'il avoit pour ce genre de vie, auquel on venoit d'imposer des Regles très-sages & très-édifiantes, l'engagea à congedier les Moines de l'Eglise de S. Omer, & de leur substituer des Chanoines, à qui il assigna le tiers de tous les biens de l'Abbaye de S. Bertin, & il vêcut avec les nouveaux Chanoines, comme il avoit vêcu auparavant à S. Martin de Tours. Les Moines de S. Bertin, qui continuerent de faire profession de la vie Monastique, furent gouvernés par un Prieur ou Prevôt. Ces faits sont raportés par des Auteurs anciens, mais Moines de S. Bertin, & ils ont trouvé créance parmi les plus célébres Critiques. Ce qu'il y a de singulier, c'est que dans d'autres tems ils ont été adoptés par leurs illustres adversaires. Cependant leur Ecrivain les desavouë, & expose 1°. le silence des *Annales de S. Bertin*, & de l'Auteur de la *Chronique des Gestes des Normands*. On répond que les Auteurs de ces Ouvrages ne s'étant proposé que d'écrire l'Histoire générale, il n'est pas étonnant qu'ils n'ayent point parlé de cet événement. D'ail-

leurs la *Chronique des Gestes des Normands* ne commence qu'à l'année 835, c'est-à-dire, 13 ans après la sécularisation. Cette réponse est sans replique. 2°. On objecte le défaut d'autorité dans Fridugis pour faire un pareil changement, qui ne paroît point émané de la part du Prince. Le Religieux soutient qu'il étoit apparemment autorisé par un canon du Concile d'Aix-la-Chapelle, tenu au commencement du neuviéme siécle, & dont l'Empereur Loüis ordonna l'exécution dans tout le Royaume.

Hugue, frere de cet Empereur, étant devenu Abbé de S. Bertin, essaya d'abord de remettre les choses dans le premier état où elles étoient avant la sécularisation de l'Eglise de S. Omer. Mais ses efforts furent inutiles. Il obtint cependant que l'Abbaye de S. Bertin nommeroit un de ses Religieux pour en être le Chef, appellé *Æditus* ou *Custos*, avec le droit d'officier quatre fois l'année dans cette Eglise, & d'y percevoir les offrandes ; ce qui emportoit un veritable droit de Patronage sur l'Eglise de S. Omer. Ce Reglement fut fait par S. Folquin Evêque de Teroüane, & publié en plein Synode l'an 839, du consentement & par ordre de l'Empereur. On en trouve ici la teneur. Mais le P. le Cointe, qui a raporté ce monument

dans ses *Annales Ecclesiastiques de France*, l'a regardé comme suspect ; 1°. à cause des invectives contre Fridugis, qui n'avoit fait que se conformer au Canon d'un Concile ; 2°. parce qu'il est daté de l'Ere de l'Incarnation, dont on ne se servoit point alors dans les actes. Le P. Mabillon a trouvé ces raisons foibles, & a fait voir qu'un siécle avant Folquin on datoit les actes des Conciles de l'année de l'Incarnation. Il s'agit de sçavoir si la conséquence est juste, par raport aux Diplomes. Il est à remarquer que quoique le P. le Cointe doute de l'autenticité de la Chartre, il avoue néanmoins que ce qu'elle contient est veritable, & que le fait de la sécularisation est réel & certain.

Quoiqu'il en soit, le Critique appuyé sur les exemplaires de la Vie de S. Omer, a regardé le Privilege de S. Folquin comme un tissu de faussetés, principalement parce qu'on réalise la Chartre de S. Omer. Le Religieux pour réfuter cette prétention, rapelle en peu de mots ce qu'il a dit en faveur de cette dernière piéce, & contre les Vies pleines d'anacronismes, & postérieures de deux siécles aux monumens qu'il croit inébranlables. Il tourne même en preuves les objections qu'on lui fait.

Par ces differentes Vies, qui sont le bouclier de l'Ecrivain réfuté, on voit que S. Omer avoit des disciples & une Eglise à Sithiu, d'où il conclut que c'étoit une Communauté de Clercs, qui vivoient avec leur Evêque en ce lieu-là, où il avoit bâti l'Eglise de la sainte Vierge avant

l'arrivée de S. Bertin. Mais en réunissant les faits épars dans differentes piéces, il paroît que S. Omer ne faisoit pas son séjour à Sithiu ; qu'il s'agit de toute autre Eglise, bâtie après ce tems-là ; que par ses disciples il faut entendre S. Bertin & ses compagnons. Il ajoûte que les Communautés de Clercs ne furent connuës en France que dans le septiéme siécle ; & qu'en les supposant d'institution Apostolique, saint Omer auroit établi la sienne dans la Ville Episcopale, & non à Sithiu, qui n'étoit qu'une Bourgade éloignée de Teroüane de près de trois lieuës.

Le Critique ne pouvant nier qu'il n'y ait eu un Moine dans l'Eglise de S. Omer avec la qualité de *Custos*, a soutenu que ce *Custos* n'étoit pas le Chef ou le Prevôt des Chanoines, & que ce n'étoit qu'un des Officiers soumis au Chapitre, destiné à ouvrir les portes, à sonner les cloches, &c. Les titres qu'on cite pour cela sont de l'an 1094. Alors on avoit déja enlevé à l'Abbaye de S. Bertin le droit qu'elle avoit d'établir dans l'Eglise de S. Omer un *Custos* ou *Ædituus*, au lieu duquel on établit un Prevôt, & cet Office étoit exercé par un Chanoine ou Vicaire, qui étoit l'Officier du Prevôt. Il étoit chargé pour lui du soin de la Sacristie, des Vases sacrés, des Ornemens Ecclesiastiques, &c. Ce qui est justifié par un titre produit par les adversaires de l'Abbaye de S. Bertin. On voit par d'autres monumens, que les fonctions & les revenus de la Custodie appartenoient au Prevôt, & que dans certaines Eglises Collegiales le *Custos*, le Sacristain, ou le Trésorier, sont la premi.re Dignité; ce qui est encore confirmé par l'autorité de Du Cange. Le Critique ajoûte, mais sans fondement, que l'Office de *Custos* fut affecté à un Religieux de S. Bertin, non en vertu du Réglement de S. Folquin, mais par un usa-

ge commun à la plûpart des anciens Chapitres Réguliers, où il y avoit des Prébendes affectées à des Religieux. Il employe quelques autres raisons peu considerables.

Une nouvelle preuve de l'ignorance du Faussaire, a dit le Critique, est qu'il fait ordonner à S. Folquin, que le Custode de S. Omer chantera la Grande Messe le jour de la Fête de tous les Saints, Fête qui n'étoit reçuë dans le Royaume que depuis quatre ou cinq ans. On ne faisoit alors qu'une simple mémoire de tous les Saints. Le sçavant Religieux avouë que la Fête de tous les Saints ne fut établie qu'en l'an 824, c'est-à-dire, quatre ans avant la date de la Chartre de S. Folquin, mais divers Martyrologes prouvent qu'elle fut solemnelle dès le commencement. L'exemple de l'Eglise d'Angers cité avec confiance par ses adversaires, ne prouve point que cette Fête n'eut pas été unanimement reçuë par toutes nos Eglises, puisque le Synode tenu à Angers l'an 1314 ne fut assemblé que pour donner une Octave à la Fête de tous les Saints, à l'exemple de l'Eglise de Rome & de plusieurs autres.

Le Critique a soutenu que l'Eglise de saint Omer n'avoit pas été empressée des premieres à recevoir cette nouvelle Fête, puisque pour lui donner jour, elle fut obligée de déplacer celle de son Fondateur & Patron, qui s'y célébroit, dit-il, avec une solemnité de la premiere classe. Il a cité un extrait d'un calendrier de l'Eglise de saint Omer, d'où il a tiré ces mots : *Festum Sancti Audomari Festum quadruplex.* Enfin il a soutenu que l'Eglise de saint Omer ne célébra la Fête de tous les Saints que dans le douziéme siécle. On répond qu'on a corrompu le texte du calendrier, qui porte : *Quinto Idus Septembris Depositio Beati Audomari, Confessoris atque Pontificis, Festum Quadruplex.* Ainsi la Fête de ce

Saint étant célébrée le 9 septembre, ne pouvoit empêcher de placer d'abord la Fête de tous les Saints au premier Novembre. On ne célébroit anciennement dans ce jour que la Fête connuë sous le nom d'*Elevatio Sancti Audomari*, qui fut jointe à celle de tous les Saints, comme une Fête de simple commemoration. Le Critique a confondu l'établissement primitif de la Fête de tous les Saints, avec un événement qui en augmenta la célébrité l'an 1152. Je passe diverses autres objections de cette espece, pour exposer en peu de mots la réfutation d'un nouveau systême touchant l'origine de l'Eglise de S. Omer, & sa preéminence & supériorité sur celle de saint Bertin.

L'Ecrivain de l'Eglise Cathedrale de S. Omer n'a fait pour cela que tourner en preuves les objections faites contre les chartres d'Aldroald & de S. Folquin ; il fait valoir l'Eglise bâtie par saint Omer avant l'arrivée de saint Bertin, Eglise magnifique & célébre, bâtie dans un fond donné à saint Omer par Aldroald ; un Clergé subsistant, qui avoit des biens en propre, qu'il tenoit immédiatement des libéralités du saint Prélat, d'Aldroald, & d'autres Seigneurs ; l'observation de la régle & de la vie commune des Chanoines par le Chapitre de saint Omer ; la possession où il a été d'élire un Prevôt ; l'institution de l'Office de *Custos*, comme subalterne ; & enfin l'érection de l'Hôpital par S. Omer auprès de son Eglise, suivant les intentions d'Aldroald. La plûpart de ces points ayant déja été discutés, pour renverser les prétentions du Chapitre de saint Omer, il n'a presque fallu qu'abreger ce qui avoit été dit auparavant en faveur des Chartres d'Aldroald & de S. Folquin. Ce qu'il y a de nouveau se réduit presque à faire voir que le Chapitre a possedé, par indivis avec les Religieux de saint Bertin, certains biens dont il s'attribuë la

propriété immémoriale ; & que le Prevôt n'a été établi que dans l'11 siécle, à la place du *Custos*. Du reste l'Auteur de la Dissertation en résumant les faits, leur donne ici un tour plus vif & plus énergique. Il ajoûte encore quelques nouveaux raisonnemens. Enfin il détruit les conséquences avantageuses que son adversaire tire de la donation imaginaire d'une portion de biens donnée par saint Omer à l'Abbaye de saint Bertin, & du premier rang qu'il accorde à l'Eglise de saint Omer. Mais il est impossible d'étaler ici toutes les curieuses recherches du sçavant Religieux. Je ne me suis proposé que d'exposer les points les plus importans de cette célébre & importante contestation.

On trouve dans cet Ouvrage un grand nombre de faits Ecclesiastiques sçavamment discutés. L'Auteur, par la force élégante de sa Dialectique, & par la noble vivacité de son stile, a sçu rendre intéressante une matiere assez indifferente pour le commun des Lecteurs. On auroit souhaité qu'il eût fait imprimer à la fin du Livre les Chartres qui sont l'objet de la dispute. Il ne suffit pas de voir ces piéces citées par lambeaux, comme elles le sont dans le cours de l'Ouvrage. Tout est à observer, à examiner, à éplucher dans des Diplomes. A la p. 102. il s'est glissé deux fois la même faute, par l'erreur sans doute ou du Copiste ou de l'Imprimeur. On y lit *Chilperic* pour *Childeric*. Mais j'apprends que cette faute a été corrigé à la main dans la plûpart des exemplaires qui ont été distribués.

Il paroît depuis quelques jours des *Observations générales* sur la Dissertation dont je viens de vous rendre compte : les adversaires de l'Abbaye de S. Bertin les ont publiées pour la tenuë des Etats d'Artois, en attendant une plus ample Réponse que leur docte Ecrivain promet.

Je suis, &c. *Ce 16. Novembre 1737.*

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLV.

APrès vous avoir rendu compte, Monsieur, de la *Dissertation Historique & Critique sur l'origine & l'ancienneté de l'Abbaye de S. Bertin*, je me crois obligé de vous donner aujourd'hui le précis des *Observations générales* sur cet Ouvrage, que l'Ecrivain des Adversaires de cette Abbaye vient de faire paroître. A la suite d'un préambule bien tourné, l'Auteur réduit les preuves du Dissertateur à deux ou trois propositions, qui sont, selon lui, toute la substance de son Ecrit; & il trouve ces propositions renfermées dans ces paroles qu'il fait dire au *Dissertateur*, & que néanmoins je n'ai point lûës dans

Observations générales sur la Dissertation des Religieux de S. Bertin.

la Dissertation : c'est une Prosopopée expressive.

Nous sommes en possession de trois Chartres, qui prouvent notre paternité, ou notre supériorité sur l'Eglise de S. Omer dans son origine ; & la verité de ces Chartres est attestée par tous les Historiens & par tous les Sçavans depuis onze siécles. Vous autres Chanoines, vous ne contestez cette supériorité des siécles passés, vous ne vous élevés contre la vérité de ce fait, & de nos Chartres, que sur l'autorité de vos VIES MANUSCRITES DE S. OMER, *& les Vies de ce Saint, sans en excepter une seule, ne sont pas dignes de foi, ni considérées en elles-mêmes, ni au jugement des Sçavans, qui les croyent toutes interpolées. Qui êtes-vous donc, vous, qui venez seuls contre tous combattre notre ancienne paternité, & nous enlever la satisfaction que nous donne cette idée de nos Peres, que l'Eglise de S. Omer est sortie de l'Abbaye de S. Bertin, il y a neuf cens ans ?*

Si l'on en croit l'*Observateur*, les 400 pages de la *Dissertation* ne renferment que ce seul raisonnement ; & voici ce qu'il lui oppose. Avant la fin du seiziéme siécle, dit-il, jamais pendant mille ans les Sçavans n'ont vû ni examiné les prétenduës Chartres d'Aldroald, de

S. Omer, & de S. Folquin : Ils n'en ont pas même parlé. Voilà donc ces piéces destituées, jusqu'à la fin du dix-septiéme siécle, du témoignage qui devoit faire leur prix. A l'égard des Sçavans du dix-septiéme siécle qui en ont parlé, aucun de ceux qu'on allégue, excepté D. Mabillon, ne s'est transporté dans l'Abbaye de S. Bertin, pour prononcer sur la vérité de ces piéces avec connoissance de cause. » Mais, ajoute-t'il, le témoignage de » Dom Mabillon, qui vient onze » cens ans après la date de ces *Pan-* » *cartes Monastiques*, en attester la » vérité, sans être autorisé par une » chaîne de témoins, peut-il être re- » gardé autrement que comme une » présomption favorable, formée par » le raisonnement, sur les apparences » & les vraisemblances ? d'autant plus » qu'il arrive aux plus grands hommes, » dans ces sortes de matieres, d'accor- » der quelque chose au goût & à l'at- » trait. «

C'est donc en vain, selon lui, que l'on donne les trois Chartres, comme attestées véritables pendant onze siécles ; puisqu'elles ne commencent d'être adoptées par des présomptions fa-

vorables, qu'après un terme de mille ans. Si l'on s'avisoit aujourd'hui de publier un Ecrit en faveur des fausses Décrétales, ou des Livres attribués à S. Denis l'Aréopagite, l'Auteur de cet Ecrit pourroit dire, suivant le principe du *Dissertateur* de S. Bertin : » Ces pié-» ces sont véritablement de ceux dont » elles portent le nom, puisque la vé-» rité des faits est attestée par le témoi-» gnage de plusieurs siécles, & par un » grand nombre de témoins désinté-» ressés. « Mais le bon sens lui répondroit (continuë l'*Observateur*) que ce témoignage n'ayant commencé que sept ou huit cens ans après la date de ces Ouvrages apocryphes, ce vuide & ce défaut de témoins fait d'abord un caractere de supposition. Je crois que l'Observateur sent lui-même qu'il y a une grande difference entre les titres d'une Abbaye, & des Loix Ecclesiastiques qui concernent toute l'Eglise : un silence universel de plusieurs siécles sur ces Loix, prouve manifestement qu'elles n'ont jamais existé. Au lieu qu'un pareil silence sur les titres particuliers d'un Monastere, que personne ne conteste durant huit cens ans, ne prouve rien. Si ces titres se trouvent

conformes aux monumens historiques, ils sont très-respectables ; mais c'est sur quoi l'on conteste.

L'Observateur propose un autre exemple plus facheux pour l'Abbaye de S. Bertin. Cette Abbaye dans le onziéme siécle s'attribua le Corps de S. Omer, & annonça cette fausseté dans un Opuscule de l'Abbé Bovon. Iperius, autre Abbé de S. Bertin, copia ce fait dans sa Chronique. Le P. Mabillon, dans ses *Annales Bénédictines*, l'a adopté, ainsi que M. Baillet, qui l'a cité pour garant. Cependant cette prétenduë Relique avoit été jugée fausse dès le quinziéme siécle, & le Chapitre de S. Omer fut alors reconnu seul dépositaire du Corps du Saint Evêque. Car dans la suite on ne trouva dans l'Abbaye, au lieu du Corps de Saint Omer, que des Reliques apocryphes. Que devient donc ici (demande l'Observateur) le témoignage des Sçavans, & d'un aussi grand homme parmi les Sçavans, que l'a été D. Mabillon? Cet exemple prouve que les personnes les plus éclairées ne sont pas quelquefois à couvert de la surprise & de la crédulité. On sçait que D. Mabillon a justifié contre M. Thiers la Relique de Vendome.

Voici maintenant ce qui regarde l'examen de la seconde proposition du Dissertateur, par rapport aux *Vies manuscrites de S. Omer*, dont le Chapitre est dépositaire. Comme ces Vies anéantissent les trois Chartres de l'Abbaye de S. Bertin dont il est question, l'Auteur de la Dissertation a fait tous ses efforts pour prouver qu'elles ont été toutes interpolées, sans compter les anachronismes & les contradictions. Si ces Vies, répond l'Observateur, ont été interpolées, ce n'a pû être que par des Moines de S. Bertin : voilà donc l'Abbaye qui se charge volontairement d'un reproche si odieux. D. Mabillon, d'après Surius & le Jesuite Malbranq, accuse Folcard, Religieux de S. Bertin, d'avoir été interpolateur de toutes les Vies de S. Omer au dixiéme siécle. » Il faut donc (selon Mabillon, Malbranq, & le Dissertateur) que l'Ab- » baye reconnoisse avoir eu, dans les » siécles passés des Eleves d'un goût si » rare, & des Moines interpolateurs. » Comment le Public comptera-t'il » désormais sur tant de Chartres pré- » tenduës, & notamment sur celles qui » sont l'objet de cette Critique ? Ce » Folcard n'eut-il jamais de complices ? » Un Maître si habile n'eut-il besoin de

» perſonne pour ſe former dans ſon » Art ? Ne laiſſa-t'il pas des Diſciples » & des copies d'un modéle ſi parfait ? » Quelles ont été les bornes, que tant » d'excellens Ouvriers ſe ſont preſcri- » tes ? « Mais les Religieux de S. Bertin conviendront-ils qu'à la fin du neuviéme ſiécle, & au commencement du dixiéme, le Chapitre & l'Abbaye fuſſent aſſez d'intelligence, pour qu'un Moine de S Bertin ſe ſoit aviſé de travailler en faveur du Chapitre, & n'attribueront-ils pas plûtôt, malgré l'autorité de D. Mabillon & du P. Malbranq, ces Vies manuſcrites à quelque Chanoine de S. Omer ? Ce n'eſt pas à nous de prévenir leur réponſe.

L'Obſervateur ſoutient que ces Moines, interpolateurs des *Vies de S. Omer*, n'ont jamais exercé leur habileté ſur les Manuſcrits authentiques du Chapitre. Sa principale preuve eſt, que dès le neuviéme ſiécle il y avoit entre les Egliſes de S. Omer & l'Abbaye un levain de jalouſie & de défiance mutuelle, qui devoit les empêcher de ſe communiquer leurs titres. Mais en ſuppoſant que la main de Folcard ou d'un autre Moine ſe ſoit exercée ſur ces piéces, comme ſur celles de ſon Abbaye,

on demande, dit-il, par quelle raiſon cet Interpolateur s'eſt aviſé d'inférer dans les Manuſcrits du Chapitre ce qui eſt ſi contrairé aux Chartres de ſon Monaſtere, comme la donation de la terre de *Sithiu* faite par Aldroald, non à S. Bertin, mais à S. Omer, & la conſtruction de l'Egliſe de la Sainte Vierge (aujourd'hui la Cathédrale) faite par S. Omer, quelques années avant l'arrivée de S. Bertin. Si les faits ont été ajoutés par le Moine interpolateur, continue-t'il, il a donc mépriſé les Chartres de ſon Egliſe; & s'il les a mépriſées, qui les eſtimera? L'Obſervateur doit tâcher de prouver dans la ſuite, qu'aucun Chanoine de S. Omer n'a été capable de faire ce qu'il impute aux Religieux de S. Bertin. C'eſt ce qu'il doit démontrer invinciblement, pour que ſon raiſonnement ſoit juſte.

Le Diſſertateur a prétendu que *les Vies de S. Omer ont été écrites près de deux ſiécles après la datte de la Chartre de S. Folquin*, qui eſt l'année 839; *mais qu'elles ont été altérées par ceux qui les ont retouchées*. Le même Diſſertateur, après avoir parlé d'un Exemplaire de la Vie de S. Omer, qui eſt dans la Biblioté-que des Feüillans de Paris, qu'il dit être

très-ancien, & d'un autre de l'Abbaye de S. Bertin, qu'il assure avoir été écrit avant l'an 1095. ajoute, que *les faits qui ne sont pas dans ces Exemplaires, ont été insérés après dans ceux du Chapitre, avec l'infidélité la plus marquée par ceux qui ont retouché cette Vie.* L'Observateur répond, que ce *très-ancien* manuscrit des Feüillans est du quatorziéme siécle. » C'est un fait, dit-il, dont on s'est » assuré il n'y a pas encore un mois » (c'est-à-dire, depuis que la Disserta- » tion paroît) par la comparaison fai- » te, en présence de témoins, du ca- » ractere de cet exemplaire avec les » écritures de différens siécles, repre- » sentées dans la Diplomatique du Pe- » re Mabillon. « Cette découverte est importante.

L'Observateur remarque ensuite que le Dissertateur de S. Bertin, au lieu de répondre aux objections publiées contre les Chartres de son Abbaye, s'est étudié à altérer ces objections, à les outrer, à faire passer dans une proposition principale ce qui n'appartient qu'à une proposition incidente, à donner pour une proposition générale physiquement & absolument, celle qui n'a qu'une étenduë & une univer-

fauſſité morale ; en un mot, à imputer à ſes adverſaires ce qu'ils n'ont pas dit, & quelquefois tout le contraire de ce qu'ils ont dit. Nous paſſons ſous ſilence les autres reproches qu'il fait aux Religieux de S. Bertin, ſurtout ceux qui peuvent tomber ſur l'érudition, ſur la Dialectique, ſur le ton & ſur le ſtile de la *Diſſertation*, & nous ne pouvons être de ſon avis ſur ce point.

Vous avez vû dans le précis que nous avons fait de cette Diſſertation, l'objection tirée de ces paroles de la Chartre de S. Omer : *Alius manum meam tenens ſcripſit & ſuſcripſit*, qui a été traduite ainſi par les Adverſaires de l'Abbaye : *Un autre me conduiſant la main a écrit & ſigné.* Il faut avoüer que cette traduction paroît naturelle. Mais l'Obſervateur en tire une concluſion peu favorable à la Chartre. » Il eſt » inoüi, dit-il, qu'on ait fait écrire » par un aveugle, comme étoit alors » S. Omer, un Acte de deux pages *in-* » *folio* d'impreſſion. « Sans recourir ici à la traduction du Diſſertateur ; *Je me ſuis ſervi d'une main étrangere pour écrire l'Acte & mon nom*, ou bien, *Un autre a écrit & ſigné pour moi, en ma place, par mon ordre*, ne pourroit-on pas dire qu'il

n'eſt point impoſſible qu'un vieillard aveugle, pour faire un Acte holographe, ſe faſſe conduire la main à pluſieurs repriſes, afin de l'écrire tout entier, & de le ſigner lui-même ? Ainſi il n'eſt point étonnant que le Moine Landebert ait prêté ſon ſecours à S. Omer, en ſorte qu'ils ont l'un & l'autre écrit & ſigné conjointement la Chartre dont il s'agit : c'eſt une foible conjecture que je haſarde.

Au reſte c'eſt ici une matiere de pure érudition, & intéreſſante pour tous les Sçavans qui cultivent la Diplomatique. A en juger par les Ecrits qui ont paru juſqu'ici ſur cette matiere, on ne peut que ſe former une haute idée du raiſonnement, de l'eſprit, & du ſçavoir des Auteurs de l'un & l'autre parti.

Nouvelle Méthode pour découvrir les Longitudes.

Il y a quinze à ſeize ans, que dans un écrit dédié au Parlement d'Angleterre, le Sieur de la Jonchere propoſa une Méthode, pour trouver aiſément les Longitudes ſur Mer. Il déclaroit de bonne foi ſon ſecret, & il inſinuoit qu'il méritoit quelque reconnoiſſance de la part d'une Nation Maritime, dont la Navigation eſt le principal objet. Les Anglois ne jugerent pas à propos

de profiter de ſon invention, qui, quoique renduë publique par ſon Auteur ; eſt demeurée dans les ténébres & ſans récompenſe. M. Seguin, Avocat au Parlement de Rennes, craignant un pareil ſort ; s'y eſt pris autrement. Il déclare qu'il a découvert la vraie Méthode pour les Longitudes ; mais il ne dit point en quoi elle conſiſte ; & ſi on eſt curieux de le ſçavoir, il faut commencer par lui compter la ſomme de 60 mille livres.

Juſqu'ici ce n'a été que par les Eclipſes de Lune, & par les Pendules, qu'on a cru pouvoir fixer les Longitudes ſur la Mer ; mais le peu de juſteſſe & de préciſion qui ont paru dans cette maniere de les indiquer, a engagé pluſieurs Nations commerçantes à propoſer une magnifique récompenſe pour l'invention d'une Méthode plus ſure & plus pratiquable. Divers Aſtronomes ont vainement tenté juſqu'ici de rendre ce ſervice au Public. La difficulté de l'execution, contre laquelle les plus habiles ont échoüé, n'a pas été capable de rebuter M. Seguin. La néceſſité étant la mere de l'induſtrie, les récompenſes de 400000 liv. environ promiſes par les Anglois, & de 200000 liv. par les

Hollandois, ont excité ſon courage. D'un côté la gloire de ſa Patrie, qui, comme il le fait entendre, recevra un nouveau luſtre d'avoir produit un homme tel que lui, & de l'autre ſa triſte ſituation, qu'il prend ſoin d'expoſer d'une maniere touchante preſqu'à chaque page de ſon Livre, ont été ſans doute d'aſſez puiſſants motifs pour l'encourager, & pour lui faire produire une eſpece de miracle. L'Hiſtoire eſt pleine de pareils exemples, qu'il eſt inutile de citer.

Son Ouvrage eſt adreſſé à toutes les Nations & diviſé en deux parties, & chaque partie en pluſieurs chapitres, à la tête deſquels le nom de l'Auteur eſt placé en Lettres majuſcules, de peur que perſonne n'en prétende cauſe d'ignorance. Après avoir parlé de la maniere juſqu'ici uſitée de régler les Longitudes, il décrit avec aſſez de juſteſſe la difficulté de pouvoir faire, ſuivant cette Méthode, des obſervations exactes, tant par le défaut d'inſtrumens correcte, que par la mauvaiſe diſpoſition de l'air, & par rapport à pluſieurs autres cauſes Phyſiques. Enfin il prouve la neceſſité de recourir à de meilleurs inſtrumens, qui puiſſent procurer avec

certitude & précision une Méthode infaillible, qu'on souhaite depuis si longtems. Par l'effet de ses profondes Méditations, les instrumens ont été inventés & les Longitudes déterminées, selon lui, au point qu'on le desiroit. Il ne s'agit plus que de corriger les Cartes Géographiques & Hydrographiques, jusqu'ici fort défectueuses par le défaut de moïens de les rendre plus parfaites. Les Observations Astronomiques & les distances sont les seules routes qu'on ait tenuës, pour faire des Cartes; mais toutes deux ont des vices considerables : la premiere, outre le besoin d'un grand nombre d'Astronomes habiles, exige des observations de plusieurs siécles, & bien des travaux, pour arriver à la perfection : la seconde est plus courte à la verité, mais aussi plus sujette à induire en erreur.

Les travaux inutiles de tant d'habiles gens ont fait croire au Public, qu'une Méthode infaillible de fixer les Longitudes étoit impossible. Mais M. Seguin en a jugé autrement Il en a reconnu la difficulté, comme les autres; cependant les obstacles ne lui en ont point dérobé la possibilité, & la preuve démonstrative de cette possibilité, selon

lui, eſt que les Anglois & les Hollandois, ces deux Nations éclairées, n'ont pû promettre une récompenſe ſi conſidérable pour une choſe abſolument impoſſible. Sûr de l'avoir découverte cette choſe, il prend ſoin de calculer d'avance, comme ſon propre bien, combien font, monnoye de France, les vingt mille livres Sterling promiſes par les Anglois, & les cent mille Florins promis par les Hollandois; *promeſſes*, dit-il, *trop autentiquement faites, pour n'être pas pleinement executées.*

Quoique M. Seguin fût perſuadé depuis long-tems de l'infaillibilité de ſon ſecret, le préjugé public l'épouvantoit, & il a eu beſoin de preſſans motifs pour franchir le pas. Il nous avoüe donc de bonne foi, qu'il n'a point été guidé par l'amour propre, mais par la gloire de ſa Nation. Cependant, ajoute-t'il, comme elle aura part, ainſi que les autres Peuples, à l'utilité du ſecret, il eſt raiſonnable, qu'elle contribuë auſſi à la récompenſe; c'eſt ce qu'il inſinuë adroitement, par un juſte éloge du Miniſtre, qu'il traite de Salomon, à cauſe de ſa ſageſſe & de ſon équité dans la diſpenſation des graces: *Enfin*, dit-il, *nous avoüerons que les récompenſes*

promises, qui ne sont pas de nature à être négligées ; ont aussi avec justice tenu leur rang légitime dans notre entreprise.

Ce sont-là les grandes raisons, qui lui ont fait proposer une nouvelle Méthode, du succès de laquelle il se croit absolument sûr. Cependant comme son Systême pourroit avoir le même sort que tant d'autres, il a soin de se mettre à l'abri de la raillerie. Il dit » que l'on » doit toujours regarder d'un œil fa- » vorable ceux qui sacrifient leurs tra- » vaux à l'utilité publique, & que les » défauts de réüssite ne rendent pas les » Auteurs méprisables, comme la *troupe* » *populaire* se l'imagine, puisque leurs » intentions sont toujours bonnes. « En effet l'*intention* de M. Seguin étant de rétablir sa fortune, comme il en convient, (ce qui est une bonne *intention*) on ne doit pas lui sçavoir mauvais gré, s'il échouë comme les autres, ni regretter les vingt mille écus, qu'on lui donnera d'avance sans caution.

Ce qui a toujours empêché de connoître avec certitude les Longitudes de mer, c'est le changement auquel tous les métaux sont sujets, & en même-tems la difficulté de trouver un point fixe par rapport à la Latitude.

Ces deux obſtacles ont toujours paru invincibles : Mais M. Seguin nous apprend qu'ils ne le ſont pas ; car non-ſeulement il prétend remédier à l'altération des métaux, & ſe ſervir de Pendules réglées ou non réglées, mais même dans ſon ſyſtême, on pourra avec facilité, par le moyen d'un point fixe, prendre la hauteur des Aſtres pour les Longitudes. Voilà une merveilleuſe découverte : Si M. Seguin nous tient parole, on dira, voilà un homme admirable, & ſi toutes les récompenſes, qui doivent monter à près d'un million, lui ſont adjugées, comme il l'eſpere, on pourra ajouter, voilà un homme qui ne doit ſa richeſſe qu'à la rareté de ſon génie.

Ce n'eſt pas aſſez pour lui de mériter les récompenſes générales, promiſes par diverſes Nations, il veut encore exciter la généroſité de quelques particuliers, puiſqu'ils doivent auſſi profiter de ſon ſecret ; ce qui eſt juſte : mais cela ſuppoſé, quel Perou ! ſurtout ſi, ſelon ſon intention, on taxe chaque Navigateur à une certaine ſomme, pour un ſecret qui le préſervera à jamais du naufrage ; il n'eſt pas juſqu'aux Matelots, qui ne doivent auſſi

gratifier l'Auteur de la nouvelle méthode.

Après avoir protesté qu'il gardera un éternel silence, si le Public mal avisé s'obstine à ne pas lui donner les 20000 écus d'avance, il finit sa premiere partie par l'éloge de M. le premier Président du Parlement de Rennes, qui *a donné*, dit-il, *par sa fructueuse libéralité pour les Sçavans, un exemple digne d'être suivi.* » Nous ne doutons pas, conti- » nuë-t'il, que plusieurs personnes » frappées de l'extrême avantage de » notre secret, ne s'empressent à don- » ner, en faveur du Public, ce peu que » nous sommes forcés de demander » par provision, & que l'on ne regret- » tera certainement pas, à la vûë de » notre troisiéme partie. « Quoiqu'il dise dans la premiere, que l'execution de sa Méthode est *très-facile*, les calculs qu'il fait dans la seconde, semblent prouver le contraire, puisque, supposé la justesse de sa découverte, l'exécution demandera une exactitude bien pénible. Cependant il continuë d'assurer le Public qu'il n'est point homme à le tromper, & qu'*il le cautionne sur son honneur.*

Ces protestations, réitérées en bien

des endroits, demandent au moins qu'on suspende son jugement, jusqu'à ce qu'on ait vû ses six traités, qui sont une suite naturelle de celui-ci. Il ébauche dans cette seconde partie le plan de son rare projet; mais il paroît ensuite s'en repentir, dans la crainte qu'on ne le pénétre, tout impénétrable qu'il est.

Enfin il termine son Traité par l'examen de l'Ouvrage de M. de la Jonchere, dont il tache de faire voir l'inutilité; & aprés avoir avoüé qu'il doit une partie de ses découvertes aux recherches de l'Académie des Sciences, qu'il traite expressément d'*infaillible* & d'*Oracle de l'Univers*, il finit son Ecrit par se justifier sur la maniere un peu singuliere dont il exige l'argent d'avance. » Nous sentons bien, dit-il, » que ce qui disgraciera le plus notre » Ouvrage auprès de certaines gens, » qui n'entendent point les mots de » gratification ni de récompense, s'ils » ne sont prononcés en leur faveur, » est la modique somme de 60000 liv. » que nous demandons par provision, » avant de donner notre troisiéme par- » tie; & ce sera peut-être sur quoi » plusieurs prendront mal-à-propos

» prétexte de se récrier : mais une in-
» finité d'autres mieux sensés en juge-
» ront équitablement, & M. de la
» Jonchere n'aura pas lieu de se met-
» tre du parti des premiers, puisqu'il
» demande peut-être beaucoup plus
» que nous, aux pages 22 & 23 de son
» Ouvrage, pour dresser des Cartes
» maritimes, dont la certitude ne peut
» être établie que sur la seule Méthode
» que nous venons de donner (qui est,
» selon lui, infaillible) ; ainsi tous
» deux, quoique contraires dans nos
» systêmes, nous convenons cependant
» ensemble, que : *Justo lucro solata est*
» *virtus.* « Nous souhaitons que l'Auteur obtienne du Public toute la confiance dûë à ses magnifiques promesses.

Troisiéme Lettre de M. Astruc.

M. Astruc vient de publier une troisiéme Lettre, ou il réfute le Chirurgien de S. Côme, qui avoit répondu aux deux premieres. Il croit que ce Chirurgien est M. Petit ; s'il n'est pas l'Auteur de tous les Ecrits qui ont paru jusqu'ici contre la Faculté, il est au moins selon lui le *Directeur d'un Bureau d'Ecrivains* rassemblés pour le combattre. Il feroit difficile en effet qu'un

ſeul Ecrivain pût ſuffire pour un pareil adverſaire. Les Chirurgiens de Saint Côme, dit-il, n'adoptent point cet Ecrit : ils ont même été choqués, preſqu'autant que les Medecins, du *ſecond Memoire* ; & loin de prétendre que *le traitement des Maladies Veneriennes n'appartient nullement aux Medecins*, (ce qui eſt la concluſion de ce ſecond Memoire,) ils ſont au contraire diſpoſez à convenir avec M. A. qu'il eſt *toujours utile*, *& ſouvent neceſſaire* que les Chirurgiens ſoient conduits, dirigés, éclairés dans ce traitement par des Medecins. » Cette modération, ajoute-» t'il, leur fait honneur, & me donne » occaſion de leur témoigner l'eſtime » ſincere, que je fais de leurs talens & » de leurs lumieres. Il y a parmi eux » pluſieurs excellens ſujets, un *Mo-» rand*, un *Malaval*, un *le Dran*, un » *Pibrac*, un *Grammont*, &c. «

L'Auteur établit enſuite deux propoſitions. La premiere, *qu'il n'a rien pris de Thierri de Heri*; la ſeconde *qu'il n'en a pu rien prendre*, *qui fût de lui*, & qui lui fût propre, *parce que cet Auteur n'eſt lui-même qu'un Copiſte.* M. A. ne goûte point le compliment de l'Auteur de la *Réponſe*, qui lui dit poliment

qu'il a adopté la Méthode de Thierri de Heri, comme Mallebranche a adopté la Philosophie de Descartes. Il soutient ici la réalité des *seize differences*, que son adversaire avoit réduites pour la plûpart à une ressemblance assez marquée, au moins en apparence. C'est une discussion, qui n'interessant que l'Auteur en particulier, ne permet pas que je m'y arrête. L'Auteur de la *Réponse* avoit opposé M. Astruc à M. Astruc. Comme il est honteux de se contredire formellement, le sçavant Medecin fait les plus grands efforts pour concilier son Livre avec ses Lettres. On ne croit pas que cet article en particulier demeure sans réponse. Il reproche aussi à M. Petit de se fier trop aux lumieres de ceux qui lui prêtent leur plume. » Je plains M. P. dit-il, » de ne pouvoir juger des Passages La» tins qu'il cite, que par les yeux d'au» trui, & de se fier cependant à ces » guides, jusqu'au point de triom» pher sur leur parole. « Il s'agit d'un passage du Livre de M. A. *De Morbis Venereis*, qui a été, selon lui, malentendu par l'Auteur de la *Réponse*. Il est question de sçavoir, si un Ecrivain qui met dans son Ouvrage des *choses*

ſingulieres qui ne ſont point de ces choſes *qui lui ſont communes* avec (*cum cæteris ferè omnibus*) preſque tous ceux *qui ont écrit ſur la même matiere*, peut paſſer pour avoir écrit des choſes qui lui appartiennent en propre, des choſes qui lui ſont *particulieres* : Petite Queſtion Grammaticale, qui importe peu au Lecteur, mais que M. Aſtruc, pour l'intérêt de ſa réputation d'homme conſéquent, a été obligé de traiter fort ſérieuſement.

L'affectation de l'Auteur de la *Réponſe*, qui inſinuë en pluſieurs endroits que le grand Ouvrage de M. Aſtruc n'eſt qu'une *compilation*, déplaît avec raiſon à ce ſçavant Medecin. Cependant il avouë que cet Auteur n'a pas tout-à-fait tort. » J'en conviens ſans » peine, dit-il ; je ne crois pas même » (ajoute-t'il) que les bons Livres de » Medecine puiſſent être d'une autre » eſpece. « Cet aveu a paru un peu *ſingulier* à de ſçavans Médecins. Il reproche auſſi à l'Auteur du même Ecrit, de donner aux Medecins en général des épithetes ironiques, d'avoir employé des expreſſions peu meſurées & peu décentes à l'égard de la Medecine, cet Art ſi utile à l'Humanité, & d'y avoir

traité avec peu de ménagement un certain Médecin, *respectable par son sçavoir*. Il finit par ces mots : » *L'Auteur de cet* » *Ecrit* n'aura-t'il point enfin quelque » ami raisonnable, qui lui fasse comprendre combien cette conduite lui » fait tort ? « Mais si cet écrit est l'Ouvrage d'un *Bureau* d'*Ecrivains*, c'est à ces Auteurs que M. Astruc doit s'en prendre, & non à celui qu'il n'appelle que figurément l'*Auteur de la Réponse*. Si M. P. n'a aucune part à cet Ecrit, ni à tous les autres de cette espece, comme on l'assure, l'avis est tout-à-fait inutile. Quoiqu'il en soit, voilà une dispute, qui ne me paroît pas terminée par cette troisiéme Lettre de M. Astruc, qui est écrite comme les deux premieres.

Je suis, &c.

Ce 23 *Novembre* 1737.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLVI.

A L'exemple de quelques Auteurs, qui ont écrit ſur la Grammaire, ou ſur la Rhétorique, * M. Rollin commence ſon traité de la Grammaire des Anciens par une deſcription de la maniere dont ſe forme la voix. « Dans » notre gozier, dit-il, & au haut de la » Trachée-artere, qui eſt le canal par » où l'air entre dans les Poulmons, & » par où il en ſort, eſt une petite fente » ovale, capable de s'ouvrir plus ou » moins, qu'on appelle *Glotte*. Comme » l'ouverture de cette Glotte eſt fort » petite, par rapport à la largeur de la » Trachée, l'air ne peut ſortir de la » Trachée par la Glotte, ſans augmen» ter extrêmement ſa viteſſe, & ſans

Seconde Partie du T. XI. de M. Rollin.

LA GRAMMAIRE.

* Voyez l'Art de parler du P. Lamy.

» précipiter son cours. Ainsi il agite » violemment, en passant, les petites » parties des deux lévres de la Glotte, » les met en ressort, & leur fait faire » des vibrations qui causent le son. Ce » son ainsi formé va retentir dans la ca- » vité de la bouche & des narines. ».

Qui croiroit que les differentes mutations de la Glotte, soit pour les tons hauts, soit pour les tons bas, se multipliassent jusqu'aux nombre de 9632 parties, & même plus, & que l'oreille, dont la structure n'est pas moins admirable, s'apperçût aisément si la voix détonne d'une différence, dont l'origine n'est que la $\frac{1}{9632}$ partie d'une ligne ? Ce sont néanmoins des calculs exacts, faits par d'habiles Physiciens. Loin que l'Art puisse imiter ces ressorts admirables de la Nature, l'esprit peut à peine comprendre tant de délicatesse.

M. R. après quelques refléxions morales sur le don de la parole, ajoute : « Que seroit-ce qu'un peuple de muets » réunis ensemble par l'habitation, » mais qui ne pourroient se faire part » de leurs pensées, que par des signes » & des gestes, ni se communiquer » mutuellement leurs besoins, leurs » doutes, leurs difficultés, leur joie, » leur tristesse ? » &c. Mais en ce cas

l'art des Pantomimes, dont lui-même a rapporté des exemples merveilleux, se seroit perfectionné. Il faut néanmoins convenir que la maniere de s'exprimer par des sons a quelque chose de plus facile & de plus agréable, & que l'autre maniere seroit gênante & fort importune, par les gestes plus ou moins multipliés, selon qu'on voudroit s'exprimer avec plus ou moins de vivacité. Il est vrai que les Gesticuleurs seroient alors aussi supportables qu'ils sont déplaisans.

Suivant l'opinion des Payens, rapportée par Diodore de Sicile, ce fut d'abord par des signes que les premiers hommes se manifesterent leurs pensées. Cependant, conformément à la même opinion, il naquirent avec des dispositions pour la parole. Ils formoient d'abord des sons inarticulés, qu'ils accompagnoient de gestes, donnant ainsi à connoître ce qui se passoit en eux-mêmes. A force de les répéter, on les retint; les hommes commencerent à s'entendre, & la langue s'habitua ainsi peu à peu à former de nouveaux mots, à mesure qu'il naissoit dans l'homme de nouvelles idées :

Donec verba, quibus voces, sensusque notarent,
Nominaque invenêre. . . HORAT. Sat. L. I.

M. R. a omis, ſans doute, de rapporter cette ancienne opinion, pour ne parler que conformément à l'autorité de l'Ecriture Sainte, qui nous apprend que Dieu, ayant fait l'homme à ſon image, voulut qu'il poſſedât toutes ſortes d'avantages ſur les autres Animaux, & qu'ainſi, au moment de ſa création, il ſçût parler & communiquer au-dehors ſes penſées. *

On a agité long-tems cette queſtion, ſçavoir, ſi la ſignification des mots étoit arbitraire & fondée ſur la ſimple volonté des hommes, ou ſi elle étoit priſe des choſes mêmes. Je panche pour ce dernier ſentiment, quant à certains mots primitifs & appellatifs ; car quoique Dieu en ſoit (à ce que je crois) le véritable Auteur, il peut avoir laiſſé la liberté à Adam de remplir ſon idée, en nommant chaque choſe conformément à ſon eſſence & à ſes principaux attributs. A l'égard des mots dérivés, ils ont été inventés peu à peu, à meſure que l'homme a nuancé & enrichi ſes idées, & qu'il s'eſt ſenti gêné par l'ingrate ſtérilité du premier langage.

L'Art d'écrire eſt un autre don de

* *Apellavitque Adam nominibus ſuis cuncta animantia, & univerſa volatilia cœli, & omnes beſtias terræ.* Gen. c. 2. ℣. 20.

Dieu, qui nous eſt fort utile. C'eſt aux Phéniciens que les Payens attribuent l'invention de cet Art, & ce fut Cadmus * qui l'apporta chez les Grecs. Mais l'écriture étoit trouvée bien avant ce tems-là, puiſque nous voyons que les Hébreux s'en ſervoient au tems de Moïſe. ** D'ailleurs une eſpéce de reſſemblance entre pluſieurs caractéres des Grecs & des Hébreux prouve aſſez l'origine de ceux-là. Il eſt vrai que la premiere fois qu'il eſt parlé d'écriture dans l'Ancien Teſtament, c'eſt lorſque le ſaint Légiſlateur des Juifs écrivit les Ouvrages dictés par Dieu même pour l'inſtruction de ſon Peuple. Avant ce tems-là, on conſervoit la mémoire des faits par la Tradition & par des monumens publics. « Toutefois (dit » M. Fleuri dans les *Mœurs des Iſraëli-* » *tes*) il ſemble difficile que tant de » nombres, que Moïſe nous raconte, » ſe fuſſent conſervés dans la mémoire » des hommes : l'âge de tous les Pa-

* Cadmus, fils d'Agenor Roi de Phénicie, qui vivoit l'an du monde 2520, apporta chez les Grecs ces ſeize Lettres : α, β, γ, δ, ε, ι, κ, λ, μ, ν, ο, π, ρ, σ, τ, υ. Palamede pendant le Siége de Troye trouva ces quatre autres : θ, ξ, φ ; χ Et Simonide y ajouta : ζ, η, ψ, ω.

** Moïſe vivoit l'an du monde 2464, c'eſt à-dire, 156 ans avant Cadmus.

» triarches depuis Adam, les dattes
» précises du commencement & de la
» fin du Déluge, & les mesures de
» l'Arche. Je ne vois pas ici la nécessité
» de recourir au miracle, & à la révéla-
» tion. Il est plus vrai-semblable que
» l'Ecriture étoit trouvée dès devant le
» Déluge, aussi bien que les instrumens
» de Musique, qui n'étoient pas si né-
» cessaires. » Selon cette opinion, c'est aux Hébreux qu'on est redevable de l'Ecriture, & par conséquent de la plûpart des Sciences, qui en sont une suite.

M. R. donne des éloges à notre maniere d'écrire, qui nous permet de multiplier nos expressions à l'infini. Certainement les anciens Péruviens, soit dans leurs nœuds historiques, appellés *Quippos*, soit dans leurs chansons, n'avoient point cet avantage. Leur style, selon Garcilasso de la Vega, étoit simple, naturel, dégagé de vaines figures, qui souvent ne signifient rien, & de tous ces ornemens qui font le principal mérite de l'Art oratoire. Ils ne cherchoient point à flatter l'oreille par la diversité des sons, & ils répétoient quelquefois la même pensée en mêmes termes. C'est ainsi qu'en usoient les Hébreux, qui évitoient l'affluence de langage, & qui pour cela mépri-

ſoient toutes les Langues étrangeres.
» Leur Langue, dit encore M. Fleuri,
» eſt du caractere de leurs mœurs ; les
» mots en ſont ſimples, tous dérivés
» de peu de racines, mais ſans aucune
» compoſition. Elle a une richeſſe mer-
» veilleuſe dans ſes verbes, dont la plû-
» part expriment des phraſes entieres.
» *Etre grand, faire grand, être fait grand,*
» ſont des mots ſimples, que les traduc-
» tions ne peuvent exprimer parfaite-
» ment. La plûpart des prépoſitions &
» des pronoms, ne ſont que des lettres
» ajoûtées au commencement ou à la
» fin des mots. C'eſt la Langue la plus
» courte que nous connoiſſions, & par
» conſéquent la plus approchante du
» langage des eſprits, qui n'ont point
» beſoin de paroles pour ſe faire enten-
» dre. Les expreſſions ſont nettes & ſo-
» lides, donnant des idées diſtinctes &
» ſenſibles : rien n'eſt plus loin du gali-
» mathias. Le génie de cette Langue eſt
» de faire ſuccéder les propoſitions les
» unes aux autres, ſans ſuſpendre le
» ſens, ni s'embaraſſer dans de gran-
» des périodes, ce qui rend le ſtyle ex-
» trêmement clair : De-là vient que
» dans les narrations, ils font toujours
» parler directement leurs perſonna-
» ges, & ne feignent point de répéter :

» surtout ils sont exacts à dire toujours
» les mêmes choses en mêmes mots.
» Et voilà ce qui nous fait d'abord trouver plat & grossier le style de l'Ecriture ; mais c'est en effet une marque du bon sens, de la solidité & de la netteté d'esprit de ceux qui parlent ainsi. »

Selon ce judicieux Ecrivain, ce n'est donc point un défaut d'être concis & simple dans ses narrations. C'en est plûtôt un d'être si étendu & si nombreux ; & on ne doit pas regarder comme une richesse cette quantité prodigieuse de mots de la Langue Grecque, ni ses circonlocutions tortueuses, qui loin d'aider à l'esprit, ne font souvent que l'embarrasser, que le fatiguer. Je sçai qu'il est bon de travailler à enrichir sa Langue ; mais je voudrois que ce fût d'expressions fortes & significatives, & non de ces mots ridicules & inutiles, de ces tours fades & précieux, qui font la matiere du *Dictionnaire Néologique*, à qui l'on dit assez communément que le bon goût François doit son salut. Je voudrois aussi qu'on en bannît une infinité de mots presque vuides de sens, que l'usage a introduits. C'est une prévention de croire que c'étoit par grossiéreté que les Hébreux usoient de répétitions, & s'appliquoient peu à étendre

leur Langue. Il ne faut que faire attention à leur maniere de vivre, & à la sagesse de leur Gouvernement, pour convenir que des hommes si sages avoient de bonnes raisons pour en user ainsi.

Après des refléxions judicieuses sur l'utilité & l'excellence de la parole & de l'écriture, M. R. entre en matiere. Il nous apprend que c'est chez les Grecs que l'Art Grammatical a pris naissance. M. Fleuri nous dit en effet qu'il étoit inconnu aux Hébreux, qui s'appliquoient à bien prononcer leur Langue, mais qui n'avoient aucunes regles pour l'apprendre par méthode. Les Lévites apprenoient seulement à chanter avec grace & correctement; ce qui peut être du ressort de la Grammaire. On remarque que c'est Platon, qui le premier donna des préceptes sur la Langue. Aristote, qui vint ensuite, en fit un Art. On vit bientôt paroître une foule de Grammairiens, qui travaillerent tous à enrichir & à perfectionner leur Langue. Aristarque est un des plus fameux. Comme la Critique faisoit partie de la Grammaire, en qualité de Grammairien, il fit une révision des Poësies d'Homere, mais avec tant de sévérité, qu'on ne crut pas devoir se fier à son jugement. On nomme un Aristarque tout Criti-

que outré, auprès de qui les meilleurs Ouvrages trouvent à peine grace. Ce nom est aussi pris en bonne part pour un ami fidéle, qui nous dit librement son avis sur nos Ouvrages, sans vouloir flatter notre amour propre, toujours aveugle.

La Grammaire des Anciens avoit bien plus d'étenduë que la nôtre. Outre qu'elle apprenoit à écrire & à parler correctement, elle se mêloit aussi d'expliquer les Poëtes, d'en faire sentir les beautés ou les défauts; en un mot, un Grammairien étoit proprement un *Observateur*, un Critique, qui loüoit ou censuroit dans un Ouvrage ce qui lui plaisoit ou ce qui le choquoit. Il dégradoit meme les Auteurs, que l'ignorance avoit rendu célébres, & leur assignoit à chacun leur rang. Pour nous, nous appellons *Grammairiens* ceux qui n'étoient appellés que *Grammatistes* chez les Grecs & chez les Romains; car il ne faut pas confondre ces deux mots. Les *Grammatistes* enseignoient seulement aux enfans les principes des Langues Grecque & Latine, & ils ne joüissoient pas des privileges accordés aux Grammairiens. Nos *Grammatistes*, comme vous sçavez, ont seulement celui d'être orgüeilleux & grossiers impunément.

L'Art de la Grammaire, que les Athéniens, & depuis eux les Romains, cultivoient avec ſoin, étoit haï des Hébreux, par principe de Religion. Ils ne pouvoient ſouffrir que des gens fiſſent profeſſion d'expliquer tout ce que la Fable a de plus abſurde & de plus infame. Il ne pouvoient comprendre (cela en effet eſt aſſez difficile à comcevoir) de quelle utilité pouvoit être pour le monde une Morale puiſée dans de ſi mauvaiſes ſources. Ce n'eſt pas que les Juifs mépriſaſſent la Poëſié; ce qui nous reſte d'eux prouve aſſez combien ils l'aimoient, & combien ils y réuſſiſſoient. On voit même qu'ils chériſſoient l'Apologue, puiſqu'ils compoſoient des Fables fort ingénieuſes, mais dont la fiction étoit ſi manifeſte, qu'il ne pouvoit en réſulter aucun abus. L'Ecriture eſt pleine de Paraboles; Jeſus-Chriſt même ne les a pas dédaignées: preuve que les Juifs pouvoient en faire uſage. Mais ils vouloient que la Poëſie eût un objet digne d'elle, qu'elle ſervît à inſpirer l'amour de la vertu. La plus ancienne Poëſie des Payens, qui eſt la Lyrique, eſt ſurtout de ce genre.

Ce que les Hébreux mépriſoient par Religion, les Lacédémoniens le mépri-

ſoient auſſi par politique. Ils trouvoient à redire que les Athéniens perdiſſent un tems conſidérable à l'étude de leur Langue. Auſſi diſoit-on par proverbe, qu'on alloit à Athénes pour apprendre à bien dire, & à Sparte pour apprendre à bien faire ; que dans l'une naiſſoient les Critiques, les Grammairiens, les Rhéteurs, les Orateurs, &c. & dans l'autre les Politiques, les Magiſtrats, les Guerriers, &c. Les Lacédémoniens, ennemis de l'oiſiveté, voyoient non-ſeulement de l'inutilité, mais du danger, à devenir habile dans l'Art oratoire, parce qu'ils ſçavoient qu'un Orateur éloquent eſt ſujet à devenir ou un mauvais Citoyen, ou un captieux Sophiſte, & pour éviter le mal que produit cet Art, ils conſentoient volontiers de ſe priver du bien qu'il peut produire.

Les Hébreux (comme le remarque encore M. Fleury) n'avoient point chez eux d'Ecoles publiques. L'inſtruction de la jeuneſſe ſe faiſoit par l'entretien des vieillards ; ce qui étoit ſans doute plus efficace. Car dans ces entretiens le tems ne ſe paſſoit point en diſcours inutiles ; tout tendoit au contraire a inſpirer l'amour de la vertu & l'horreur du vice. *En cette belle inſtitu-*

tion, dit Montagne, *que Xenophon prête aux Perses, nous trouvons qu'ils apprenoient la vertu à leurs enfans, comme les autres Nations font les Lettres.* Les autres Grecs suivirent long-tems l'exemple des Lacédémoniens & des Perses. Mais enfin des gens oisifs s'assemblerent, & par des entretiens sur l'Art de la Parole, chercherent à se desennuyer. Ces assemblées s'appelloient chez les Grecs *Gymnases*, du Grec ἀπὸ τοῦ γυμνάζειν (*ab exercendo*), & chez les Romains *Ludus*, parce que ce n'étoient proprement que des lieux de délassemens, & de vrais amusemens.

M. R. toujours pieux, toujours zélé, a mis tout en usage, pour que la Religion fût en quelque sorte la baze des Etudes. On lui est redevable de quelques salutaires changemens par raport à la maniere d'étudier dans les Collèges de l'Université, & il ne tient pas à lui qu'il n'y en ait davantage; mais, comme il dit fort bien lui-même, nous sommes esclaves de certaines coutumes, que la raison ne peut réformer. D'ailleurs nous vivons dans des tems bien differens de ceux d'Athènes & de l'ancienne Rome. C'est même une espéce de nécessité à présent d'occuper long-tems les jeunes gens à apprendre

des Langues. Mais puiſqu'on y eſt obligé, on doit, autant qu'on le peut, en retirer du profit. Notre Auteur a bien voulu nous tracer la route que nous devions tenir : il fait plus ; lui-même il nous y conduit en quelque ſorte par la main. Il nous apprend quels ſont les Livres dont nous pouvons tirer des lumieres. Par rapport à la Grammaire Françoiſe, celle qu'il conſeille de lire eſt la *Grammaire de M. Reſtaut*, dont on fait actuellement uſage dans pluſieurs Colléges de l'Univerſité. C'eſt un Livre en effet bien capable de faire gouter aux François l'étude de leur propre Langue, étude ſi négligée juſqu'à préſent. Il eſt à croire que ce conſeil n'exclut pas la ſçavante Grammaire de l'Abbé Regnier, non plus que celle du Pere Buffier.

La Philologie. On appelle *Philologue* un homme, qui embraſſant toutes ſortes de ſciences, n'en approfondit aucune. La principale occupation d'un Philologue, qui fait partie du Grammairien, eſt d'expliquer & d'interpréter les anciens Auteurs, en quelque genre qu'ils ayent écrit ; ainſi il faut qu'il ſçache un peu de chaque ſcience & de chaque Art.

Eratoſthéne, Bibliothécaire d'Aléxandrie, ſous le regne de Ptolomée Philadelphe, eſt le premier d'entre les

Grecs qui aït porté le nom de Philologue. Comme il avoit de grandes connoiſſances dans chaque ſcience, & que néanmoins il n'en poſſédoit aucune à fond, il fut ſurnommé *Béta*, comme tenant le ſecond rang dans l'Empire des Lettres, ainſi que le *Béta* dans l'Alphabet Grec. Comment pourroit-on appeller nos Philologues François ? Les Romains comptent Varron pour leur premier Philologue. Il a fait ſur les Antiquités Romaines un Livre fort eſtimé de Cicéron, & dont nous avons l'analyſe par S. Auguſtin. Il eſt peu d'Auteurs qui aïent tant lû & tant écrit que ce Sçavant Romain. Le ſaint Evêque d'Hippone en parle en ces terme. * « Varron » a lû, dit-il, un ſi grand nombre de » Livres, qu'on eſt étonné comment il » a pû trouver le tems d'en compoſer » lui-même, & il en a compoſé un ſi » grand nombre, qu'à peine conçoit-» on qu'un ſeul homme en aït pû lire » autant. » C'eſt dommage que de tant d'écrits, il ne ſoit parvenu juſqu'à nous qu'un Volume ſur la Langue Latine, & un Traité de la *Vie ruſtique*.

Quoique Pline l'ancien ſoit proprement un Naturaliſte, M. R. a jugé à propos de le placer parmi les Philolo-

* *De Civitate Dei.* Lib. 2. Cap. 6.

gues, à cause de la diversité des matieres qu'il traite dans son Histoire naturelle. En parlant de ce Philosophe, notre Auteur a cru ne devoir pas passer sous silence sa mort funeste décrite en Latin par Pline le jeune son neveu. Il joint à la touchante description de cet accident des reflexions sur les sentimens de Pline par raport à la misere de l'homme. Ce qui lui donne sujet de faire une remarque sur le mot *Vagitus*. Il demande pourquoi on ne rend point ce mot en François, par *Vagissement*, comme *rugissement*, *mugissement*, tirés des mots Latins *rugitus & mugitus*. La remarque est très-juste, & quiconque risqueroit de pareilles innovations dans notre Langue, en seroit repris à tort. Ces trois expressions prouvent ce que j'ai dit ci-devant, que la signification d'une partie des mots est tirée de la nature des choses mêmes.

Notre Auteur rapporte des paroles remarquables de Pline, qui nous apprennent de quelle maniere doit se comporter un Ecrivain qui a tiré du secours d'un autre, & quelle doit être sa reconnoissance. Voici ses paroles « Il me » semble, dit Pline, que la probité & » l'honneur demandent que par un aveu » sincere on rende une sorte d'hommage

» à ceux de qui l'on a tiré quelque se-
» cours & quelque lumiere. » Il dit ensuite, qu'il y a de la petitesse d'esprit d'aimer mieux être surpris honteusement dans son larcin, que d'avoüer ingénuëment sa dette. M.R. ajoute, pour prévenir certains reproches injustes qu'on pourroit lui faire, de s'être paré des Ouvrages d'autrui, *je me suis bien enrichi de la sorte, & à bon marché.* Un Auteur, quel qu'il soit, ne doit-il pas se sentir honoré qu'un célébre Ecrivain veüille bien se parer de quelques-unes de ses dépoüilles : C'est réhausser le prix d'un Ouvrage. -

La conduite de Lucien, vrai Philologue, est une preuve de cette vérité, que *Dieu distribuë aux hommes divers talens & diverses inclinations, qui sont quelquefois si marquées & si fortes, qu'il est presqu'impossible d'y résister.* Le pere de Lucien, qui étoit pauvre & d'une condition médiocre, voulut faire apprendre à son fils l'art de la Sculpture, comme très-lucratif. Mais le jeune homme y fit si peu de progrès, qu'il le quitta pour suivre son inclination naturelle, qui le portoit à l'étude des Belles-Lettres. Ce qui le détermina davantage à prendre ce parti, fut, à ce qu'il dit, un songe, qu'il raconte d'une maniere in-

génieuſe dans ſes Ouvrages, & que M. R. a rendu en François avec toutes les graces de l'original. Lucien ajoute à la fin de ce ſonge, qu'il ne l'a inventé que pour inſpirer aux jeunes gens l'amour de la vertu, & pour leur faire voir que la pauvreté n'eſt point un obſtacle ſuffiſant à leur avancement dans les Lettres. Ce qui nous reſte de meilleur de cet Auteur, ſont ſes Dialogues des Morts. La difficulté de réuſſir dans cette ſorte de travail, qu'il a heureuſement ſurmontée, donne un nouveau prix à ſon Ouvrage. Il eſt facheux qu'un Ecrivain, eſtimable d'ailleurs, ait été accuſé d'impiété & d'irreligion.

C'eſt au Philologue Julius-Pollux qu'on attribuë dix Livres, qui ont pour titre, *Onomaſticon*, ou, Recuëil des mots Grecs ſynonimes. Un Auteur moderne a donné au Public un Livre ingénieux, dans lequel il montre qu'à la rigueur il n'eſt point de mots parfaitement ſynonimes; & qu'il eſt certains cas, où il faut toujours employer un mot préférablement à un autre, quoiqu'il lui ſoit ſynonime en pluſieurs autres cas. Voilà la vraye idée des ſynonimes : Auſſi ce Livre eſt-il excellent & très-utile : il a été réimprimé il y a deux ans.

Si la Gréce & Rome ont brillé par

leurs Philologues, nous avons eu aussi les nôtres, tels que les Scaligers, les Saumaises, les Casaubons, &c. Mais la Philologie, si cultivée par les Anciens & même encore aujourd'hui par des peuples nos voisins, & surtout par les Allemans & les Anglois, est presqu'absolument négligée en France. On peut néanmoins donner le nom de Philologues aux sçavans hommes, qui composent notre Académie des Belles-Lettres, aux Moréris, aux Bayles, aux Dupins, aux Montfaucons, aux Goujets. Tout Journaliste peut s'honorer de ce titre, & M. Rollin lui-même, quoiqu'Auteur très-distingué, ne doit pas le dédaigner.

La Rhétorique.

Lorsqu'un Artiste parle de son Art, on doit s'attendre à lui en voir enfler tous les avantages. C'est ainsi que M. R. qui nous donne l'Histoire des Rhéteurs Grecs & Latins, avec un précis de leur Doctrine, n'a pas manqué de l'élever avec un peu d'exagération. C'est la Rhétorique elle-même qui fait son Panégyrique.

Selon quelques partisans de la fausse éloquence, certains ornemens que le rafinement de l'esprit de l'homme a inventés, loin d'être inutiles, sont nécessaires pour concilier l'attention d'un

auditeur distrait, à qui il faut plaire indispensablement pour être écouté. J'ose néanmoins avancer après plusieurs personnes éclairées, que le peu de fruit que fait aujourd'hui l'éloquence sacrée vient en partie de ce que certains Prédicateurs donnent trop à l'esprit. Ce ne sont pas toujours des antithéses écolieres, des épithétes entassées, des images poëtiques, des allégories forcées, de lyriques transports, des détails pompeux d'une enflure puérile, une érudition déplacée & superfluë, des mouvemens froidement convulsifs, &c. Il est vrai que cette sorte d'éloquence n'est plus aujourd'hui gueres de mise, & ne brille qu'aux yeux des personnes sans lumieres & sans goût. Le fard de l'éloquence moderne consiste principalement dans des miroirs, qui représentent la vie molle & voluptueuse des gens du monde, & qui repétent, pour ainsi dire, leurs goûts & leurs plaisirs. Ce sont des portraits agréables des personnes vicieuses ou ridicules, portraits, qui flattent la malignité humaine, & ne peuvent manquer de procurer de la vogue au Peintre. C'est une délicate métaphysique du cœur, à laquelle un ingénieux Orateur sçait donner du corps & des couleurs, par des

expressions vives & brillantes. Voilà une sorte d'éloquence qu'on admire aujourd'hui, qui ne peut-être fort commune à la vérité, & qui mérite peut-être des éloges, mais qui ne passera jamais pour la vraye éloquence de la Chaire : le bel esprit ne sera jamais l'esprit Apostolique.

N'est-ce pas dans ce tems-ci plus qu'en aucun autre, qu'on pourroit réclamer cette simplicité persuasive des premiers propagateurs de la Foi ? Leurs Discours sans art étoient pleins d'onction ; ils parloient du cœur, & non de l'esprit. Car c'est avec les armes du cœur, & non avec celles de l'esprit, qu'on doit combattre les vices du cœur. Ils persuadoient aisément ; leur exposition étoit naturelle & sans fard, & néanmoins pleine de majesté. D'ailleurs les vérités qu'ils proposoient, avoient assez de force par elles-mêmes, sans avoir besoin d'être secondées par des ornemens recherchés. Elles auroient perdu à être embellies.

A l'égard de l'Eloquence de notre Barreau, ce n'est plus celle que cherrissoient les Grecs & les Romains. On en a reconnu le danger & l'abus. Il ne s'agit plus aujourd'hui que de prouver solidement, mais sans sécheresse, sans

pésanteur, sans grossiéreté, sans froideur, sans confusion d'idées, sans bassesse, avec une douce & élégante précision, & dans un style assez clair, pour mettre les matieres à la portée de tous les Juges ; ce qui demande un esprit bien supérieur à cet esprit constipé & épigrammatique, dont nos précieux modernes font tant de cas.

M. R. fait une énumération de tous les Rhéteurs, qui ont donné des préceptes sur l'Eloquence, soit de vive voix, soit par écrit. Les plus Anciens parmi les Grecs, sont Empédocle, Corax & Tisias, & les plus illustres sont Aristote, Denis d'Halicarnasse, & Longin. On pourroit, ce me semble, placer Démosthéne, parmi les illustres Rhéteurs. Quoiqu'il n'ait fait exprès aucune regle sur l'Eloquence, il n'en est pas moins instructif, puisqu'il est indubitable que la lecture refléchie d'un excellent Orateur vaut bien mieux que tous les préceptes. Quoique Platon ait fort décrié la Rhétorique, parce qu'en homme éclairé, il en connoissoit les abus, on l'a mis au rang des célébres Rhéteurs.

Ce furent d'abord des Grecs qui enseignerent l'Eloquence à Rome. Ils eurent de la peine de s'établir dans une Ville, où toute nouveauté passoit pour pernicieuse. Bannis, puis rappellés, la jeunesse court en foule pour les entendre. Bientôt ce ne fut plus que par ce moyen qu'on espéra de parvenir aux dignités. Caton, cet austere partisan des anciennes Loix, s'opposa autant qu'il put à cette ardeur des jeunes Romains, prévoyant bien qu'elle apporteroit du changement dans les mœurs & dans le gouvernement. « Qu'ils s'en retournent, disoit il, dans leurs

» écoles, & qu'ils y instruisent tant qu'ils vou» dront les Enfans des Grecs : mais que les En» fans des Romains n'écoutent ici que les Loix » & les Magistrats, comme ils faisoient avant » leur arrivée. » Malgré son opposition, l'amour de la nouveauté prévalut, & bientôt les Romains ne laisserent aux Grecs que la gloire de l'invention.

Après les Rhéteurs viennent les Sophistes. Ce sont eux qui détruisirent l'ancienne Eloquence, pour lui en substituer une nouvelle, extrêmement dangereuse. M. R. après Denis d'Halicarnasse, fait une ingénieuse comparaison de cette fausse Eloquence à une courtisanne adroite, qui profitant de l'empire que lui ont acquis son fard & sa parure sur l'esprit d'un homme, lui fait bannir sa légitime épouse. Les Sophistes s'attirerent d'abord l'estime du Public par un extérieur de modestie, & par un désintéressement simulé : mais bien-tôt on reconnut autant d'hypocrisie dans leur conduite, que de fausse beauté dans leur éloquence. Ils furent méprisés : du mépris on passa à la haine, & en peu de tems ces mêmes hommes, l'admiration de leurs compatriotes, devinrent en horreur au genre humain. Ils avoient la témérité d'avancer qu'ils étoient également prêts à soutenir *le pour* & *le contre* sur quelque matiere que ce fût. Ils ne comptoient le vrai pour rien dans leurs discours : ils faisoient servir les tours de leur Eloquence, non à prouver & à faire aimer la vérité, mais à un pur jeu d'esprit, & à donner au faux les couleurs du vrai, & au vrai celles du faux Ils s'appliquoient surtout à trouver des raisonnemens captieux & à double sens, tel que celui ci, rapporté par Aulu-Gele.

« Un jeune homme nommé Evalthe, pressé » d'un vif désir de se rendre un célébre Avocat, » s'adresse à Protagore. On convient du prix :

» Le Disciple en paye sur le champ la moitié ; » & remet le payement de l'autre, jusqu'après » le gain de la premiere Cause qu'il plaidera. » Protagore, sans perdre de tems, étale tous ses » préceptes, & après un grand nombre de Le» çons prétend avoir mis son Disciple en état de » briller dans le Barreau, & le presse d'y faire » essai de son sçavoir. Evalthe, soit timidité, » ou autre raison, traîne toujours en longueur, » & s'obstine à ne point exercer son nouveau » talent. Le Rhéteur, las d'un refus si opiniâtre, » le traduit devant les Juges. Là, sur de la vic» toire, quel que puisse être le jugement, il » insulte au jeune homme. Car, lui dit-il, si la » Sentence m'est favorable elle vous oblige de » me payer ; si elle m'est contraire, elle vous » fait gagner votre premiere Cause, & vous » rend aussi-tôt mon débiteur par la Loi de no» tre convention .... J'accepte l'alternative, » répond Evalthe : si l'on juge pour moi, vous » perdés votre Cause ; si l'on prononce en votre » faveur la convention m'absout : je perds ma » premiere Cause, & de-là je suis quitte. » Les Juges embarassés laisserent le procès indécis. Cette Cause qu'Aulu-Gele met sur le compte de Protagore & d'Evalthe, est attribuée par Callepin, je ne sçai sur quelle autorité, à Corax & à Tisias. Voyez l'article CORAX.

Entre les Sophistes les plus célébres, on doit, ce semble, compter Libanius, pour avoir formé à l'Eloquence deux illustres Disciples, qui sont S. Bazile & S. Chrisostome. Libanius, quoique Payen, ne leur inspira jamais que des sentimens de vertu, & ils eurent tout lieu de se loüer de ses Leçons. Car quoiqu'il ait aussi donné dans le Sophisme, ou la fausse Eloquence, on ne doit en accuser que le malheur des tems où il vivoit.

Je suis, &c. *Ce 30 Novembre 1737.*

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLVII.

Défense des Prophéties de la Religion Chrétienne.

QUand un Ecrivain obscur, incapable d'imposer par son esprit & par son érudition, avance des opinions d'une hardiesse dangéreuse, il ne mérite pas, Monsieur, que la Critique s'exerce contre lui ; c'est l'illustrer que de le réfuter. Mais si ses opinions sont soutenuës par un Auteur célébre, qui a de nombreux partisans, c'est bien mériter du public, que de les anéantir par de solides raisonnemens. Quelle obligation n'avons-nous donc pas au sçavant P. Baltus, d'avoir pris la défense des Prophéties de la Religion Chrétienne, contre Grotius & Simon *,

* Défense des Prophéties de la Religion Chrétienne par le P. Baltus, de la Compagnie de Jesus. Paris, 1737, chez Didot, 3 vol. *in*-12.

qui abusant de leur érudition Rabbinique, les ont énervées par des explications inconnuës aux Peres de l'Eglise. Vous sçavez que Grotius & Simon sont les Oracles de certaines personnes qui vantent sans cesse leur profonde connoissance des Langues Orientales. Ils loüent principalement la maniere dont ces deux Théologiens ont expliqué les Prophéties.

Elle consiste à leur donner deux sens, dont ces deux célébres Critiques rapportent le premier, qu'ils prétendent être le sens immédiat, propre & littéral, à David, à Salomon, à Ezéchias, à Isaïe, à Jérémie, à Zorobabel & au peuple Juif; & ils rapportent le second, qui est allégorique, médiat, & qu'ils appellent le plus sublime, à J. C. Ils trouvent ce double sens dans les Prophéties mêmes, qui appartiennent visiblement au Messie ou à l'Eglise. Pour ajuster ce dangéreux systême, ils font violence au texte de l'Ecriture, & dissimulent les circonstances qui le détruisent. Je vais exposer en peu de mots les idées de ces hardis Commentateurs, & la réponse victorieuse d'un Ecrivain habile, qui a plus d'une fois consacré sa plume à la défense de la Religion contre les Ecrivains impies.

Selon Grotius, les anciennes Prophéties n'ont été citées par Jesus-Christ & ses Apôtres, que pour orner leur discours, & nullement pour prouver les vérités qu'ils enseignoient. « Peut s'en » faut, dit le P. B. que Grotius, beau» coup plus versé dans la lecture des » Auteurs prophanes que dans celle de » l'Ecriture sainte, *de la divinité de la» quelle il ne paroît pas fort persuadé*, & » qu'il n'explique presque jamais qu'à » l'aide des Poëtes & des Orateurs » Payens, ne nous fasse regarder Notre » Seigneur Jesus-Christ, les Evange» listes & les Apôtres, comme autant » d'Orateurs, de Sophistes & d'Histo» riens prophanes, plus occupés (*dit» il ailleurs*) à orner leur discours de » fleurs & de figures de rhétorique, » qu'à établir les vérités qu'ils nous en» seignent sur des preuves solides. » Le sçavant Théologien combat cette opinion de Grotius, & fait voir que J. C. ne cite les Prophéties que pour en tirer de solides raisonnemens, exposés avec beaucoup de force dans cet Ouvrage. Il prouve clairement la distinction des Types & des figures qui représentent J. C. & des Prophéties proprement dites qui l'annoncent, qui parlent de lui véritablement, & qui doivent

par conséquent s'expliquer de lui à la lettre, & non dans un sens allégorique. « Le Sauveur du monde, ajoûte le » docte Critique, n'a pas été seulement » figuré dans l'Ancien Testament, mais » encore prédit & annoncé. Grotius » confond partout les Prophéties avec » les figures, ou plûtôt les change de sa » propre autorité en figures, & n'en » reconnoît presque aucune où il soit » parlé proprement & littéralement du » Messie. Qu'est-ce cela, sinon contre- » dire nettement N. S. Jesus-Christ lui- » même ? »

Le P. Baltus fait voir ensuite que les Apôtres se sont conformés à l'exemple de leur Divin Maître, & pour cela il examine ce qu'on trouve à ce sujet dans les Actes des Apôtres ; mais en chemin faisant, il renverse diverses interprétations audacieuses de Grotius. C'est en vain que pour étayer son dangéreux systême, il prête à J. C. & aux Apôtres le goût des allégories, parce qu'elles étoient en vogue chez les Juifs de leur tems. Notre Auteur prouve que c'est une mauvaise défaite par l'exemple de S. Paul, qui cite aux Romains comme aux Juifs les Prophéties, pour les convaincre de la vérité de la Religion qu'il annonçoit aux uns & aux

autres. Il ne les regardoit donc pas comme des allégories ou comme des ornemens de ſon diſcours, mais comme des preuves ſolides, telles qu'elles ſont en effet, & d'autant plus ſolides & convaincantes, que les Romains & les Juifs en voyoient l'accompliſſement en J. C. comme nous le voyons encore, & qu'on le verra juſqu'à la fin des ſiécles.

Cette méthode a été également ſuivie par les Peres de l'Egliſe, comme le prouve le Pere Baltus & par des témoignages décifiſs, & par de ſolides raiſonnemens. Il réſulte des uns & des autres, que les Peres de l'Egliſe ont allégué les Prophéties, comme les preuves les plus ſenſibles de la Religion Chrétienne, & les plus propres à confondre les incrédules ; qu'ils ont réſervé à l'inſtruction & à l'édification des fidéles les figures & les allégories ; qu'ils n'ont jamais tourné en allégorie ce qui doit être pris littéralement, & qu'ils ont toujours expliqué les Prophéties dans leur vrai & unique ſens. Pour Grotius, il employe toute ſon adreſſe à faire diſparoître la difference réelle entre les Prophéties proprement dites, qui conſiſtent dans les paroles du Prophéte, & les figures repréſentées

par les faits & les événemens. En un mot, il confond perpétuellement les figures ou les types avec les Prophéties proprement dites, & tâche de faire passer celles-ci pour celles-là. C'est une invention, ajoûte le P. B. pour diminuer l'horreur que son systême *Juif & Socinien* doit produite dans l'esprit des Fidéles. Il ne regarde les Prophéties par rapport à J. C. que comme des allégories, insuffisantes aux Juifs pour leur prouver la Religion Chrétienne, qui, selon lui, ne peut être démontrée que par les miracles & la résurrection de J. C. méthode entierement opposée à celle des Ecrivains du Christianisme. Le docte Théologien fait à ce sujet le raisonnement suivans : « Je ne fais » point difficulté (dit - il) d'ajoûter » après les SS. Peres, que l'argument » qui se tire de l'accomplissement des » Prophéties, *surpasse* encore en force » & en évidence celui qui se tire des » miracles. La raison en est claire. C'est, » comme je l'ai déja dit, parce que » nous ne voyons pas à présent les mi» racles de J.C. au lieu que nous voïons » de nos yeux l'accomplissement des » Prophéties. C'est que pour croire ces » miracles, il faut nous en rapporter à » ceux qui les ont vûs, & qui les ont

» mis par écrit ; au lieu que pour croire
» aux Prophéties, nous n'avons qu'à
» les lire nous-mêmes dans les Livres
» des divines Ecritures, que nous rece-
» vons de nos plus grands ennemis, &
» on en voit en même tems l'accom-
» plissement par toute la terre. C'est
» enfin parce que l'on peut calomnier
» ou éluder les miracles en différentes
» manieres, surtout en les attribuant
» à la magie, comme les Juifs & les
» Payens ont fait ; au lieu que les Pro-
» phéties sont à couvert de pareils soup-
» çons ; car comme dit S. Augustin, il
» n'y a point de Payen ou de Juif assez
» fou, pour oser dire que le Sauveur
» du monde a pû par magie, plusieurs
» siécles avant sa naissance, envoyer des
» Prophétes, pour annoncer les myste-
» res qu'il devoit accomplir durant sa
» vie. »

Un texte décisif de Saint Irenée fait conclure au P. Baltus, qu'il *est de la foi* que le S. Esprit a prédit & annoncé par les Prophétes de l'Ancien Testament tous les mystéres de Dieu, accomplis par N. S. J. C. dans le Nouveau ; doctrine consacrée par la tradition de toutes les Eglises Chrétiennes, & contredite par Grotius, qui soutient encore que les Apôtres, pour

convertir le monde, n'ont employé d'autres preuves que les miracles. Le ſçavant Critique, pour confondre ſon Adverſaire, rapporte les merveilleux effets que l'argument tiré des Prophéties a produits dans tous les tems pour la converſion du monde. Cette réfutation eſt composée de faits & de raiſonnemens, qui mettent dans un grand jour la foibleſſe du ſyſtême de Grotius. Telle a toujours été la méthode de l'Egliſe, pour enſeigner la Religion à ceux qui vouloient l'embraſſer ; ç'a été de montrer par les Prophéties l'harmonie parfaite de la Loi ancienne avec la nouvelle. De quel front Grotius veut-il accréditer une méthode oppoſée ? Quelle horreur ne conçoit-on pas pour cette dangéreuſe liberté de penſer, quand on voit qu'il eſt l'éco des Marcionites, des Manichéens, & ſurtout de Théodore de Mopſueſte, anathématiſé par un Concile général ? Les détails ſçavans où le P. B. entre à ce ſujet, ſont accablans pour Grotius & pour certains Catholiques, qui de nos jours ont voulu ſoutenir ſon opinion dans des Ouvrages célébres. Il croit cependant que ſi le docte Hollandois vivoit encore, il ſeroit effrayé des anathêmes lancés contre Théodore de

Mopsueste, & qu'il abjureroit ses opinions.. Mais en même tems il déclare qu'il le *regarderoit comme le plus orgüeilleux de tous les hommes, s'il demeuroit attaché à son double sens, malgré l'autorité de l'Eglise & de la Tradition de tous les siécles.* On ne peut s'exprimer sur un point si délicat, avec plus de sagesse & de modération que le fait le P. Baltus.

Quelle a été la source des erreurs de Grotius, qui dans son *Traité de la Religion Chrétienne*, avoit soutenu contre les Juifs, que la plûpart des Prophéties de l'Ancien Testament ne pouvoient convenir qu'au Messie, de l'aveu même de leurs plus anciens Rabbins? C'est l'illusion qui lui a été faite par les raisonnemens des Sociniens, & son goût pour les Rabbins modernes, qui ont malicieusement inventé un sens étranger aux Prophéties appliquées littéralement au Messie par leur Prédécesseurs. Il est bien étonnant que Grotius préfere les ennemis de la Religion Chrétienne à tous les SS. Peres, dans l'interprétation des divines Ecritures. « Qui a jamais recherché (dit-il) les » ennemis d'Aristote & de sa Doctrine, » pour apprendre d'eux quels sont ses » véritables sentimens? Qui a jamais » eu recours à Epicure, ennemi déclaré

» des Mathématiques, pour entendre » les Théorêmes d'Archiméde ? Et pour » ne pas recourir à des exemples si an» ciens, où est le Luthérien qui ait » voulu adopter les Commentaires des » Calvinistes sur les passages de l'Ecri» ture controversés entre ces deux Sec» tes; ou le Calviniste qui ait voulu » apprendre des Luthériens le véritable » sens de ces passages ? Et néanmoins » l'on a vû *& l'on voit encore* des Chré» tiens, qui ont adopté ou qui adop» tent les interprétations des Juifs sur » les Prophéties, qui confondent le » plus clairement l'incrédulité & l'im» piété de ces malheureux. »

C'est trahir la Religion que de proposer un double sens des Prophéties, que les Saints Peres n'ont entendu que de J. C. uniquement, & d'enseigner qu'on peut les entendre d'autres que de Jesus-Christ, dans un sens propre & littéral. C'est accorder réellement aux Juifs ce qu'ils demandent : c'est convenir que le sens qu'ils donnent aux Prophéties est littéral, propre & véritable. Comment après cela les forcer d'en admettre un autre ? Cet argument est sans replique. Je souhaite qu'il fasse impression sur les Sectateurs du Théologien Batave.

Enfin la ſource des interprétations Judaïques & *Anti-Chrétiennes* de Grotius eſt l'idée baſſe qu'il avoit de l'Ecriture-Sainte ; idée qui lui avoit été communiquée par les Sociniens *ſes bons amis*, & par les Rabbins, eſclaves de la lettre, & qui, comme le ſerpent, rampent miſérablement. « Certainement (dit le P. B.) il paroît que Grotius, dans le tems qu'il a compoſé ſes Commentaires, ne conſideroit preſque les Livres ſacrés que comme des Livres ordinaires, qui lui donneroient occaſion d'étaler ſon érudition, & d'exercer ſa critique. » Il tire un grand avantage *de l'inſpiration des Livres ſaints avoüée par Grotius*, pour foudroyer ſon ſyſtême.

Un autre prétexte non moins frivole, eſt de dire, qu'en rapportant aux événemens les plus prochains, les prédictions des Prophétes, leur diſcours paroît mieux lié & plus ſuivi. « Si Grotius (dit le P. B.) étoit bien perſuadé que les Prophétes étoient inſpirés par le Saint-Eſprit, & qu'ils ne parloient que par ſon mouvement, il n'exigeroit pas d'eux une ſuite & une liaiſon de diſcours, telle qu'elle ſe trouve dans les Orateurs & les Hiſtoriens. Il ſe ſouviendroit que les Pro-

» phétes eux-mêmes, quand ils parlent,
» avertissent que c'est Dieu lui-même
» qui parle par leur bouche, & qu'ils
» ne peuvent rien ajoûter, diminuer ou
» changer dans ce qu'il leur ordonne
» d'annoncer; ils se souviendroit que
» les Payens mêmes, lorsqu'ils parlent
» de leurs faux Prophétes, font enten-
» dre clairement qu'ils n'observoient
» aucune suite dans leurs discours,
» qu'ils mêloient à leurs Oracles beau-
» coup de choses étrangeres, qui les
» rendoient obscurs & difficiles à en-
» tendre, & que Platon parlant en gé-
» néral de tous ceux qui sont inspirés
» de quelque Divinité, reconnoît qu'ils
» ne parloient & n'agissoient que d'une
» maniere fort contraire aux régles
» ordinaires, quoiqu'on ne doutât pas
» qu'ils ne fussent remplis d'une sages-
» se toute divine. » En cela les faux Prophétes étoient les singes des véritables. D'ailleurs, suivant la doctrine des SS. Peres, il est ordinaire aux Prophétes de passer tout d'un coup d'un sujet à un autre, sans ordre & sans liaison; parce que s'ils l'observoient, ils ne seroient plus Prophétes, mais plûtôt Historiens & Orateurs. Le P. B. fait voir que Grotius s'en est réellement fait une fausse idée.

Quoique le syſtême du docte Hollandois ſoit foudroyé dans le premier Volume, par l'autorité de l'Ecriture & des Peres, on le combat par la raiſon dans le ſecond Volume; & entrant dans le détail des fauſſes interprétations données aux Prophéties, on fait voir combien elles ſont fauſſes & inſoutenables par elles-mêmes. Vous jugez bien que ce n'eſt pas ici le lieu d'expoſer cette critique. Je me contenterai de remarquer le principe de diſcuſſion établi par le P. B. qui conſiſte à expliquer les endroits obſcurs de l'Ecriture, par ceux qui ſont clairs. Il joint à ce principe quelques autres propoſitions acceſſoires; mais il n'eſt pas poſſible d'entamer ces détails. Loin que Grotius ſe pique d'obſerver des regles, il ſe fait un jeu de les violer. Il débite ſes Gloſes à tout hazard, quelque contraires qu'elles ſoient au Texte ſacré. Il paſſe ſous ſilence les endroits qui l'incommodent, & qui ſont connoître le véritable ſens de tout le diſcours. Enfin il ſe donne la torture, pour ne point voir la lumiere.

Dans preſque tout ce Volume le Pere B. parle à Grotius, comme s'il étoit vivant. Cette figure rend ſon diſcours plus vif & plus animé. Il n'y a aucune

partie de son systême, qu'il ne discute à fond, & qu'il ne tâche de ruiner. Mais ces détails sont immenses. Il finit ainsi : « Je vous l'ai déja dit, vous » comptez trop sur votre réputation, » ou plûtôt ce sont vos admirateurs qui » en sont trop éblouïs, & qui préve- » nus au-delà de toutes bornes en votre » faveur, regardent toutes vos inter- » prétations & vos Commentaires sur » l'Ecriture, comme autant de chefs- » d'œuvres de bons sens & d'érudition, » quoiqu'à dire vrai, rien ne soit plus » infidéle, ni plus faux, & en même » tems plus dangéreux, ni plus perni- » cieux à la Réligion. » On ne doit pas être étonné de ce que le P. B. parle ainsi de Grotius, M. Bossuet déclare « qu'il » est devenu un lacet à la Maison d'Is- » raël, & ses Livres un écueil fameux » par le naufrage de ceux à qui l'appas » de la nouveauté & l'envie de se dis- » tinguer, ont fait perdre le goût des » Peres & de l'Antiquité Ecclésiasti- » que. » Au reste, comme l'erreur capitale des Sociniens est de nier la Divinité de J. C. il seroit injuste de mettre Grotius au nombre de ces Sectaires, parce qu'il n'a jamais soutenu cette opinion. Aussi le P. B. s'abstient de le déclarer formellement Socinien; il ne

lui impute qu'une opinion particuliere, soutenue par ces Anti-Chrétiens, qui à la vérité ont en vûë par là de fortifier leur erreur favorite. Mais il est visible que Grotius ne s'est jamais proposé d'en tirer les mêmes conséquences.

Je serai encore plus court sur le troisiéme Volume, où le P. B. attaque le célébre Simon, défenseur du systême de Grotius dans son *Histoire Critique du Nouveau Testament*. Il n'a presque fait que lui donner de nouvelles couleurs. Il invoque les allégories, accréditées, selon lui, du tems de J. C. par les Pharisiens, & les Paraphrases Caldaïques, comme des Livres allégoriques, quoiqu'elles expliquent littéralement, & en propres termes, du Messie les Prophéties, que Grotius & les Sociniens ne lui attribuent que dans un sens allégorique. A entendre Simon, il combat les Juifs, & cependant il adopte le double sens dont j'ai déja parlé ; il s'envelope pour cela dans des raisonnemens captieux, réfutés en détail par le P. B. Il se pare de l'autorité de Barcepha, Auteur Syrien, & de Maldonat : mais par la discussion des vrais sentimens de ces deux Ecrivains, on voit qu'ils n'ont jamais soutenu le dangéreux systême que M. Simon ose appuyer sur les té-

moignages d'Enjedin Auteur Socinien, de Théodore d'Héraclée Arien, de Michel Servet, & de Faufte Socin. Un Prêtre Catholique doit-il citer de pareils Auteurs? Il parle avec mépris de S. Jérôme, & ne fait pas difficulté de ſuivre certaines interprétations de Julien l'Apoſtat, & de Béze, quoique ce dernier ſe ſoit rétracté dans la ſuite.

Si j'oſois trouver quelque défaut dans le Livre dont je viens de vous rendre compte, je dirois qu'il y a divers raiſonnemens répétés, & qu'il ſe ſeroit fait lire plus agréablement, ſi l'Auteur avoit voulu ſe prêter à la délicateſſe de ces Lecteurs difficiles, qui ſont bleſſés de la moindre répétition dans un Ouvrage. Cependant occupé comme il étoit à inculquer la ſaine Doctrine, & à combattre en détail les ſuppoſitions de deux Ecrivains ſubtils, il a été obligé de leur oppoſer ſouvent les mêmes raiſons générales.

Principes de l'Hiſtoire.

L'Abbé Lenglet a publié le cinquiéme Volume des *Principes de l'Hiſtoire pour l'éducation de la jeuneſſe*, chez Rollin fils. A l'exception des deux Empires d'Orient & d'Occident, on y trouve ce qui regarde tous les Royaumes étrangers, comme l'Angleterre, l'Eſpagne, le

Portugal, la République de Vénise, les Royaumes de Naples & de Sicile, la Savoye, le Dannemarck, la Suéde, la Pologne, la Moscovie, & les Etats de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique. Il dit dans sa Préface que l'Angleterre marche la premiere, *à cause des différends que nous avons eus de tout tems avec cette illustre Nation.* Dans *l'instruction* sur l'Histoire de ce Pays, il fait diverses refléxions assez communes, telle que celle-ci : « L'Angleterre est le théatre » des Révolutions ; elles y paroissent » *comme des Phénoménes.* Il est peu de sié» cles où il n'y en ait quelques-unes, » toutes extraordinaires & très-singu» lieres, le génie inquiet & remuant » des Sujets y est naturellement porté. » Il semble que ces peuples s'ennuyent » d'une longue tranquillité. La vie leur » paroît fade, dès qu'elle n'est point » agitée par quelque mouvement vio» lent. » Après quelques spéculations sur les suites de l'ambition, également funestes aux Grands & aux Peuples, il ajoute : « Les esprits inquiets trouve» ront de quoi se satisfaire dans la lec» ture de cette Histoire ; leurs inquié» tudes *tireront une espèce de nourriture* » dans les bons ou mauvais succès des » inquiétudes des autres. Mais aussi

» quelles instructions consolantes pour
» les caractéres doux & tranquilles,
» qui sçavent profiter utilement des ex-
» travagances du genre humain. Les
» *Héros de l'obéissance* se confirmeront
» dans leur esprit de douceur & de
» paix, quand ils verront les Héros
» turbulens périr avec leurs partisans,
» à la veille de réussir, au moins selon
» les apparences. Ainsi ils ont eu toute
» la peine & tout le désagrément des
» révolutions qu'ils ont entamées, &
» rarement en ont-ils eu quelque léger
» avantage. » Il conseille de bien étudier la forme du Gouvernement, avant que d'en approfondir l'Histoire, & après avoir indiqué les Livres absolument nécessaires, il trace un plan d'Histoire rélatif aux regnes de Henri VII, de Henri VIII. & de Charle I. Ce sont des tems critiques où l'on voit éclater les passions humaines.

L'Histoire d'Espagne a encore élevé l'esprit de notre Auteur. « Elle doit
» nous intéresser, (dit-il dans la Pré-
» face) plus que toutes les autres Na-
» tions, les Monts si élevés qui nous
« séparoient des Espagnols sont appla-
» nis; nos mœurs sont différentes,
» mais nos cœurs sont *les mêmes*. Les
» Rois d'Espagne étoient autrefois fre-

» res d'armes de nos Rois : que ne doit-
» on pas penser, aujourd'hui qu'ils sont
» du même sang. Le flegme si mesuré
» de la Nation ne sçauroit faire aucun
» tort à notre vivacité, qui nous tient
» toujours en mouvement : il y a long-
» tems que *nos caractères se communi-*
» *quent.* » Les Révolutions d'Espagne du P. d'Orléans, Ouvrage posthume, qui, selon lui, *ne le céde pas* aux Révolutions d'Angleterre du même Auteur, & les derniers Volumes de l'Histoire d'Espagne de l'Abbé de Bellegarde suffisent, *selon lui*, pour cette étude. Il nous apprend que le Marquis de Saint Philippe avoit composé l'Histoire de Philippe V, mais que ce Prince s'est opposé à la publication de cet Ouvrage. Des Révolutions d'Espagne écrites par l'Abbé de Vayrac, il n'estime que la Préface, qui est faite, dit-il, avec beaucoup de lumiere & d'érudition. C'est à la vérité une sçavante critique des célébres Historiens de cette illustre Nation. Mais elle n'est point de l'Abbé de Vayrac, qui n'a été que le Copiste du docte Abbé de Longuerue.

Dans la Liste des Livres nécessaires pour éclaircir les Histoires expliquées dans ce cinquième Volume, il fait cette Note. « Nous attendons avec impa-

» tience une *Histoire des Révolutions de*
» *Pologne* de M. l'Abbé Desfontaines,
» qui sera, dit-on, bien écrite. » M.
l'Abbé D. F. lui est obligé de sa politesse : Mais M. Lenglet est-il assez étranger dans la République des Lettres, pour ignorer que cette Histoire paroît depuis plus de deux ans qu'elle a été imprimée à Amsterdam. Il est à croire qu'elle n'avoit pas encore vû le jour lorsque M. Lenglet écrivoit ceci. Mais en le publiant il y auroit pû faire attention. Il dit que dans l'Histoire de Portugal par M. de la Clede, *il manque des Regnes très-intéressans.* Mais quel Regne manque dans cette Histoire, si ce n'est le Regne présent ? Il paroît bien qu'il a même négligé de la parcourir. Il prodigue les éloges à la nouvelle Histoire de Charle XII. « C'est un Ouvrage *ex-*
» *cellent*, dit-il, de main de Maître,
» écrit *avec beaucoup de force & d'élo-*
» *quence*, par M. de Voltaire, *homme*
» *admirable* en tout genre d'écrire. Il y
» peint ce Héros avec des traits extra-
» ordinaires. »

M. Lenglet a recueilli dans ce Volume les faits importans & curieux, qu'un homme d'esprit est bien aise de retenir. On trouve à la fin deux Cartes, qui représentent la suite des Rois & Princes

de tant de différens Etats, avec la durée de leurs Regnes. Il invite les bons Ecrivains François à nous donner l'Histoire de quelques Pays d'Italie, qui n'a été écrite que par de mauvais Auteurs de notre Nation. Il voudroit que quelque bonne plume se chargeât de traduire la belle Histoire de Naples par M. *Giannoni* *, ou du moins celle de *Summonde*, ou de *Giannetasio*. Il y a long-tems qu'on y pense ; mais il n'ignore pas les obstacles. Il faudroit de l'encouragement pour de pareilles entreprises.

LETTRE DE M. DESLANDES

Aux Auteurs des Observations sur les Ecrits Modernes.

Vous sçavez, Messieurs, qu'il a paru cette année à Amsterdam, un Ouvrage imprimé chez François Changuion, en trois Volumes *in*-8°. qui a pour titre : *Histoire Critique de la Philosophie, où l'on traite de son origine, de ses progrès & des diverses révolutions qui lui sont arrivées jusqu'à notre tems*. Cet Ouvrage m'a été attribué, je ne sçai sur quel fondement. Mais je n'ai garde de le reconnoître, en l'état où il est aujourd'hui, pour une production

* Il y a plusieurs années qu'elle a été traduite en Anglois.

de ma plume. On y a ajoûté en Hollande quelques traits hardis, & des reflexions plus hardies encore, que je condamne avec toutes les personnes éclairées & judicieuses. Souffrez donc, Messieurs, que cet éclaircissement paroisse dans l'Ouvrage que vous donnez toutes les Semaines au Public, & que par votre moyen je détrompe & désabuse ceux qui croyant me connoître, ne connoissent cependant ni ma maniere de penser, ni les sentimens de mon cœur. Je suis, &c.

Traités sur les playes d'armes à feu.

Quoiqu'Ambroise Paré, Maggius, Manget, & plusieurs autres, ayent publié de bons Ouvrages sur les playes d'armes à feu, M. le Dran Chirurgien de S. Côme, & Membre de l'Académie de Chirurgie, a cru avec d'autant plus de raison, qu'un nouveau Traité sur ce sujet seroit utile, qu'il y a des erreurs considérables dans ceux qui ont paru, & qu'outre qu'il n'y a encore eu aucun Ouvrage complet sur cette matiere, les playes d'armes à feu sont tellement variées, qu'on n'en a presque jamais vû deux se ressembler parfaitement. Il est certain néanmoins en Chirurgie, que, malgré cette variété, il y a entr'elles une analogie véritable, qui peut servir

de bouſſole ; en ſorte qu'on peut donner pour leur traitement des régles infaillibles, & applicables à tous les cas, C'eſt ſans doute ſur la multiplicité des expériences, & ſur des obſervations judicieuſes, que ces régles doivent être fondées. Il ſeroit donc à ſouhaiter, comme le dit M. le D. qu'on eût des détails bien circonſtanciés de la plûpart des playes d'armes à feu, qui ont été traitées juſqu'ici, des accidens qu'elles ont produits, & des differentes méthodes qui ont été ſuivies dans leur traitement. Les bons ſuccès confirmeroient les Praticiens dans l'uſage de certaines méthodes, & les mauvais leur apprendroient à ſe défier de quelques autres.

Ce Traité eſt fondé ſur celles que l'Auteur, homme éclairé & Artiſte célébre, a vû pratiquer, & ſur ſa propre expérience, où il a puiſé des régles, ainſi que dans ſes fautes mêmes, comme il l'avouë lui-même. Son Ouvrage * eſt diviſé en cinq Parties. Dans les trois premieres l'Auteur parcourt en général toutes les differentes eſpéces de playes d'armes à feu ; & il tire des divers dérangemens qui peuvent en arriver, tant dans la partie bleſſée que dans toute

* Se vend à Paris chez Charle Oſmont, ruë S. Jacque, 1737. in-12.

l'œconomie de la machine, des régles générales pour y remédier, ou même pour les prévenir. Dans la quatriéme il parcourt les playes que peut recevoir chaque partie du corps en particulier; playes, qui peuvent differer entr'elles relativement à la ſtructure de chaque partie; & il applique à ces differentes playes les régles générales qu'il a établies. La cinquiéme Partie eſt un aſſemblage de préceptes & d'aphoriſmes, tirés de la pratique ordinaire, auſquels eſt jointe une courte explication, pour les rendre plus intelligibles aux Etudians en Chirurgie.

Ce n'eſt pas ſeulement à ces Etudians que le Livre de M. le Dran peut être utile : la clarté méthodique qui y régne, & les régles excellentes qu'il renferme, jointes aux obſervations & aux expériences de l'Auteur, rendent ſon Ouvrage digne de l'attention des Maîtres de l'Art. Les Militaires mêmes, & tous ceux qui ſont expoſés quelquefois aux hazards des armes à feu, ne doivent pas ce me ſemble le négliger. Que ces Livres, utiles à l'humanité en général, ſont préférables à tant de Livres de curioſité ou d'amuſement, auſquels bien des perſonnes conſacrent leur loiſir !

Je ſuis, &c. *Ce 4 Décembre* 1737.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLVIII.

Après vous avoir rendu compte, Monsieur, de tout ce qui regarde l'Histoire Civile & Eccléſiaſtique du Japon dans le Livre du P. de C. Il me reſte à vous entretenir de l'Hiſtoire naturelle. Mais je crois auparavant devoir vous dire quelques mots d'une addition au Livre quinziéme, où il s'agit des Peuples d'Yeſſo. Au premier aſpect on les prendroit pour des Barbares plongés dans l'ignorance de tous les devoirs de la ſociété. Mais lorſqu'on les fréquente, on eſt détrompé. Ce ſont des hommes doux, humains, & naturellement vertueux. Ils ont ſurtout beaucoup de pudeur, & l'Auteur en rapporte pluſieurs exemples, entr'autres celui-ci : « Les petites filles courent quelquefois

Suite de l'Hiſtoire du Japon. Tome II.

» toutes nuës par un beau tems ; mais
» lorſqu'elles rencontroient nos gens
» (les Hollandois) elles témoignoient
» aſſez, en baiſſant la tête, & en croi-
» ſant leurs cuiſſes, la honte qu'elles
» avoient de paroître en cet état. »

A la ſuite de cette deſcription eſt une eſpéce d'Apologie des Jéſuites ; pour détruire certaines calomnies. Le mérite & le ſuccès étant toujours l'objet de l'envie, il eſt à croire que leurs vertus & leurs heureux travaux donnerent lieux à ces fauſſes accuſations ; & de l'impuiſſance de les prouver naquirent le dépit, la haine, la fureur. Je vous ai dit en général, quelle fut la cauſe de la proſcription de la Religion Chrétienne au Japon. D'autres Miſſionaires moins prudens, ou moins zélés, furent en partie cauſe de ce malheur irréparable. L'indiſcrétion d'un Pilote Caſtillan ne contribua pas peu à ruiner des établiſſemens qui avoient tant coûté. Cet homme ſimple, que l'Auteur appelle un *malheureux*, voulant faire parade de la puiſſance de ſon Souverain, s'aviſa de montrer ſur une Mappemonde l'étenduë de terre qu'il poſſedoit. Les ſpectateurs ſurpris demanderent de quels moyens on s'étoit ſervi pour former une ſi vaſte Monar-

chie, qui comprenoient près d'un tiers du Monde. Il répondit avec naïveté : « Nos Rois commencent par envoyer » dans le Pays qu'ils veulent conquérir » des Religieux, qui engagent les peu- » ples à embrasser notre Religion ; & » quand ils ont fait des progrès consi- » dérables, on envoye des troupes, » qui se joignent aux nouveaux Chré- » tiens, & qui n'ont pas beaucoup de » peine à venir à bout du reste. » On peut s'imaginer quelle impression un tel discours fit sur l'esprit d'un Peuple ombrageux. On n'a que trop vû des effets de ces sacriléges & pernicieuses maximes, & le Japon ne s'en seroit peut-être pas lui-même garanti, si les Japonnois n'avoient été d'autres hommes que les Indiens & les Américains, & si les sages Missionaires de la Compagnie de Jesus avoient voulu prêter leur ministere à une pareille politique.

Nangazaqui étant la seule Ville du Japon, où les Européans abordent, elle est aussi la seule dont on connoisse la situation avec un peu d'exactitude. L'Auteur décrit sa situation, ses fortifications, ses agrémens, ses incommodités, & généralement tout ce qui peut piquer la curiosité. Il n'oublie pas le Quartier des Courtisanes, appellé *Ka-*

ſiemats en Japonnois. C'eſt, dit-il, de tous les Quartiers de la Ville celui où ſont les plus jolies maiſons, & où le peuple ſe rend le plus volontiers, ſoit qu'il y ſoit attiré par la bonté de l'air qui y regne, & par l'agréable ſituation, ſoit pour être plus à portée de ſatisfaire une paſſion infâme. Le Quartier conſiſte en deux grandes ruës, dont les maiſons ſont toutes habitées par des filles publiques. Dans ce Pays, les parens indigens ou avares ont la permiſſion de vendre leurs filles à ceux qui gouvernent les *Kaſiemats*, qui ont grand ſoin de leur éducation, leur font apprendre à danſer, à chanter, à joüer des inſtrumens, à écrire des Lettres. « En un mot, dit l'Auteur, ils ne né» gligent rien, pour perfectionner en » elles les qualités & les agrémens, » que les perſonnes de ce ſexe ſçavent » ſi bien mettre en uſage, pour ſéduire » les cœurs. Les anciennes inſtruiſent » les plus jeunes dans ce dangéreux Art » (ſi cependant la nature corrompuë » n'en eſt pas le meilleur maître) & » pour prix de leurs leçons, elles en » reçoivent tous les ſervices dont elles » peuvent avoir beſoin. Celles qui » réuſſiſſent le mieux à accréditer la » maiſon où elles demeurent, ſont

» aussi mieux traitées que les autres ; » mais quoiqu'il y ait des filles à tout » prix, il est défendu sous de grosses » peines de rien exiger au-delà d'un » certain prix marqué par le Magis- » trat. » S'il leur prend envie de se marier, non-seulement elles trouvent aisément des maris, mais même on les recherche avec quelqu'empressement, par l'estime que l'on a de leur éducation ; l'infâmie de leur métier ne réjaillit que sur l'indigence ou l'avarice de leurs parens, gens la plûpart de la lie du peuple.

Quelqu'agrément que l'on trouve à Nangasaqui, il est difficile qu'une Ville tumultueuse, remplie d'étrangers & de Soldats, n'ait ses incommodités. L'Auteur n'a pas manqué de les peindre, à peu près comme Despréaux décrit les embarras de Paris. « Il se fait jour & » nuit, dit-il, un bruit fort incommo- » de dans cette Ville. Tout ce qui s'y » vend, se crie dans les ruës comme à » Paris ; & les Ouvriers qui travail- » lent à la journée, s'encouragent les » uns & les autres, en criant sur un » certain ton, qui impatiante beaucoup » ceux qui n'y sont pas faits. Les Ma- » telots font à peu près la même chose » dans le Port. Le Guet qui court &

» les sentinelles qui sont en faction, » éveillent tout le monde, pour avertir qu'ils ne dorment pas. Ils ont aussi » pour marquer les heures deux grosses » piéces de bois, qu'ils battent l'une » contre l'autre, & qu'on entend de » fort loin. Les Chinois augmentent » encore le tintamare, surtout le soir, » quand ils allument en l'honneur d'u- » ne Idole, nommée *Maatso-Bosa*, des » morceaux de papier, qu'ils jettent » ensuite dans la mer, ou qu'ils por- » tent cette Divinité en procession au- » tour de leurs Temples, au son des » Tambours & des Cymbales: mais » tout cela est peu de chose en compa- » raison des cris que poussent les Bon- » ses & les Parens des Agonisans & des » Morts. A ces cris succédent en cer- » tains jours des chants accompagnés » de carillons de cloches, qui n'ont » rien que de désagréable; en sorte » qu'il n'est pas aisé de s'accoutumer à » vivre dans cette Ville, quand on n'y » est pas né. »

Plusieurs Peuples, & surtout les Grecs, n'ont rien eu tant à cœur que de rendre leurs Temples magnifiques. D'autres, à qui la nature avoit refusé ces riches métaux, que les hommes estiment, ont taché par la délicatesse

de leur travail de donner au bois & à la terre plus de beauté que n'en ont l'or & l'argent. Mais aucune Nation n'a ſçu, comme la Japonnoiſe, joindre à une grande ſimplicité tant de nobleſſe & de grace. Le bois & la pierre, qui ont ſuccédé à une plus riche matiere, y ſont maniés avec tant d'art par d'habiles Ouvriers, qu'on ne peut les voir ſans admiration. Les Statuës mêmes des Dieux ſont faites avec beaucoup de proportion & de goût; de ſorte qu'on peut juger par ces travaux que nous ne ſommes pas les ſeuls, qui poſſedions l'Art de l'Architecture & de la Sculpture.

Des Temples, l'Auteur paſſe aux Théatres du Japon. On y voit des Décorations & des Machines ſurprenantes, mais jointes à une Muſique biſarre, composée de flûtes, de tambourins, de cymbales & de groſſes cloches; ce qui compoſe, dit l'Auteur; un charivari fort agréable aux oreilles Japonnoiſes; on y voit auſſi des danſes ſans nombre. Ces Peuples ont cela de particulier, que chez eux on régle le chant ſur les mouvemens du corps & ſur la danſe. *Ces danſes*, ajoûte-t'il, *ne ſont pas vives; à cela près, elles ne ſont pas inférieures aux nôtres.* A l'égard des

machines, il faut avoüer qu'après les Chinois, nul Peuple n'eſt ſi bon Machiniſte que les Japonnois. Nos Décorateurs d'*Opéra* auroient beſoin d'aller prendre des leçons en ce Pays-là, pour apprendre l'art de varier un ſpectacle. Ils apprendroient à faire paroître des Géans monſtrueux, des Montagnes ambulantes, des Palais, des Jardins, des Puits, une Mer, & d'autres choſes, que nous ne pouvons imiter que ſur une toile immobile.

Quoique les Japonnois ſoient amoureux des Machines & des décorations, ils ne négligent pas le plaiſir de l'eſprit & de l'oreille, & ils ont des Comédiens, dont ils ſont plus charmés que nous ne le ſommes des nôtres. Le ſujet de leurs Piéces eſt ordinairement tiré de l'Hiſtoire des Dieux & des Héros. On repréſente en Vers leurs avantures & leurs principaux exploits, quelquefois leurs intrigues amoureuſes. Ils mêlent ordinairement dans une ſuite de Scénes, les genres Tragique, Comique, Lyrique & Pantomimique.

Mais venons à l'Hiſtoire naturelle du Japon. Il s'agit d'abord de la maniere de traiter les malades en ce Pays. Chez nous la Phlebotomie & la Purgation ſont les deux remédes univerſels,

pour rétablir la nature dérangée ; les Japonnois qui les ignorent, ou les méprisent, leur en substituent deux autres, qui sont l'aiguille & le feu, l'une contre les obstructions & les dépôts, sources, selon eux, de toutes les maladies ; & l'autre contre les vents, qui occasionnent toutes les douleurs aiguës. Ils se servent surtout de l'aiguille, comme d'un reméde souverain contre une colique dangéreuse, particuliere au Japon, & qui est causée par le *Sacki*, lorsqu'on boit cette liqueur froide. Outre les accidens dangéreux qui la suivent, elle cause ordinairement la chûte du poil aux parties naturelles ; de sorte, comme le remarque l'Auteur, que les Japonnois & les Japonnoises sont presque tous *impubes*.

Les aiguilles, dont on se sert, doivent être d'or & d'argent, & demandent une certaine façon que tout Ouvrier ne peut pas leur donner : & pour qu'il n'arrive pas d'accident par la mauvaise manufacture de ces aiguilles, outre l'habileté requise, il faut encore des Lettres Patentes scellées du sceau de l'Empereur, pour avoir la permission d'en fabriquer. La figure en est arbitraire, mais communément elle ressemble à celle des stilets, avec lesquels

les Indiens écrivent. La maniere de s'en servir est de fraper dessus avec un marteau, mais doucement & à diverses reprises, pour la faire entrer dans la partie malade. En la retirant, on presse cette partie avec le doigt, comme pour en faire sortir le vent qui y étoit comprimé. L'habileté en ceci consiste moins à bien enfoncer l'aiguille, qu'à connoître précisément le siége de la douleur, & jusqu'où il faut que l'instrument parvienne. On attribuë à ce reméde un effet aussi prompt que merveilleux; en sorte que les Hollandois, qui en ont reconnu l'utilité, l'ont adopté, & s'en servent dans leurs Colonies voisines du Japon.

L'autre Spécifique paroît plus supportable, mais la différente température de l'air empêche qu'on ne puisse en faire usage en Europe; ce qui doit causer bien du regret, puisqu'il a la vertu de guérir la Goutte & les Rhumatismes. La maniere de s'en servir est de prendre des feüilles d'arboise, dont on fait une espéce de coton, & de ce coton on fait de petites pelottes allongées, qu'on applique sur la partie malade, & ausquelles on met le feu. Ce duvet ne produit qu'une chaleur moderée, qu'un malade peut supporter

pendant quelque tems ſans douleur vive. On juge par la diſpoſition de la cicatrice, quel doit être l'effet du reméde, & ſi le malade doit craindre ou eſpérer ; & en cas de danger, on a recours à de nouveaux médicamens. On vend chez les Libraires, & on crie même dans les ruës la maniere de ſe ſervir de ce reméde, appellé *Moxa.*

On voit au Japon à peu près les mêmes animaux domeſtiques que chez nous, des chevaux, des taureaux, des cochons, des chiens, des chats, &c. mais la plûpart ſont ſauvages, par le peu de ſoin qu'en prennent ces Inſulaires. Les moutons mêmes habitent les forêts & les montagnes ; parce qu'on ignore l'utilité qu'on peut retirer de leur laine, & que la Métempſicoſe, dit l'Auteur, qui eſt univerſellement reçûë dans ce Pays-là, empêche qu'on ne les tuë. Je ne ſçai ſi cette raiſon eſt ſolide ; à la Chine, comme au Japon, la Métempſicoſe eſt reçûë, & cependant on y mange fort librement & ſans ſcrupule de la chair de toutes ſortes d'animaux. C'eſt que la gourmandiſe a encore plus de pouvoir que la ſuperſtition.

En parlant du chien, l'Auteur rapporte un fait, ou plûtôt un conte, qui

fait juger que les Japonnois donnent aux constellations les mêmes noms que nous leur donnons ; noms, qui nous viennent des Bergers Arabes, qui ont été les premiers Astronomes. Le Cubo-Sama *Tsinajos*, étant né sous la constellation du Chien, eut, à l'exemple d'Auguste, beaucoup de considération pour un animal, qu'il croyoit avoir présidé à sa naissance. Ses Sujets se firent un devoir de respecter l'objet de l'estime de leur Souverain, & bientôt jusqu'aux plus petits mâtins, furent érigés en autant de petits Dieux, qui en devinrent si insolens, qu'on n'osoit se montrer dans les ruës sans courir risque d'être mordu. On alla jusqu'à leur ériger de petites Chapelles en forme de Loges, & on leur donna des Directeurs qui prenoient soin de leur santé. On regardoit leur mort comme un grand malheur ; en ce cas, il falloit les aller enterrer sur le sommet de quelque montagne. On ne pouvoit leur faire du mal sans courir risque d'être puni ; quiconque en tuoit, se rendoit coupable d'un crime capital. Leurs Gardiens seuls avoient droit de recevoir les plaintes des lezés, & en conséquence de les châtier. Mais après la mort de cet Empereur, les Japonnois

cesserent d'avoir du respect pour les chiens, & se dédommagerent amplement de la contrainte où ils avoient été jusqu'alors. La Divinité canine fut accablée de tant de mauvais traitemens, qu'elle alla dans les bois chercher un azile, & depuis ce tems-là les chiens sont devenus sauvages, & il y en a peu qui vivent avec les hommes. A leur place les chats sont devenus les mignons des Dames, & c'est actuellement (*tout comme ici*) l'animal en faveur.

Dans l'Isle de *Mijosima*, il y a une espéce particuliere de Dains fort doux & fort apprivoisés. C'est encore un crime capital de les tuer. Mais parlons des Insectes, à l'étude desquels un célébre Naturaliste de notre siécle n'a pas dédaigné de donner la plus serieuse application. Le Japon en produit, qui valent bien ceux dont il parle dans son Ouvrage. Le plus particulier à mon gré, est celui qu'on appelle la Fourmi blanche. C'est un fléau domestique, qu'on ne doit pas moins craindre que le feu. Les Japonnois l'appellent *Do-Toos*, c'est-à-dire, *Perceur*, nom qui lui convient parfaitement; car rien ne résiste à sa voracité, que les pierres & les métaux. C'est le plus dangéreux ennemi qu'on puisse avoir dans un maga-

zin. Il travaille avec une telle promptitude, qu'il a tout gâté avant qu'on s'apperçoive qu'il est dans un endroit ; le mal est qu'il ne va jamais qu'en bande, comme nos fourmis, avec lesquelles il est toujours en guerre. Ils se dônnent souvent de sanglantes batailles, au sujet d'une habitation, & plus d'une taupiniere a été engraissée du sang des vaincus. Ces fourmis blanches ne peuvent souffrir le grand air, & lorsqu'elles veulent se transporter dans un autre habitation, elles construisent de longues voûtes ou arcades, dont leurs excrémens fournissent apparemment les matériaux ; & à la faveur de ces voûtes, qui leur servent de retranchemens contre leurs ennemis, elles vont & viennent tranquillement, sans que rien les arrête. Le seul moyen de les bannir d'un lieu est d'y semer du sel. Koempfer, de qui le P. de C. a tiré ces faits & la plûpart de ceux qui ornent son Ouvrage, dit que ces Insectes sont armés de quatre pincettes recourbées & tranchantes ; le même Auteur ajoûte, qu'étant à la côte de Malabar, & s'étant un jour couché à minuit, à son réveil il vit sur sa table une petite voûte de la grosseur du petit doigt : la curiosité le porta à examiner, & il vit que

ces fourmis étant sortis du plancher ; avoient passé à travers le pied de la table, & qu'après avoir continué leur trou au travers de cette table, elles avoient repercé l'autre pied, & étoient rentrées dans le plancher, & le tout dans l'espace de quelques heures. Sans doute que si M. de Réaumur étoit à portée d'avoir de ces petits animaux, l'exacte recherche qu'il feroit de leur manége, lui découvriroit d'autres particularités, échapées au Chirurgien Allemand.

Le ver à tuyaux, dont il est parlé dans le *Spectacle de la Nature*, a quelque rapport avec cette fourmi blanche, quant à ce qui regarde sa voracité ; mais on ne peut pas dire que ce soit le même animal, puisque l'un va toujours en grande troupe & que l'autre n'est pas si accompagné. D'ailleurs, parce qu'on a dit des vers qui épouvanterent si fort la Hollande, on a pû juger que c'étoit un reptile Amphibie d'une certaine grosseur ; au lieu que l'autre est une fourmi, à qui la nature a accordé de marcher avec des jambes. Le ver à tuyau me fait faire une refléxion, que je prie l'Auteur de cet agréable Livre de me permettre. En admettant ces vers dans l'épaisseur des

piéces de bois, font-ils mâles ou femelles, ou s'infinuënt-ils plufieurs enfemble : c'eft ce que l'Auteur ne dit point ; cependant il dit en parlant de ce vers : *fans fortir de chez lui, il devient pere d'une fourmilliere* * ; ce qui fuppofe néceffairement, qu'ils font plufieurs de différent fexe qui s'infinuënt dans le même trou.

Si la chenille dans fes différentes métamorphofes nous fournit des particularités curieufes, elle n'eft pas la feule à qui la nature ait accordé de fe transformer, & M. de R. nous parle dans fon Livre de plufieurs autres infectes, qui ont cet avantage. Mais nul de ces infectes ne fe transforme d'une maniere fi extraordinaire, que celui qu'on voit au Japon, appellé *Kuba-Sebi*. Sa figure & fa groffeur font à peu près les mêmes, que celles d'une groffe mouche, qu'on voit voler ici le foir dans l'Eté, & qui porte un nom indécent ; mais il n'a point d'aîles. Ses jambes font extrêmement déliées. Il fe tient caché pendant l'hyver ; mais dès que le beau tems commence à renaître, il fort de fa retraite, monte fur quelqu'arbre, où il s'attache étroite-

* Spectacle de la Nature, Tome III.

ment, en attendant l'heure de sa transformation. Lorsqu'elle est arrivée, on le voit se fendre en long, & ce qui étoit animé il y a un moment cesse de l'être, & n'est plus qu'un étui, d'où sort un Escarbot volant, qui paroît d'abord plus grand que sa prison. Gesner qui a eu connoissance de cet Escarbot le dépeint dans son Histoire naturelle sous le nom de Cigale, apparamment à cause du bruit aigu & perçant qu'il fait avec ses aîles dès l'instant même de sa naissance.. Les bois & les montagnes, dit l'Auteur, retentissent du bruissement de ces petits animaux, qui disparoissent peu à peu vers les jours caniculaires : on croit qu'ils rentrent dans la terre, pour y subir une nouvelle métamorphose, & reparoître l'année suivante dans le même état où ils avoient paru d'abord. C'est une idée que peu de Physiciens goûteront.

Quelle moisson abondante pour un Naturaliste, & quel objet inépuisable de curiosité offrent ces insectes du Japon ! Il en est encore un, que sa beauté fait cherir des Dames, qui ne dédaignent pas de le mettre au nombre de leurs bijoux. Qui empêche que nous ne fassions le même honneur à certaines chenilles, & à certaines mouches,

à qui la nature a prodigué ses richesses ? L'Ouvrage de M. de Réaumur ne pourroit-il point mettre ces bijoux à la mode.

L'Arcadie de Sannazar.

Vous connoissez *l'Arcadie* de Sannazar, Poëte Napolitain, connu par ses Eglogues & ses Epigrammes Latines, & par son Poëme *de partu virginis.* L'Arcadie, Pastorale écrite en Italien, & dont il paroît une nouvelle traduction Françoise par M. P. est un Ouvrage mêlé de Prose & de Vers, contenant douze Eglogues & autant de récits qui les précédent. Ce sont divers amusemens, jeux, enchantemens, sacrifices magiques, & entretiens de bergers, qui se racontent leurs avantures, chantent leurs amours ou déplorent leur misere. Le Traducteur observe dans sa Préface que Sannazar est toujours, mais sous differens noms, un des Bergers, qui se plaint de ses malheurs, ou se loüe de sa bonne fortune. Mais comme la vie de ce Poëte est peu connuë, on ne peut faire qu'une application imparfaite & incertaine de plusieurs traits, qui ont eu sans doute leur objet. Il paroît, par l'Epoque de sa naissance en 1458, qu'il a vêcu pendant les guerres des Rois de France

Charle VIII. & Loüis XII, contre la Maiſon d'Arragon, pour le Royaume de Naples. Il nous apprend qu'il étoit né dans cette Ville, non d'un ſang obſcur, mais d'une ancienne & illuſtre famille. Il nomme les Villes, les Châteaux, les Terres, qui avoient appartenus à ſes ancêtres, & dont la Reine Jeanne II. les avoit dépoüillés. « Il » ſeroit trop long, dit-il, dans la Proſe » VII, de vous raconter les diſgraces » qu'eſſuyerent mon Ayeul & mon Pe- » re : je paſſe aux dernieres années du » grand Alfonſe d'Arragon. Ce fut » dans ce tems que je nâquis, ſous les » funeſtes augures d'apparition de co- » mete, de tremblemens de terre, de » peſte, de batailles ſanglantes. Nour- » ri dans un état de pauvreté, ou pour » parler plus exactement, dans une » honnête médiocrité, ainſi que le » voulurent mon étoile & mes deſtins, » &c. » La ſixiéme & dixiéme Eglogues ſont une vive peinture de ſes malheurs. « Des gens (dit-il) qui n'y ont » aucun droit, moiſſonnent le blé de » nos campagnes :

Impius hæc tam culta novalia miles habebit.

Sannazar étoit dans la même ſituation où ſe trouva Virgile, quand il fut

chaſſé de ſa maiſon de campagne par le Centurion Arius : mais il ne trouva pas comme lui un Mécénas, pour rentrer dans ſes biens. Il abandonna ſon Pays, dont Ferdinand Roi d'Arragon & de Caſtille s'étoit emparé, & il ſe réfugia en France avec Fréderic chaſſé de ſes Etats : car il ne voulut jamais abandonner ce Prince, pour qui il avoit porté les armes. Cependant le chagrin de ſe voir éloigné de ſa patrie, joint à la douleur d'être ſéparé d'une Maîtreſſe qu'il y avoit laiſſée, lui fit peindre des plus affreuſes couleurs le lien de ſa retraite, ſous le nom d'Arcadie. Qui reconnoîtroit la France au portrait ſi peu reſſemblant qu'il en fait (Proſe VII.) Lorſqu'il la nomme, *triſte & ſolitaire Arcadie, qu'il ne croyoit pas qui fût un ſéjour agréable, non-ſeulement pour de jeunes gens élevés dans de grandes Villes, mais même pour les bêtes les plus ſauvages?* Il quitte enfin cette Arcadie, & retourne en Italie, dont il fait le voyage d'une façon merveilleuſe : & comme autrefois Arethuſe fuyant Alphée vient de Gréce en Sicile par-deſſous la mer, notre Poëte, guidé par une Nymphe dans des Grottes ſouterraines, où il voit les Dieux de pluſieurs Fleuves, eſt conduit juſqu'à la ſource du Sebéte,

petite riviere de Naples sa chere patrie, pour laquelle il soupiroit depuis longtems : avanture qui termine l'Ouvrage.

On remarque dans cette Pastorale un grand nombre d'endroits imités de Virgile. Les honneurs funébres rendus à son pere sous le nom d'Androgeo, sont presqu'une copie de ceux que Virgile fait rendre au Berger Daphnis dans l'Eglogue cinquiéme. « Telle que la » vigne (dit un Berger) est la gloire de » l'orme, & le taureau celle des trou» paux, tels que les épics flottans sont » l'ornement de nos campagnes, tel tu » fus la gloire & l'ornement de nos » contrées... Les Déesses de ces lieux » pleurerent ta mort funeste : Les ruis» seaux, les rochers & les bois furent » témoins de leurs larmes... Le soleil » refusa plusieurs jours de se montrer. » Les troupeaux ne burent point, & ne » prirent aucune nourriture : La dou» leur, fut si grande, que dans la prai» rie, comme dans le bois, tout répé» toit le nom d'Androgeo. « La neuviéme Eglogue ressemble encore au *Palemon* de Virgile : même plan, & souvent mêmes images & mêmes sentimens. Notre Poëte ne s'est pas contenté d'imiter les Eglogues de Virgile. Les jeux qu'il fait célébrer (Prose II.) au

tombeau de sa mere Massilia, sont d'après les combats du 5 Livre de l'Enéïde en l'honneur d'Anchise.

Ces remarques ne doivent pas diminuer les éloges dûs au Poëte Italien: Les larcins faits aux Grecs & aux Latins ne passent point pour plagiat, lorsqu'on écrit dans une autre Langue. Ce sont ces heureuses imitations, qui répandent tant d'agrément sur les bergeries de Racan, sur les Eglogues de Segrais. Il seroit à souhaiter que nos Poëtes, qui depuis ont écrit dans le même genre, eussent aussi pris les Anciens, ou plûtôt la Nature pour modéle, & qu'ils n'eussent pas, par un goût de faux bel esprit, *de nos vieux Pasteurs méprisé les conseils.* * Nous avons aujourd'hui deux Poëtes Bucoliques, qui ont sçu se garantir heureusement de cet écueïl. ** Au reste, Sannazar donne dans cet Ouvrage des preuves suffisantes de la beauté & de la fécondité de son génie, par le grand nombre & l'agréable variété des images champêtres, & par les sentimens naïfs & délicats dont il est rempli. Nous n'approuvons pas néanmoins certaines pensées dépour-

* Eglogue de M. Rousseau.

** Messieurs Roi & Richer. Le *Daphnis* de ce dernier me paroît un chef-d'œuvre.

vûës de justesse & de simplicité, telles que les suivantes : (Eglogue 2.) *Bergers, qui nous écoutés, si quelqu'un de vous a besoin de feu, pour rechauffer son troupeau, qu'il vienne ici : il trouvera en moi une Salamandre.* Et dans l'Eglogue 8. *Combien de fois les montagnes & les rivieres ont-elles ri de tes égaremens ? Jamais la pitié n'a fait en ta faveur ni mouvoir les unes, ni arrêté les autres.* Ces montagnes qui *rient*, me font souvenir d'une pensée burlesque, que j'ai lûë dans la *Silvie* de Mairet, où ce Poëte, imitateur de Sannazar, fait *éclater les chênes de rire.* Dans l'Eglogue 12. le Berger Sommonzio dit à un autre Berger : *Si tu t'avises de répéter souvent ces mots, mon cher Barcinio, je crains qu'en soupirant sous ces treilles basses, tu ne les embrases quelque jour.*

Ces excès après tout ne sont pas fréquens dans notre Auteur, & suivant la remarque de son judicieux Traducteur, il s'est à cet égard renfermé dans des bornes, que les Auteurs de sa Nation ont souvent franchies. Il remarque aussi avec raison que ce genre de Pastorale a quelque chose de moins frappant, que celle qui se soutient par l'action ou la représentation, telle que le *Pastor fido* du Guarini, & l'*Aminte* du Tasse. Nous

ajoutons á cette obſervation, que ces Paſtorales Dramatiques intéreſſent moins que les Paſtorales hiſtoriques, telles que celle de *Daphnis & Chloé* de Longus. Les Paſtorales Dramatiques ſont froides ſur le Théatre, & ne réuſſiſſent point.

Du reſte, quoique cet Ouvrage ſoit un mêlange de Proſe & de Vers, on trouve autant de poëſie dans les récits en Proſe que dans les Eglogues : également remplies d'images & de ſentimens, ils ne différent les uns des autres que par la meſure, dont la variété répand un agrément dans l'original Italien, qu'il a été impoſſible de conſerver dans la traduction uniforme en Proſe Françoiſe. Cependant elle eſt eſtimable par la douceur de l'expreſſion & la pureté du langage. Ce Livre ſe vend chez Nyon le fils, Quay des Auguſtins, près le Pont S. Michel.

Je ſuis, &c.

Ce 7 Décembre 1737.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLIX.

UN Ecrivain, Monſieur, qui ſans briguer le titre d'eſprit ſupérieur, ſe propoſe uniquement de s'occuper lui-même, & d'être utile par ſa plume à la ſociété, peut compter ſur l'heureux ſuccès de ſes productions, s'il joint à un grand jugement un eſprit cultivé par la lecture des meilleurs Livres. Peu jaloux de paſſer pour créateur, il recueille les penſées juſtes & vraies, éparſes en divers Auteurs, & qui ont rapport au ſujet qu'il a entrepris de traiter. S'agit-il de Morale? il va droit à ſon but, & ſe ſaiſit de tout ce que les bons Livres renferment d'excellent. Ecrit-il ſur la Littérature? il prend le chemin le plus droit, le plus ſûr, le plus battu. En un mot ſon objet principal eſt de lier & de

Traité du vrai mérite.

fondre habilement un grand nombre de pensées originales, qui ne sçauroient jamais éclorre de la tête d'un seul homme. Ce que la gloire de cet imitateur judicieux perd du côté de l'invention, elle peut le regagner du côté de l'art & du goût. Je suppose néanmoins assez de génie dans cet Auteur pour bâtir heureusement sur le fond des Ecrivains célébres, & pour se rendre leurs idées propres. Je suppose encore qu'il n'est point de ceux qui s'imaginent qu'à force d'enjoliver certaines pensées, parées d'une beauté naturelle dans nos excellens Auteurs, ils passeront pour originaux, mais qu'il préférera toujours la nature au fard & à l'affectation. Vous adoptez une pensée excellente tirée de Montagne, de Nicole, de Pascal, de Malebranche, &c. Pour me dépaïser, vous lui donnez un air efféminé & précieux, un air de ruelle ; & par ce petit artifice vous vous en attribués le fond & la substance: vous n'êtes qu'un plagiaire méprisable, qu'un fade & ennuieux copiste. J'aime mieux un Ecrivain plein de candeur, qui, sans vouloir grossir dans l'imagination des autres l'idée de ses talens, me dit sans détour : » Rien n'est à moi de tout ce » qu'on va lire. Si j'avois eu la mémoi» re plus fidéle, j'aurois cité à chaque

» ligne le Livre & la page où je l'aurois
» pris ; & puisque tout est volé, la va-
» nité me siéroit mal.... Mon Livre est
» un ramas de fragmens. J'imite ceux
» qui ne sçavent, ni broder, ni peindre,
» & qui veulent travailler en s'amusant;
» ils ont inventé une sorte de découpu-
» re nouvelle, dont on remplit le vuide
» d'un reste de drap d'argent, ou d'un
» bout de ruban d'or ; mille piéces &
» toutes les couleurs entrent dans l'ou-
» vrage : & quand le morceau est fini,
» on voit une figure, des fruits éttan-
» gers, un pot de fleurs, qui ne sont pour-
» tant que des coupons de toute espece
» colés sur le papier ; voilà à peu près
» mon Ouvrage. J'ai dérobé mes ma-
» tieres, j'en ai rempli une découpure
» assez bisarre, j'ai cousu des coupons,
» & j'ai fourni le liseré.

Tel est le modeste langage de M. le Maître de Claville, ancien Doyen du Bureau des Finances de Roüen, Auteur du *Traité du vrai mérite.* * &c. Cependant à quelques citations près, les matériaux qu'il assure avoir empruntés, sont si bien employés, & placés si naturellement, qu'on ne l'auroit jamais soupçonné d'être aussi souvent l'éco d'au-

* Nouvelle édition, chez Saugrain 1737. 2. vol. *in*-12.

trui, qu'il l'assure, s'il n'en avoit averti ses Lecteurs. Il avoit d'abord intitulé son Ouvrage, *La vraie Philosophie pour tous les âges, & pour toutes les situations de l'homme.* » Mon *célèbre Examinateur* » M. de Fontenelle, dit-il, trouva que » ce titre effrayant sentoit trop l'Ecole; » il décida; j'obéïs, & j'égayai mes » raisonnemens. » Le but de l'Auteur est en effet de considérer l'homme dans tous les âges & dans toutes les conditions; & pour cela il entreprend de former le cœur, & d'orner l'esprit d'un jeune homme sorti du Collége, & sur le point d'entrer dans le monde. Il se propose d'en faire un galant homme, un parfaitement honnête homme, un homme de mérite, un homme de bien, caractere qui renferme l'esprit de verité, d'équité & de droite raison, la bonté de l'ame, le bon esprit, le don des manieres, le goût des bonnes œuvres, & un fond de connoissances agréables & utiles. En un mot, il a eu en vûe de faire d'un François ce que les Allemands appellent, selon lui, un *Virtuosus.*

Le plan de ce Livre suffit pour en connoître le mérite. Representez-vous un jeune homme que M. de Claville *conduit pas à pas, & comme à la liziere.*

Il commence par lui apprendre à penſer noblement, c'eſt-à-dire, ſans orgüeil & ſans baſſeſſe, à eſtimer la politeſſe, la complaiſance, la douceur & l'égalité. *Il ſaiſit ſon jeune homme, tout à la fois par l'humeur & par les manieres*, & tâche de le former à l'honneur, à la raiſon, à la Religion. Après ces idées générales, il fait ſentir la fauſſeté de la plûpart des vertus humaines, & le prix de la vraie vertu. Il inſpire à ſon éleve le deſir de devenir un honnête homme, en lui dévoilant cet aimable caractere; & des premiers élémens de la Littérature, il le conduit juſqu'à la délicateſſe du goût: ce ſont ſes propres termes. Enfin il termine ſon premier volume par le bon uſage des plaiſirs. Cet utile Ouvrage eſt comme l'élixir de tous les bons Livres, que l'Auteur a lûs durant quarante années; ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait bien des penſées qui lui appartiennent en propre: il y a auſſi quelquefois du feu, de l'agrément, du génie même dans ſon ſtyle, quoique diffus & peu correct.

C'eſt une imagination riante, qui ſçait faire naître des fleurs ſur le terrain le plus ingrat; c'eſt une raiſon enjoüée & aimable, qui donne des préceptes ſolides, ornés de peintures vives & naturelles. Mais je trouve un peu de

trivialité dans un grand nombre de maximes morales, littéraires, & métaphysiques : Il y a peu de méthode & beaucoup de répétitions ; l'Auteur paroît les aimer autant que le sage Nestor. En un mot, c'est un jardin, où l'on rencontre quelques beautés, mais qui n'ont ni ordre ni symmetrie, & dont les arbres ont poussé des branches, qu'il seroit necessaire de couper, pour leur donner une forme plus réguliere, & pour les empêcher d'étouffer celles qui méritent d'être conservées. Voilà ce qu'on peut dire *pour* & *contre* cet Ouvrage.

L'Auteur compare son Livre à celui de la Bruyere, mais avec une prudente modestie. Car quel Moraliste a jamais eu droit de se comparer à ce grand Ecrivain ? » Son Ouvrage, dit-il, est plein ; » fort, nourrissant ; tout est principe, » maxime, sujet de méditation. Le mien » est plus développé, plus à portée de » ceux dont l'esprit n'est pas encore » tout-à-fait formé. Qu'on ne s'imagi» ne pas pourtant que je me place à » côté de ce grand homme ; nous ré» gentons dans le même Collége : lui, » la Rhétorique, moi, la sixiéme. J'é» bauche la matiere, il la finit ; le prin» cipal objet de mon Ouvrage est de » tracer le plan d'une bonne éducation.

La Bruyere est son héros, aussi le cite-t'il souvent, & il assure qu'*il n'a rien vû de plus beau dans la Littérature que son Livre.* C'est dans la Préface qu'il s'exprime ainsi ; Préface qui est un canevas brodé d'une maniere singuliere, & où est representé tout le plan de l'Ouvrage, avec la réponse aux critiques qui en ont été faites. » Cette Préface, dit-il, » n'est que le *Compendium* de la Philo-» sophie dont je vais dicter les cahiers, » & l'on juge bien par cet abregé » qu'elle n'est barboüillée ni de *Cesare*, » *Camestres*, ni de *Baralipton*. Elle ne » sentira point la poussiere de l'Ecole ; » & par-là même elle scandalisera le » tiers-ordre du Païs Latin.

» Ce n'est pas un petit talent, ajou-» te-t'il p. 14. de lire chaque genre de » littérature, dans le goût qui lui est » propre : telle est la différence des » goûts, que si dix Examinateurs, *con-» noisseurs, & de sang froid*, se char-» geoient de faire dans une assemblée » choisie une analyse exacte & raison-» née d'un Livre dont on par le bien & » mal, toutes les remarques seroient » differentes, & le Livre seroit loüé » & blâmé dans les mêmes endroits. S'exprimer ainsi, c'est convertir la critique en un art frivole, c'est introduire

un vrai Pyrrhonifme en fait de goût pour les Ouvrages d'efprit, comme a fait un certain Traducteur que vous connoiffez. Je foutiens que des Connoiffeurs, partagés peut-être fur des beautés ou des défauts peu marqués, fe réuniront toujours à loüer ou à blâmer ce qui eft évidemment bon ou mauvais : le fait eft inconteftable. Je ne conçois donc pas comment l'Auteur, partifan décidé de la faine critique, a pû tenir un pareil langage. » Il me » femble, dit-il pag. 255. que le don de » juger fainement des Ouvrages d'ef- » prit eft un des plus grands avantages » de la Littérature. A mefure que l'ef- » prit s'enrichit, on acquiert la jufteffe. » La délicateffe vient après, *qui nous* » *apprend à démêler le meilleur d'avec le* » *bon.* » Vous voyez que M. de Claville réfute M. de Claville.

Notre Auteur ne prétend pas faire de fon Eleve un Petit-Maître bel-efprit, qui faffe parade de fon ignorance. Il veut que fes parens lui compofent une petite Bibliothéque de tout ce qu'il y a de plus propre à étendre & à orner l'efprit, & de ce qui convient à la profeffion qu'il a embraffée. » Eft-ce un » travail, dit-il, que d'acquerir un peu » de politeffe & d'érudition ? Poffeder

» Horace, & ſçavoir vivre, c'eſt tout
» ce que j'exige à quinze ans. Aſſûré-
» ment je ne ſuis pas cher; bien entendu
» pourtant que peu à peu le cabinet &
» l'uſage du monde feront le reſte. » Il
conſeille à ſon diſciple un peu plus bas,
de lire Virgile & Cicéron; mais il ne
veut pas qu'il ne ſoit qu'un ſçavant.
» Il ne s'agit entre nous, dit-il pag. 50.
» ni de décliner *Muſa*, ni de ſoutenir
» au College Royal une Theſe en Lan-
» gue Hébraïque. Je ne leur propoſe
» qu'un milieu judicieux & amuſant
» entre l'ignorance & le profond ſça-
» voir. J'admire les hommes vraiment
» doctes, comme les vrais dévots. Mais
» je ſuis ſi perſuadé qu'il eſt peu de Sça-
» vans, qui d'ailleurs ayent du mérite,
» que j'ai toujours craint de me gâter
» le peu que j'ai d'eſprit, ſi je me hériſ-
» ſois d'un ſçavoir inutile. » C'eſt ainſi
que parle un homme du monde, qui
fait uſage de ſa raiſon. Nous n'acque-
rons preſque jamais une qualité qu'aux
dépens de l'autre; un Sçavant profond
eſt ordinairement un mauvais Philoſo-
phe, & un pitoyable Juge d'ouvrages
d'eſprit. Peut-être auſſi n'eſt-il né que
pour ſçavoir des Langues & pour rete-
nir des faits. Voulez-vous un exemple
éclatant du peu de goût d'un Sçavant

en fait de Poëſie », &c. Liſez les *Mémoires* en Latin *de M. Huet.*

L'Auteur recommande d'étudier principalement la Langue Françoiſe ; mais il veut qu'on y joigne le Latin & quelques Langues vivantes. » Rien ne » m'étonne plus (ajoûte-t'il page 38.) » que de voir quelques Sçavans, farcis » d'idiomes étrangers, & qui ſçavent à » peine bégayer celui qui leur eſt pro- » pre. Comment peuvent-ils devenir » gens de mérite, ſi paſſant toute leur » vie à décliner & à conjuguer, ils ne » font pas attention que toute Langue » ne peut ſervir qu'à apprendre des » choſes ? » Cela eſt ſenſé : mais ces ſortes de ſçavans ne penſent point, & ſont organiſez pour pâlir toute leur vie ſur des mots.

Les défauts qu'on commet ordinairement dans l'éducation de la jeuneſſe, ſont expoſez ici d'une maniere fort énergique. Il n'y a pas moins de force dans ce que l'Auteur dit contre le peu de profit qu'on fait de cet âge fortuné, qu'il appelle *intermédiaire*, *entre les détails répugnans de la Scholaſtique* & les vûës ſérieuſes d'un établiſſement. Après avoir peint un jeune homme auſſi charmé d'avoir fini ſes Claſſes à quinze ans, *qu'un porte-faix qui ſe débaraſſe de ſon far-*

deau, il ajoute : » Dans le fort de cette
» séduction de toute espece, que devient
» la précieuse érudition, dont les pre-
» miers principes lui ont coûté tant de
» tems & tant de soins ? C'est un avor-
» ton, qui périt avant que de naître ;
» c'est une fleur qui se fane avant que
» d'épanoüir : semblable au foin qui
» croît sur le toît d'une mauvaise chau-
» miere, & dont on ne recüeille rien,
» *Sicut fœnum tectorum.* » Il cite à ce su-
jet le fameux Sonnet de Hesnault sur
l'Avorton, & se plaint que les jeunes
gens, à qui l'on veut seulement inspirer
du goût pour les Belles-Lettres, croyent
qu'on veut *les ramener à pas d'écrevisse
jusqu'à la mécanique de la Grammaire*,
ou qu'on les va élever par degrés jus-
qu'aux Langues Orientales.

Dans les éditions précédentes l'Au-
teur avoit un peu badiné sur des matie-
res délicates. » On s'est scandalisé, dit-
» il, *de la lucarne d'un froc & des sermons
» à la Capucine*; je les ai supprimez. Que
» doit-il résulter du peu que j'en ai dit ?
» Le frere Quêteur en a pleuré ; le Gar-
» dien, autrefois Capitaine de chevaux,
» en a ri, & le lecteur sans partialité en a
» conclu que je n'écrivois pas en Pere-
» Maître. Certains portraits satyriques
» ont déplû à des Censeurs, qui contre

» l'intention du peintre en ont fait des
» applications si visibles, selon eux,
» qu'*un Quinze-vingt* peut reconnoître
» les originaux. » Après avoir fait son apologie, il ajoûte : » J'ai pris plaisir à
» peindre les hommes vertueux, & je
» n'ai fait qu'un *in-douze*. Si j'avois ca-
» ractérisé tous les vicieux j'aurois fait
» un *in-folio*. » Enfin la Préface de l'Auteur, comparable à une abondante pepiniere, qui contient les semences & les premieres productions de chaque espece, est pleine de traits singuliers, qui annoncent le goût de son Livre, & qui en renferment, pour ainsi dire la substance.

On ne peut nier que M. de Claville ne donne des conseils solides à ses éleves, pour les engager à cultiver leur esprit. » Je dis à tous les jeunes gens,
» retrouvez ce que vous avez perdu ;
» paraphrasez comme en Seconde, par-
» lez comme en Rhétorique, raisonnez
» comme en Philosophie ; mais que les
» Patrus, les Fléchiers, les Cheminais,
» les Fenelons, les Bossuets soient vos
» Regens, & Ciceron votre Préfet. Ca-
» chez votre ignorance sous le sçavoir
» d'autrui, instruisez-vous à *huis clos*.
Il indique ensuite plusieurs Livres excellens, qui doivent être selon lui, un

veni mecum : C'est dommage qu'il propose quelquefois, comme de bons modéles, certains Ouvrages que le goût de Paris, ni, je crois, celui de Roüen, ne trouvent pas bien admirables. Enfin *ajuster la force du Latin avec les graces du François*, lui paroît la source du vrai mérite, *& même de la Fortune.* » Ha que » cette fortune est difficile à faire s'é- » crie-t'il! il n'y a pas de ruë Quinquem- » poix pour les Talens ?

Le style précieux, & ce qu'on appelle le Néologisme (vous connoissez le Pere de ce mot que le Public a adopté) ne sont point épargnés dans l'Ouvrage de M. de Claville... Il l'appelle *un jargon pitoyable, dont la peste a cangrené quelques modernes.* Ce monstre, poursuit-il, n'est propre qu'à rendre notre Langue Allemande en François. » Cet air affecté n'épargne personne, » dit-il pag. 178. & 179. la contagion » s'étend à tout... Ces innovations » fourmillent dans tout ce qu'on nous » donne de plus beau. Puisque tant d'E- » crivains s'érigent en créateurs & en » législateurs du langage, ne seroit-il » pas juste que l'Academie revendiquât » la compétence; qu'elle arrêtât le pro- » grès du désordre, & qu'elle fournît » des éclaircissemens & des secours aux

» esprits modestes qui aiment la justesse » & la précision ? Est-il indifferent à la » gloire d'un Etat d'apprendre à bien » parler ? » Pour justifier l'Académie, on peut dire qu'elle condamne tacitement ce nouveau jargon, en l'excluant de son Dictionnaire. D'ailleurs cette Compagnie ne s'érige point en tribunal critique ; elle ne prononça que par des ordres superieurs, sur le mérite du Cid, dont elle a fait la critique : Et quelle critique ? Elle ne seroit pas aujourd'hui du goût de certains esprits, ennemis du progrès des Lettres, qui voudroient que la République Littéraire fût privée de sa précieuse liberté : ils ont leurs raisons pour penser ainsi. Mais l'interêt du Public l'emportera toujours sur leurs vains murmures.

On voit avec plaisir le zele de l'Auteur pour la perfection de notre Langue : il voudroit pour cela que *l'Académie Françoise, le Tribunal Souverain des Belles Lettres, assemblât les Chambres qui sont répanduës dans toutes les Provinces du Royaume.* Mais il me semble qu'il a tort de regarder comme un défaut dans notre Langue, d'avoir des termes qui signifient des choses tout-à-fait differentes. Les Langues Grecque & Latine ont cet imperfection, supposé que c'en

foit une. Cette duplicité de fens à-t'elle jamais formé d'équivoques ? Qui a jamais confondu par exemple, le *Palais* de la bouche avec le *Palais* où l'on rend la juftice, ou avec le *Palais d'un Prince*. La remarque de l'Auteur eft donc une minucie.

Les révolutions de notre Langue, & les portraits de quelques-uns de nos Ecrivains Anciens & Modernes, font honneur au difcernement de M. de C. Il critique en chemin faifant quelques expreffions, & quelques pensées de Malherbe, de du Bellay, de Racan, &c. Mais je fuis obligé de paffer tous ces détails. Notre Auteur a le talent fingulier de coudre enfemble les idées qui paroiffent les plus difcordantes. Tel eft le parallele de M. de Fenelon Archevêque de Cambray, avec Quinault.
» Peut-être ne comprenez-vous pas
» qu'on puiffe pécher par trop d'a-
» mour pour Dieu. Lifez & vous trou-
» verez que M. de Cambray n'avoit
» pas fuivi ce confeil de l'Apôtre, *Sapias ad fobrietatem.* Quinault par un contrafte affreux a fort mal à propos travefti dans fa morale le même trait de S. Paul..... Ce n'eft pas être fage d'être plus fage qu'il ne faut. M. de
» Fénelon pouvoit bien dire à Dieu

» comme le Prophête, *Zelus domus tua*
» *comedit me*, mais il a outré ce zéle.
» Au contraire Quinault, célébre Pro-
» fesseur de galanterie, n'a cherché
» qu'à nous gâter le cœur par une tra-
» duction empoisonnée. *Corruptio opti-*
» *mi pessima.* J'aurois dit à M. de Cam-
» bray, *Sapias ad sobrietatem* : & je dis
» à tous ceux qui voulant imiter Qui-
» nault, font les marchands d'esprits
» aux dépens de la Religion, *non sunt*
» *miscenda sacra profanis.* » Il seroit fa-
cheux pour l'Auteur qu'on jugeât de
son Livre par cet endroit que viens
de citer.

Voici la maniere dont il regle le goût
pour l'Opera & pour la Comedie. » Il
» y a, dit-il, une sorte de discerne-
» ment à préférer l'Opera à la Comé-
» die depuis dix ans jusqu'à vingt, &
» de rentrer dans le même goût à soi-
» xante, parce qu'à ces deux âges on
» aime les plaisirs qui réveillent l'ima-
» gination sans la trop appliquer. Don-
» nons le reste du tems à la Comédie:
» tout ce qui nous instruit en nous ré-
» joüissant mérite bien nos plus beaux
» jours. » C'est-à-dire, que le goût de
la Musique ne convient qu'à l'enfance
& à la vieillesse. Le goût de la Musique
dépend de notre organisation seule ; &

elle mérite par elle-même d'être aimée en tout tems. Mais écoutons-le sur les plaisirs de la table.

» Je ne haïrois pas, dit-il ailleurs, » de me trouver quelquefois en société avec cinq ou six amis, qui, tous » dans la plus longue séance, n'aime- » roient à boire que chacun sa bou- » teille, moitié Beaune, moitié Sille- » ry. Il me semble que c'est assez pour » dîner longuement & délicieusement; » mais quand un heureux hazard vient » allonger le plaisir; quand la conver- » sation devient plus brillante; que » vous mêlez à beaucoup de politesse » quelque traits de cette sorte d'érudi- » tion dont j'ai parlé, livrez-vous, » saisissez l'occasion, ne comptez point » les quarts d'heure, faites mettre en- » core deux bouteilles au frais; tant » que vous sçavez répandre de l'esprit, » & joüir délicieusement de l'esprit des » autres, ne craignez rien pour votre raison. » Cela ne meritoit-il pas bien d'être imprimé, ainsi que ce qui suit; Après avoir rapporté le beau Rondeau de Madame Deshoulieres contre l'amour, il ajoute: » Cette pensée sur la » fuite est d'une grande beauté. Vous » la trouverez *aussi forte & plus brillan-* » *te* dans ce *Distique* Latin, parce que

» la justesse de la pensée se trouvant re-
» levée par le jeu de mots, doit faire
» plus d'impression.

Ne sedeas, sed eas : ne pereas, per eas.

Comme l'Auteur peut-il mettre en paralelle avec une pensée noblement & finement exprimée, un misérable jeu de mots, digne tout au plus des *Bigarrures* du Sieur des Accords, ou des Oeuvres du Sieur d'Assouci Ce quolibet Latin méritoit-il d'avoir place dans un Livre ?

Lettre à M. Ricoboni.

Il paroît depuis peu une Lettre intitulée : *Lettre à M. Louis Riccoboni, au sujet de celle qu'il a écrite à M. Muratori, touchant la nouvelle Comedie de M. de la Chaussée.* Pour vous donner d'abord une idée generale de cet Ecrit, il suffit de dire qu'il est mêlé de quelques loüanges peu assaisonnées, & de quelques raisonnemens qui n'ont pas toute la justesse possible, & qui sont le plus souvent étrangers au sujet ; mais qu'on y trouve de tems en tems des réfléxions justes & sensées, & des remarques dont certains Lecteurs peuvent profiter. Si d'un côté l'Auteur est un peu répréhensible pour les négligences de son stile, & pour les défauts de son raisonnement, il mérite aussi un peu d'éloge,

pour ne s'être point toujours trompé, & pour avoir dit des choses fort bonnes, conformes à la droite raison, de tous les hommes. Enfin si l'on jugeoit de sa Lettre par la lecture des vingt premieres pages, on n'en feroit peut-être pas tout le cas qu'elle mérite : mais ceux qui se donneront la peine de la lire toute entiere, trouveront que l'Auteur, sortant comme d'une espece de sommeil, traite son sujet avec une sorte de solidité, quoique de tems en tems le sommeil le reprenne.

Entrons maintenant dans quelque détail. Après un début orné de complimens, M. de C. fait le procès à M. Riccoboni, sur ce qu'il a dit que *les armes ont toujours été contraires aux Belles-Lettres*. On a assez entendu ce que cet Auteur vouloit dire par ces mots ; le sens qu'ils presentent est clair. Notre Critique y trouve néanmoins des difficultés, & il juge que la pensée est fausse. Pour en convaincre M. R. il cite un grand nombre d'autorités, il rappelle la gloire de l'Italie sous les derniers Consuls, & sous les premiers Césars. Il passe ensuite à notre France, & fait voir que les tems où la guerre étoit le plus allumée, sous François I, sous Loüis XIII, sous Loüis XIV, furent

aussi ceux où l'on vit davantage fleurir les Belles-Lettres. Mais en peut-il ignorer la véritable cause ? A-t'il pû d'ailleurs ne pas faire attention, que lorsque M. R. a dit, que *les armes étoient toujours contraires aux Belles-Lettres*, il a entendu le lieu où est le siége de la guerre, & qu'il a voulu parler de l'Italie, & en particulier de la Ville où M. Muratori fait son séjour ? Or on ne pense guere à produire ni à publier des Ouvrages, quand le Païs où l'on vit est tout en feu, & lorsqu'on ne songe qu'à garantir sa vie & ses biens de la fureur du Soldat. Il est cependant vrai en général que tout lieu est propre à sacrifier aux Muses. Mais cette maxime ne justifie pas ce que dit M. de Castera, que *les Lauriers de Mars font fleurir ceux des Muses.* Si on l'en croit, *lorsque l'Italie faisoit trembler le monde, elle produisoit des Cicerons, des Virgiles, des Horaces, des Tacites*, &c. Ne peut-on pas lui répondre, que Rome ne commença à se distinguer par les Belles-Lettres, & à égaler l'ancienne Gréce, que lorsqu'elle fut délivrée des Guerres ou étrangeres ou intestines : Horace, Virgile, Phedre, Ovide, & tant d'autres Poëtes illustres dont les Ouvrages ont péri, ne parurent dans tout

leur éclat, que lorsqu'Auguste eut fermé le Temple de Janus. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Je suis persuadé que si le Censeur eût fait plus d'attention au sens des paroles de M. R. il se seroit épargné la peine de contester sur un point incontestable.

Il répare un peu cette chicane, par les louanges qu'il donne ensuite à l'Auteur, qui en merite sans doute, mais de plus fines & de plus délicates : voici comme il lui parle pag. 8. Je ne » m'amuserois pas à vous chicaner sur de semblables bagatelles, si on devoit vous passer » des fautes; mais on n'en veut point souffrir de » vous, parce que l'on sent que vous pouvez » vous dispenser d'en faire. Les Tableaux des » Carraches & des Titiens méritent d'être jugés » à la rigueur. » Voila bien de la dépense en politesse ; mais comment ajuster ces complimens & ces belles comparaisons avec ce qui suit? Après avoir exposé un article de la Lettre de M. R. qui est en effet répréhensible, & peu obligeant pour une Nation au milieu de laquelle il vit, le Critique lui répond en ces termes : » Ayez, M. *un peu plus de bonté pour nos François*, » contentez-vous de penser *à votre mode*, & ne » leur attribuez point *vos idées*. C'est user trop » imperieusement de l'ascendant que votre esprit peut vous donner sur des Lecteurs *crédu-* » *les.* » On ne doute pas que l'Auteur Italien ne profite de l'avis, & qu'il n'ait désormais *plus de bonté pour la France.*

On sçait que s'il y a quelque décadence dans nos Lettres, les étrangers ont souffert la même vicissitude, & ne se sont pourtant jamais trouvés de niveau avec nous. M. de Castera rentre

ici dans son sujet, pour le quitter de nouveau. Il fait parler. M. R. comme il le devroit en effet mais au lieu de le réfuter, il semble se contredire lui-même par une comparaison peu juste de nos Comiques contemporains avec Moliere. Il est convenu plus haut que le goût & les Lettres ont souffert du déchet, & qu'il s'en faut bien qu'on suive les routes tracées par Moliere, Corneille, Racine, &c. Malgré cela il soutient que *les beaux génies sont plus communs chez nous que chez les autres Nations*, & pour le prouver il assure qu'*il n'auroit qu'à copier l'Illustre* Pere de la Sante. » Quoi, dit-il, du fond de votre cabinet » vous attaquez une nation qu'on doit respec- » ter ! vous décidez que les beaux génies sont » peu communs chez elle ? Dans quel rang » mettez-vous donc les Fontenelle, les Rol- » lin, les Crebillon, les Detouches, les Voltai- » re, & tant d'autres, qui font voler si loin la » la gloire de la France ?

L'Auteur n'a pas fait réfléxion, que l'Auteur qu'il combat, n'a jamais dit que *les beaux genies sont peu communs dans notre nation*, & qu'il n'a parlé que des génies capables d'inventer; en cela l'Italien se trompe ; il est vrai; mais sa pensée est bien différente de celle que lui attribue son censeur, & cela supposé, les exemples qu'il allegue son tout-à-fait hors d'œuvre.

M. de la Chaussée, qui est le principal objet de la Lettre de M. R. a reçu de lui les plus grands éloges, par rapport à sa Piece intitulée, l'*Ecole des amis*, que cet Auteur regarde comme un phénomene Dramatique, qui a paru cette année sur l'horison de la France. Notre Auteur encherit encore sur les termes admiratifs du Panegiriste Italien. M. de la C. mérite, selon lui, l'aplication de ces deux vers du Cid :

Mes pareils à deux-rois ne se font pas connoître
Et pour leur coups d'essai, veulent des coups de maître.

& il les parodie ainsi en son honneur :

Ses pareils à deux fois ne se font pas connoître
Et pour leurs coups d'essai, *frapent* des coups de maître.

Certains Critiques prétendent qu'on n'a jamais dit *fraper des coups de maître*, par la raison que cette métaphore est tirée des coups de paume, de billard & d'autres jeux. Or on ne dit point au jeu *fraper un coup*, mais *faire un coup*. Ces Censeurs sont peut-être des puristes fâcheux, des rieurs impitoyables, *de ces insectes du Parnasse, qui se mele d'y régler les places d'honneur en dépit d'Apollon & des Muses.* Ce qu'il y a de singulier & d'étrangement allégorique, est que l'Auteur trouve une *raillerie fine & spirituelle*, contre les *insectes du Parnasse*, dans ces paroles de M. R. qui sont pour lui une *scene ingenieuse, où le Docteur Lanternon trace grotesquement un systême nouveau* : Voici les paroles de l'Auteur Italien, qui renferment selon notre Auteur cette *scéne ingenieuse*. Un de ces génies *peu communs dans cette nation*, & dont cependant la Ré»publique des Lettres a si grand besoin, un de ces » génies amateurs de la nouveauté, & assez har» dis pour en hazarder une contre le torrent de » l'usage, a voulu secoüer le joug, & s'est ou» vert une route nouvelle, en voyant que celle » qu'on avoit suivie jusqu'alors sur les traces » de nos plus grands hommes, *n'étoit plus du goût » des spectateurs.* » Trouvez-vous là aucune *ironie allégorique* ? Pour embellir & fermer *la scene ingenieuse*, il apostrophe ainsi l'Auteur Italien : » Ceci passe le plaisant (*ceci* ? il a voulu » dire *cela*) hé quoi, Monsieur, continuë-t'il, » dans quel païs êtes-vous ? Faut-il qu'un Fran» çois vous prêche la circonspection ? Je vous

» avoüerai que je ne l'aurois pas cru. Le même Docteur cite ensuite, pour exemple de piéce de Théatre d'une nouvelle invention, l'*Indiscret* de M. de Voltaire.

On est un peu surpris que notre Auteur avance ensuite cette proposition [page 25] que *l'Eglise tolere les plaisirs du Théatre*. Il a plus de raison, lorsqu'il ajoûte : » Nous sommes si foibles, » qu'il nous faut du relâche dans nos occupa- » tions : & quel relâche plus innocent qu'une » Tragédie où l'on voit de grands exemples » de vertu, où le vice n'oseroit paroître que » sous des couleurs, qui le font détester ? enfin » ou la chûte des Heros nous avertit de nous » tenir en garde contre les passions violentes, » parce qu'elles sont presque toujours funestes ; » Au surplus s'il arrivoit que la Tragédie pro- » duisît quelqu'effet pernicieux, ce ne seroit » que par la faute du Poëte, qui nous donne- » roit des maximes empoisonnées, & qui prê- » teroit au vice des traits séduisans; ou bien, ce » pourroit être la faute du Spectateur, qui pren- » droit pour modele un mauvais caractere, » qu'on ne lui présenteroit, que pour l'en dé- » tourner. Quelle conséquence tireriez vous de- » là ; Les Comédies ne sont pas moins suscepti- » bles de pareils abus ; ainsi je retorquerois con- » tre votre sentiment tout ce que vous diriez » contre le mien. »

Le Critique finit par traiter fort civilement M. R. de *Gazetier* : » J'avoüe, dit-il, que vo- » tre *Gazette* m'a mis de mauvaise humeur ; » cependant elle ne dérobe rien à l'estime que » j'ai pour vous »

Je suis, &c.

Ce 14 Décembre 1737.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLX.

C'Eſt une ſingularité bien remarqua-ble, Monſieur, que les Sçavans qui ont les premiers écrit l'Hiſtoire de la Chine, ou éclairci la Langue écrite & hiéroglyphique de ce pays, ayent eſſuyé les traits de la plus vive contradic-tion. Marco-Polo noble Vénitien, qui avoit parcouru une partie de ce vaſte Empire, en ayant composé l'Hiſtoire, ſon Ouvrage fut regardé comme un Roman. En Allemagne, le docte Muller qui ſe vantoit d'apprendre à lire cette Langue plus facilement que toute autre, & qui certainement y avoit fait de grands progrès, fut attaqué avec tant de vivacité par des ignorans, que par un déſeſpoir préjudiciable aux Let-tres, il brûla tous ſes papiers; laiſſant

Méditations Chinoiſes.

incertain, dit M. de Leibnits, s'il nous a privé des Monumens de son sçavoir ou de son ignorance ; alternative injuste par rapport à un homme si sçavant & si laborieux. M. Fourmont l'aîné, Professeur en Langue Arabe au Collége Royal, a été exposé en France aux mêmes orages. On l'a accusé de s'être attribué le travail du Sieur Hoamge Chinois ; on lui a même disputé la connoissance de la Langue Chinoise ; & en conséquence dès 1728, ses envieux traverserent l'impression de sa Grammaire. Il a exposé avec beaucoup de naïveté & de candeur les effets du préjugé & de l'envie, dans le *Catalogue de ses Ouvrages* imprimé en 1731, où il s'est solidement purgé du crime de Plagiat, & a prouvé par l'énumération de plusieurs Dictionnaires & de divers Ouvrages de sa façon, qu'il posséde la *langue parlée* & la *langue écrite* des Chinois, aussi parfaitement que les plus habiles Mandarins.

Quoique le génie de M. F. pour les Langues, son application infatigable, sa vaste érudition, & sa candeur soient connuës de tous ceux qui sont initiés dans la littérature, cependant il y a toujours eu des gens assez injustes pour révoquer en doute un fait, qu'il étoit

aisé de vérifier par l'inspection des Ouvrages de ce Sçavant homme. Est-il possible, disoit-on, que sans sortir de Paris, sans presque aucun secours, M. F. ait pû arriver, par la seule force de son esprit & de son travail, à entendre les Livres & à débroüiller cette multitude prodigieuse de *Caractéres Chinois* ? L'incrédulité armée de cette objection étoit sourde aux cris de M. Fourmont, qui lui disoit sans cesse : Venez & voyez : *Venite & videte.* * Pour la confondre, il ne restoit à cet Ecrivain Poliglotte, que de publier un Ouvrage touchant la Langue Chinoise. De tous les Livres qu'il a composés sur cette matiere, ses *Méditations Chinoises* **, dont je vais vous entretenir, sont à mon avis, celui qui méritoit d'être imprimé préférablement à tous les autres. Il y considére la nature d'une Langue Philosophique & universelle ; & il la trouve dans les Hiéroglyphes & les Monosyllabes de la langue Mandarinique des Chinois : il enseigne l'art de lire & d'entendre aussi parfaitement qu'à Pekim, ces Hiéroglyphes, ces

* Catal. des Ouvrages de M. F. page 95.

** *Meditationes Sinicæ, &c. Lutetiæ, Parisiorum*, 1737. *in-fol.* Il se trouve chez Musier Libraire Bullot, &c.

Monoſyllabes, & un nombre infini de Caractéres; & cela en ſe ſervant d'abord des Ouvrages des Européans ſur la Chine, qui conduiſent à l'intelligence des Livres purement Chinois. M. Fourmont aſſure même à ſes Lecteurs, qu'il les mettra en état de lire de la même maniere que les Chinois, mais plus facilement & plus ſûrement, leurs caractéres inacceſſibles juſqu'ici aux Sçavans. Il veut en même tems qu'on ne le ſoupçonne ni de tromperie, ni de mauvaiſe fineſſe. *Omninò, Lector, expecta paululùm, volo ego tu Caracteres Sinarum, Characteres illos Litteratis noſtris hactenus inacceſſos, faciliùs ac certiùs quàm Sinæ ipſi legas, at eodem, quo ipſi, modo, nequid hîc, ut dixi, ſuſpiceris aut fraudis aut malæ induſtriæ.* Page 25, col. 2.

Ce qui fait naître aux vrais Sçavans & aux gens d'eſprit l'envie d'apprendre une Langue vivante, eſt la grandeur d'une Nation, ſes grands exploits, ſes progrès dans les Arts & dans les Sciences, & les heureuſes productions de ſon eſprit. Quand aucun de ces avantages ne ſe trouve, la connoiſſance d'une Langue eſt une curioſité inutile, & une intempérance de ſçavoir; & il n'en réſulte qu'un vain amas de mots dans la mémoire. C'eſt donc pour montrer l'uti-

lité de la langue Chinoiſe, que M. Fourmont a donné dans ſa Préface une hante idée de l'Empire de la Chine, de ſa police, de ſes anciens Rois, & des Princes Tartares, qui en s'en rendant les maîtres, y ont fait fleurir les Arts, les Sciences, les Vertus politiques & morales. Il prétend que les Chinois, différens en cela des autres peuples qui ont été d'abord des Barbares, ont ſçu & enſeigné dans leur origine, ce qui convenoit à l'homme, ce qu'il devoit faire ou éviter : ils ont connu les avantages d'une vie douce & tranquille, l'utilité des loix, de la politeſſe, & de tout ce qui peut contribuer à la félicité des peuples. C'eſt de ces maximes qu'a pris ſa ſource le commerce entre tant de vaſtes Provinces qui compoſent l'Empire de la Chine; & ce commerce a inſenſiblement produit une langue Philoſophique & univerſelle, à l'uſage de ces différens pays. M. F. la tient pour le chef-d'œuvre de la ſagacité humaine; peu s'en faut même qu'il ne la regarde comme une invention divine. *Atque illud ipſum meâ quidem ſententiâ, ſi non divinè, at quantum ferebat humana ſagacitas, à Sinis Philoſophis excogitatum eſt, quod ſum ego tibi in tractatulo hoc meo demonſtraturus.* C'eſt de quoi il s'agira

un peu plus bas. Il indique les Historiens, les Voyageurs, les Missionnaires, &c. qui ont fait connoître la grandeur, les mœurs, le gouvernement, &c. des Chinois. Il cite avec éloge la Description Géographique de la Chine par le P. Duhalde, *Magnos & eruditos Duhaldi tomos*. Mais il assure que pour satisfaire solidement sa curiosité, il faut sçavoir la Langue Mandarinique; comme pour bien connoître le génie des Grecs & des Romains, il faut entendre & lire les Ouvrages écrits en leur Langue. M. F. insiste beaucoup sur ce parallele, & sur la nécessité de sçavoir le Chinois, pour ne pas témérairement apprétier les talens d'une Nation illustre. Les Ouvrages publiés par divers Européans ne sont propres, selon lui, qu'à donner une idée superficielle de ce grand Royaume. Les Sçavans, si on l'en croit, doivent apprendre la Langue Chinoise, cette Langue illustre, préférablement à toute autre, parce qu'elle renferme les Livres & le sçavoir d'une ancienne & sçavante Nation. Au reste, il y a deux Langues à la Chine, l'une qu'on appelle la *Langue parlée*, & qui n'est composée que de 400 Monosyllabes, & l'autre qu'on nomme la *Langue écrite*, ou hiéroglyphique, qui renfer-

me ſoixante - dix mille figures ou caractéres, capables d'effrayer les plus courageux Littérateurs.

Avant que de donner une connoiſſance étenduë de ces deux langues, M. F. a cru devoir s'étendre ſur les Sçavans qui ont parlé des Chinois, ſur les Ecrivains de cette Nation, ſur les Européans qui ont parlé de la Langue Hiéroglyphique, & ſur cet Ouvrage qu'il publie ſous le nom de *Méditations Chinoiſes*, & qui repréſente naïvement la route qu'il a tenuë pour parvenir à lire & à entendre la langue Mandarinique, en s'aidant d'abord du travail informe des Ecrivains de l'Europe.

Il ſoutient d'abord que les Chinois ſont les mêmes que le Peuple appellé *Seres* dans Horace, Virgile & Pline le Naturaliſte. M. Brayer a dit pourtant que c'eſt une Nation particuliere de la Perſe; opinion qui ne plaît pas à M. F. parce que, ſelon lui, celle qu'il a adoptée eſt généralement ſuivie par les Sçavans. D'un autre côté, M. Dacier dans ſon Commentaire ſur Horace, place les *Seres* entre les Indiens & la mer Orientale. Il eſt parlé des Chinois ſous le regne de Juſtinien; mais il n'eſt plus fait mention d'eux juſqu'au pontificat d'Innocent IV, qui leur envoya un Député

à l'occaſion de la guerre des Tartares. Loüis.IX.Roi de France en fit de même. Ces Députés à leur retour étonnerent ce ſiécle d'ignorance, quand ils parlerent de vaſtes Royaumes, qui avoient des Prêtres, des Temples magnifiques, pluſieurs Sectes, des Philoſophes, des Académies, & des Colléges. Dans le treiziéme ſiécle Marco-Polo noble Vénitien vint à Pekim; revenu dans ſa Patrie, il ne trouva parmi ſes Contemporains, que des incrédules ſur ce qu'il raconta de la Chine; rapport juſtifié pourtant dans la ſuite par diverſes relations poſtérieures. Les Ecrivains Arabes & Perſans, ont parlé des Chinois avant & après Marco-Polo. Enfin depuis quelques ſiécles, cette belle partie de la terre a été ouverte aux Européans, par les ſoins des Rois d'Eſpagne & de Portugal, qui y ont envoyé des Ambaſſadeurs & des Miſſionnaires.

On voit ici un Catalogue des plus illuſtres, depuis S. François Xavier, juſqu'à M. de Montigny Directeur du Séminaire des Miſſions étrangeres, & on lit au ſujet des Miſſionnaires la refléxion ſuivante. « Toute la Nation Chi-
» noiſe eſt lettrée; on y trouve des
» Philoſophes, des diſputeurs ſubtils,
» & des contempteurs dédaïgneux,

» d'Ouvrages ſans élégance ou dépourvûs de bon ſens. Quiconque ignore » les beaux Arts, eſt mépriſé; quand » même il ſeroit ſçavant, il ne convertira perſonne, s'il ne ſçait, je ne dis » pas la langue vulgaire, mais la Mandarinique & l'Hiéroglyphique; ſans » quoi les Mandarins ne daigneront pas » s'entretenir avec lui; exemple qui » ſera bientôt ſuivi par preſque toute » la Nation, extrêmement portée à l'imitation. » Il ajoute que ces motifs ont déterminé les Miſſionnaires à ſe rendre habiles dans la Langue Mandarinique, & il rend juſtice à leur érudition. L'idée qu'il donne des lumieres de la Nation Chinoiſe, & du goût de ſes beaux eſprits, me paroît, ſi je l'oſe dire, exagerée. Mais M. F. rabbat un peu des loüanges données aux Miſſionnaires, en reprochant à quelques-uns, dans le chapitre ſuivant qui roule ſur les Ecrivains Chinois, de ne cultiver que la langue vulgaire, ou celle des lieux qu'ils habitent, & d'ignorer la Mandarinique, quoiqu'ils ſe propoſent de convertir ceux qui la parlent le mieux. Il ajoute que les Miſſionnaires ſçavans, en cultivant la Langue Mandarinique, ſe bornent à l'inſtruction des Chinois; qu'ils leur tranſportent

des connoiſſances de l'Europe, & que rarement ils font part aux Européans de ce qui regarde la Chine. De-là ſont venus tant de Livres de toute eſpéce, compoſés en Chinois par les Miſſionnaires, tandis qu'ils en ont ſi peu donné en François, en Italien, &c. encore faut-il attribuer au hazard ce que nous en avons.

Parmi les Miſſionnaires qui ont écrit ſur la Chine, ſelon lui, l'un n'a cherché qu'à charmer l'ennui inſéparable d'une longue navigation, l'autre arrivé en Europe n'a fait que ſe prêter à l'importune curioſité d'un Sçavant. Il excepte de ces relations dûës au hazard les Diſſertations Mathématiques du P. Gaubil, l'Ouvrage du P. Duhalde, & les Lettres du Pere le Comte. N'auroit-il pas pu excepter auſſi le Recuëil des *Lettres édifiantes & curieuſes* des Miſſionnaires de la Compagnie de Jeſus? M. F. ajoute qu'on doit pourtant ſçavoir gré à ces Miſſionnaires, de nous avoir fait connoître une Nation ſi magnifique. Si nous ne connoiſſions, dit-il, les Romains & les Grecs, que par ce que des Ecrivains François auroient dit des premiers, ou parce que nous ſçavons des autres par les Auteurs Latins, la curioſité s'arrêteroit-elle là? N'aurions-nous

pas envie de dévorer les Originaux Grecs & Latins? Ainsi après avoir lû les Ouvrages Européans sur la Chine, ne devons-nous pas aspirer à lire les Auteurs Chinois, dont le nombre sur chaque matiere est infini? Il indique ensuite diverses Histoires de la Chine, des Annales, des Ouvrages de Géographie, de Philosophie, de Médecine, d'Astronomie, de Cérémonies, des Poëtes de toute espéce, des Romans, &c. qui sont dans la Bibliothéque du Roi. « Croiriez-vous, ajoute-t'il, qu'il » y a des Bibliothéques immenses dans » la plûpart des Villes de la Chine? » Dans celle de l'Empereur, on trou- » ve, je ne dis pas cinquante, cent, » ou cent cinquante mille Volumes, » ce qui en Europe est le nombre le » plus considérable, mais, chose in- » compréhensible, dix, douze, qua- » torze millions de Volumes. Il assure » avoir appris avec étonnement ce fait » de la bouche même de M. Fouquet » Jésuite & Evêque d'Eleuthéropolis, » témoin oculaire, qui demeure main- » tenant à Rome, où il est Bibliothé- » quaire du Collége de la Propagande. » *Crederes ne Bibliothecas illic immensas in plerisque Urbibus existere; In Regiis, Voluminum non 50000, non 100000,*

non 1500000; *quod in Europâ ultimum; ſed, quæ res animo vix cogitari poteſt, Voluminum reperiri ultra milliones decem, duodecim, quod ex ore viri profectò Sanctiſſimi, atque oculati teſtis C. D. Fouquet, Epiſcopi Eleutheropolitani, nunc Romæ degentis, & in Propagandæ Fidei Collegio Bibliothecæ Præfecti, reſcivi & auribus meis, non ſine ſtupore, hauſi?* Voilà de quoi faire rouler les preſſes de l'Europe, ſi la Langue Mandarinique étoit cultivée par un grand nombre de Sçavans. Mais s'il faut juger du mérite des Ecrits Aſtronomiques, Mathématiques, & politiques, par les progrès que nous ſçavons certainement que les Chinois ont faits dans ces Sciences, il faut avoüer qu'ils ne peuvent guéres piquer la ſçavante curioſité. Nous ſçavons ce que nous devons penſer de leur Poëſie & de leurs Romans; leurs Ouvrages de Morale, qui ſont en grand nombre, ne contiennent rien que de trivial, à en juger par les échantillons que les Miſſionnaires en ont publiés. Ainſi les Ouvrages de ce genre indiqués par M. F. ne ſont pas fort dignes de notre application. Reſtent donc les Livres concernant l'Hiſtoire Civile & Naturelle, & la Géographie; mais on prétend que la plûpart ne ſont que d'ennuyeuſes

répétitions, & qu'ils sont remplis de détails & de remarques peu importantes : car l'esprit de minutie paroît être le partage de la Nation Chinoise. Ainsi un Philosophe réduiroit facilement ce nombre immense de Volumes, qui d'ailleurs pour la plûpart sont de simples Cayers, & après cette réduction il s'en trouveroit beaucoup moins qu'en Europe, peut-être même n'y en auroit-il pas de quoi garnir un médiocre Cabinet. Cependant comme l'admiration est la mere de l'émulation, il n'est pas hors de propos que M. F. dans la vûë d'inspirer le goût pour la Langue Chinoise, ait un peu grossi les objets, en nous assurant que la plûpart de ces Livres sont des Ouvrages achevés. Il en attribuë avec raison la grande quantité à l'usage excellent où l'on est à la Chines, de ne donner les Charges qu'aux personnes, dont le sçavoir est attesté par quelque Ouvrage connu.

Dans le détail des Sçavans & des Missionnaires qui ont cultivé la langue Hiéroglyphique, M. F. a marqué ce que chacun en a connu. Il assure que lorsqu'il a commencé à étudier la Langue Chinoise, il n'a trouvé ni Grammaire, ni Dictionnaire écrit en Latin sur cette Langue. C'est aux PP. Martini

& Couplet qu'il attribuë la source des connoissances qu'on en a en Europe. Ils firent naître l'envie à divers Sçavans de faire des Dissertations sur la langue Hiéroglyphique de la Chine. Golius, Hyde, Muller & Mentzel, sont ceux qui se sont distingués dans ce genre de Littérature. Je suis bien aise d'observer que M. Fourmont s'éléve contre M. l'Abbé Renaudot, qui sur le témoignage de deux Voyageurs Arabes, pour lesquels la Chine étoit un païs inconnu, a décrié la Langue & le génie de ses Habitans. Il reproche à cet Abbé de n'avoir point sçu leur Langue, & d'avoir estropié les noms de leurs Empereurs. A l'égard du Sieur Hoamge Chinois, qui avoit fait quelque séjour à Paris, & qui avoit été chargé par Loüis XIV. de travailler à un Dictionnaire de sa Langue, il n'a composé que quelques petits Ouvrages en François & en Chinois; mais le Chinois est seulement en Lettres Latines; il a encore laissé un commencement de Dictionnaire suivant l'ordre des Clefs, avec des Caractéres, mais sans donner aucune lumiere sur la Langue Hiéroglyphique. Il parle fort sobrement de M. Freret son Confrere. Vous pouvez voir, page 321. du Tome III. du *Nouvelliste du Parnasse*,

ce qu'il en a dit dans le *Catalogue* de ses propres Ouvrages.

M. Fourmont n'a pas oublié la Grammaire du P. de Premare Jésuite, & il raconte à ce sujet la visite que lui rendit M. de Montigny, Directeur du Séminaire des Missions Etrangeres, qui a passé dix années à la Chine. Ce vrai connoisseur lui dit d'abord, que la plûpart des Missionnaires négligeoient la Grammaire de la Langue Chinoise, contens de graver dans leur mémoire les caracteres les plus nécessaires pour les besoins de la vie; que des Mandarins même n'avoient jamais pénétré le fond de la Langue Hiéroglyphique, & qu'il ne comprenoit pas comment, sans aucune Grammaire, il avoit pû la posseder si parfaitement. M. F. exprime ici les transports de joye que lui causa cette visite, où il fut question de la Grammaire du Pere de Premare. Après quoi l'Auteur lui parla de ses *Méditations*, où M. de Montigny reconnut avec étonnement que le docte Professeur enseignoit la maniere de lire les Caractéres Chinois, semblable à celle qu'on enseigne dans les écoles des Mandarins. M. F. lui montra ensuite toutes ses productions Chinoises. Enfin, pour abbréger, M. de Montigny rendit témoi-

gnage à feu M. le Duc d'Antin, de l'excellence de la Grammaire Chinoise de M. F. témoignage qu'on trouve à la fin de ce Volume. On y voit aussi diverses piéces, qui prouvent que M. Fourmont n'a point copié l'Ouvrage du P. de Premare. L'idée qu'il donne ensuite de ses *Méditations* est assez détaillée ; il en résulte qu'il enseigne la méthode sûre & facile de lire & d'entendre les Caractéres Chinois, en se servant de l'analogie des Clefs, c'est-à-dire, des Caractéres génériques qu'il a expliqués.

Quoique j'aie eu la curiosité de lire deux fois l'Ouvrage de M. F. je n'ai garde d'en donner une idée étenduë ; ce sont des détails infinis, & qui ne seroient point goûtés de la plûpart de nos Lecteurs. Par l'exposition naïve des moyens qu'il a employés pour parvenir à l'intelligence des Caractéres Chinois, il semble qu'il ne doit plus rester que peu de doute à ce sujet, surtout après les témoignages honorables qu'ont rendu de sa capacité des Missionnaires, qu'on doit supposer habiles eux-mêmes. Le but de ces *Méditations* est de faire voir, comment avec le seul secours des Livres Latins & François sur la Chine, M. F. a pû parvenir à lire & à entendre les Caractéres Chinois, à

composer une Grammaire & des Dictionnaires, Ouvrages qui doivent être adoptés par les Mandarins mêmes. *Labores nostros ab ipsis Mandarinis adoptandos.* Les encouragemens du Prince & de ses Ministres, ont encore soutenu l'ardeur de M. F. qui a pris de nouvelles forces dans sa bienveillance pour la République des Lettres, dans son espéce d'audace pour faire fleurir les langues Orientales, & dans son admirable sagacité pour ces sortes d'entreprises. *Addamne, id quod omninò necessarium fuit, animum in Rempublicam Litterariam meum? Audaciam quandam ad studia Orientalium linguarum promovenda? Et sagacitatem hisce in rebus*, &c. Cette sagacité m'a paru merveilleuse; & il est rare d'en trouver tant dans un Grammairien. On voit ici la généalogie des différentes idées, & des refléxions de M. F. qui l'ont insensiblement conduit à son but. A l'exemple des Géométres, il va des choses connuës aux inconnuës, & une lueur lui sert toujours pour arriver à une lumiere. Il expose avec tant de vérité & d'énergie la suite des opérations de son esprit, que sans être Chinois, on peut se persuader sans peine qu'il a pénétré tous les mystéres de la Langue Mandarinique.

L'Auteur érige cette Langue en langue Philosophique & universelle ; mais quoiqu'il semble ne lui donner ce nom qu'après avoir déterminé la nature d'une pareille Langue, j'ose dire cependant qu'il en a usé comme fit Aristote lorsqu'il composa sa Poëtique. Il prit les regles de l'Epopée dans les Poëmes d'Homére, & celles de la Tragédie dans Euripide & dans Sophocle. Ainsi c'est d'après la langue écrite & parlée des Chinois, que M. F. s'est formé l'idée d'une langue Philosophique. Mais il me permettra de lui dire que la Langue Mandarinique ne mérite point un tel titre. Les Philosophes Chinois y ont fait à la vérité briller leur esprit ; un seul caractére contient quelquefois une allégorie ingénieuse. Elle renferme soixante-dix mille Caractéres Hiéroglyphiques, qu'il faut marier avec quatre cens Monosyllabes : Les Clefs, & les divers Dictionnaires nécessaires pour les entendre, forment un nouvel embarras. La vie entiere d'un homme ne suffit pas pour cela ; & selon le P. Duhalde, il n'y a guere de Mandarins qui connoissent plus de 40 mille Caractéres. De vrais Philosophes, qui entreprendroient de composer une Langue, la rendroient assurément plus simple ;

plus courte, plus facile : & ils n'auroient pas recours à des Hiéroglyphes. Invention grossiere, en comparaison de notre merveilleux Alphabet. Il ne s'agit pas dans l'art de parler ou de lire, de donner bien de l'exercice à l'esprit, mais de le diminuer. En vain M. F. nous assûre que lorsque tous ses Ouvrages Chinois auront vû le jour, cette Langue deviendra facile : l'expérience des Chinois, qui y passent leur vie sans venir à bout d'en apprendre les trois quarts, rend ses promesses un peu suspectes. Lui-même parlant de certaines personnes, qui lui avoient contesté ses connoissances Chinoises, reconnoît qu'elles sont environnées de *ronces & d'épines*. « Le pays des Sciences est vaste, dit-» il, page 97. de son *Catalogue* ; de » ceux qui y sont entrés, il n'en est » presque point qui en connoisse toutes » les Provinces. Ces Messieurs que j'ho-» nore & que je croirai toujours mes » amis, sont très-illustres dans celles » qu'ils habitent; ils en sont les Grands, » les Chefs, les Princes : mais leur Do-» maine s'est-il étendu jusqu'à la Pro-» vince des langues ? Elle est trop es-» carpée ; l'*abordage* leur en a paru trop » difficile ; contens d'un fort aimable, » & marchant comme ils font avec

» gloire dans les routes d'une érudition » ſans épines, qu'ils nous laiſſent joüir » de nos Rochers, & des Ronces qui » les environnent. » Mais ſi la Langue Chinoiſe eſt ſi difficile, combien eſt-il glorieux à M. F. de la poſſéder parfaitement! Quand je le vois reclamer les *Rochers* & les *Ronces* qui l'environnent, je me repréſente Ulyſſe ſoupirant après ſa chere Ithaque, qui étoit une Iſle eſcarpée, & comme un nid ſur un Rocher. Il eſt avantageux aux Lettres, qu'il y ait des hommes, tels que M. F. que rien n'eſt capable d'arrêter dans les entrepriſes les plus effrayantes.

En liſant avec attention les *Méditations Chinoiſes* de ce ſçavant homme, on s'appercevra aiſément que jaloux d'avancer dans la noble carriere où il eſt entré, il a profité du conſeil judicieux de ſon illuſtre Mécéne, qui lui parle ainſi dans une Lettre imprimée à la fin du Volume: « Je ne crains pas » de vous exhorter de continuer ſui» vant votre génie, & la maniere dont » vous vous êtes conduit juſqu'à pré» ſent, en vous appliquant beaucoup » plus au fond des choſes, qu'à une » plus grande régularité de méthode, » & à une plus exacte pureté de ſtyle. » En fait de nouvelles découvertes, il

» est trop mal-aisé d'atteindre du pre-
» mier coup la perfection en toute es-
» péce. Ce vous sera une assez grande
» gloire d'avoir commencé à défri-
» cher. » C'est ainsi qu'on parloit en 1730 à M. F. Mais en si peu de tems il a fait bien du chemin ; ses *travaux* sont *dignes* aujourd'hui *d'être adoptés par les Mandarins*, & il a trouvé la méthode *d'enseigner plus facilement & plus sûrement que les Chinois même, leur langue Hiéroglyphique*. Il ne nous laisse donc plus rien à désirer, & il a atteint cette perfection qui paroissoit encore fort éloignée. On ne peut donner assez de loüanges à l'Auteur, dont les travaux ont fait jusqu'ici tant d'honneur à la France, & dont la droiture, la modestie, la candeur me semblent encore quelque chose de plus rare (au moins parmi les Sçavans) que son immense & épineuse érudition.

Lettres sur différents sujets de Morale & de Piété.

Charle Osmont vient de publier *les Lettres de M. B. sur differens sujets de Morale & de Piété*, *in*-12. Selon l'Auteur de l'Avertissement, elles sont écrites d'une maniere simple, aisée, naturelle, mais vive, quelquefois enjoüée, & mêlée de traits fins & délicats. Elles joignent la solidité à l'agrément, &

l'on y trouve de grandes inſtructions ſur le fond de la Religion, des regles de conduite pleines de ſageſſe, & des principes ſur les differens devoirs des perſonnes de toute ſorte de conditions. Voilà une partie des loüanges données à ce Recueil des Lettres de l'Abbé Boileau. Cependant le Libraire n'a pas oſé en offrir la ſuite, qu'il promet, ſi ce Volume eſt goûté. Il faut avoüer que le ſtyle de ces Lettres eſt vif & ingénieux, quoiqu'un peu trop Oratoire: mais y trouve-t'on ces tours fins & délicats, ces idées élevées, cette juſteſſe de raiſonnement, qui ont donné tant de vogue aux Lettres de M. l'Abbé D. G. Je me contenterai d'extraire de cet Ouvrage, un fait concernant M. Paſcal, qui m'a paru ſingulier. L'Abbé Boileau, dans une Lettre, où il ſe propoſe de montrer la difficulté de fixer, & de guérir une perſonne dont l'imagination eſt frappée, lui parle ainſi: « Vous » ſçavez, dit-il, que M. Paſcal *avoit de* » *l'eſprit*, qu'il a paſſé dans le monde » *pour être un peu critique*, *& qu'il ne* » *s'élevoit guere moins haut quand il lui* » *plaiſoit*, que le P. M. Cependant ce » grand eſprit croyoit toujours voir un » abîme à ſon côté gauche, & y faiſoit » mettre une chaiſe pour ſe raſſurer; je

» sçai l'Histoire d'original. Ses amis, » son Confesseur, son Directeur, » avoient beau lui dire qu'il n'y avoit » rien à craindre, que ce n'étoit que » des allarmes d'une imagination épui- » sée *par une étude abstraite & métaphysi-* » *que*: Il convenoit de tout cela avec » eux; car il n'étoit nullement vision- » naire; & un quart-d'heure après il se » creusoit de nouveau le précipice qui » l'effrayoit. Que sert-il de parler d'i- » maginations allarmées? Vous voyez » bien qu'on y perd toutes ses raisons, » & que l'imagination va toujours son » train. » Il raconte une autre Histoire, mais trop longue pour être inserée ici, Histoire qui représente aussi les illusions d'une imagination blessée. Mais tout cela étoit-il bien propre à guérir l'esprit d'une Demoiselle qui trouvoit dans l'Ecriture Sainte des sens qui la tourmentoient. Du reste il y a dans cet Ouvrage un grand nombre de beaux traits de Morale.

L'AVARE ET LE SINGE.

Fable nouvelle de M. RICHER.

UN homme, fou de la richesse,
Employoit tous ses soins à grossir son Trésor:
La nuit il calculoit son Or,

Le jour à grosse usure il plaçoit son espéce.
Plus invisible qu'un hibou,
Mal logé, mal vêtu, faisant très-maigre chere,
De ses écus triste dépositaire,
Il ne s'en servoit peu ni prou.
Pour courir au Sermon, un jour quitant son gîte
(Car il étoit dévot, je veux dire hypocrite,)
Il laissa des Loüis épars sur son Bureau.
Son Singe profitant de cette négligence,
Inventa pendant son absence,
Pour se désennuyer, un passe-temps nouveau.
Il ouvre la fenêtre ; & jette dans la ruë
Un Loüis, qui bientôt à ses yeux disparut,
Le jeu lui plaît : Le Galand continuë :
Toute la canaille accourut.
Pistoles de tomber à terre,
Manans de les haper, & de se faire guerre.
Heureux ceux, dont Bertrand prenoit la main pour but.
A chaque piéce de monnoye,
C'étoit de nouveaux cris de joye :
Etrenez-moi, Monsieur Bertrand ;
Tant qu'en flagrant délit son Maître le surprend.
Il s'écria de loin : Ah, traître !
Quoi ! Tu jettes par la fenêtre
Mon cher argent ? Maudit Fripon,
Tout à l'instant tu m'en feras raison.
Quelqu'un lui dit : Es-tu plus sage ?
De l'Or tous deux vous ignorez l'usage.

G. Martin, Libraire à Paris, publiera au commencement de l'année 1738, le Catalogue des Livres de feu M. le Comte de Hoym, cidevant Ambassadeur de Pologne en France. On y trouvera tout ce qui peut rendre une Bibliothéque précieuse, un nombre considérable de Livres, le choix des Auteurs & des éditions, & la beauté des reliures.

Je suis, &c. *Ce 20 Décembre 1737.*

OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXI.

VOICI, Monsieur, encore douze Mémoires, qui composent le troisiéme volume de cette curieuse Histoire des Insectes, dont je vous aï déja rendu compte ; Histoire écrite avec une exactitude, une clarté, & une élégance peu ordinaires aux Naturalistes ; ce qui met l'Ouvrage de M. de Réaumur fort au-dessus de tout ce qui a paru jusqu'ici en ce genre. Ce n'est pas un Livre frivole & inutile, comme quelques personnes ignorantes ou prévenuës se le persuadent, & osent le dire. Il s'agit à la vérité d'animaux très-petits, que nous avons coutume de mépriser, & même de haïr, de vers qui minent les feüilles, appellés pour cela *Vers Mineurs*; de *Teignes* domestiques

Histoire des Insectes. Tome III.

& champêtres, de *Pucerons*, de *Vers de Galles*, de *Mouches*, & de *Scarabés* presqu'imperceptibles. Mais ces petits Animaux, si vils pour le commun des hommes, sont admirables pour un Philosophe, s'il est vrai, comme M. de R. le fait voir, qu'ils le disputent pour le génie à ceux qui nous imposent le plus par la grandeur de leur corps, & qu'ils l'emportent même sur eux par leur beauté, examinée avec la loupe, & par leur merveilleuse industrie, dont il donne des preuves surprenantes. Celui qui fait attention à la nature, à la multiplication, à la variété des classes, des genres, des espéces d'un si prodigieux nombre d'Insectes, & surtout à la façon singuliere & si differente de tous les autres Animaux, dont ces Insectes se perpétuent, peut-il ne pas admirer la féconde Providence du Créateur, & ose-t'il en ce cas-là mépriser ces *Teignes*, ces *Pucerons*, ces *Mouches*, ces *Scarabés* ? » Ne nous rendons-nous point indignes (dit sensément M. de R.) d'être les habitans » d'une terre où tant de merveilles ont » été rassemblées, quand nous ne daignons pas même ouvrir les yeux pour » les considerer ? Quelle idée aurions-» nous d'un homme, qui ne feroit cas

» des Machines de tout genre, qu'au-
» tant qu'elles seroient grandes, qui
» seroit plus touché d'une Horloge de
» Village, que d'une petite Montre
» d'une grande justesse, où les sonne-
» ries, les répétitions, & tout ce que
» l'Art de l'Horlogerie a inventé, se
» trouveroit réüni ? Plus les Animaux
» sont petits (ajoute-t'il) & plus ils
» nous fournissent de preuves de cette
» Puissance, de l'immensité de laquelle
» nous n'aurons toujours que des idées
» trop foibles & trop bornées, mais
» que nous devons travailler à étendre
» autant qu'il est en nous. Toute gran-
» de que nous paroît notre terre, elle
» n'est qu'un atôme, par rapport à l'é-
» tenduë du monde entier. Sur ce petit
» globe, les especes des grands Ani-
» maux utiles, des Eléphans, des Cha-
» maux, des Bœufs, des Chevaux, des
» Moutons, &c. celles des grands Ani-
» maux nuisibles, des Lions, des Ours,
» des Tigres, &c. ne pouvoient être
» variées que jusqu'à un certain point :
» La surface de la terre ne suffiroit ni à
» nourrir ni à contenir seulement au-
» tant d'especes & autant d'individus de
» Chevaux, qu'il y a d'especes & d'in-
» dividus de Pucerons. » Que ces pen-
sées sont neuves & philosophiques !

M. de R. fait remarquer conſéquemment, que plus les Animaux ſont petits, & plus l'Auteur de la Nature a pû en placer d'eſpeces ſur notre terre ; que le nombre des eſpeces des Animaux a été comme multiplié en raiſon de leur petiteſſe, & que dans chaque claſſe d'Inſectes, c'eſt aux plus petites eſpéces que les ſingularités admirables ont été accordées. Ce ſont en effet (comme l'Auteur le fait voir en détail dans ce Volume) les plus petites eſpéces de Chenilles, telles que les Teignes, qui font paroître le plus d'induſtrie. Mais pourquoi Dieu a-t'il répandu tant de merveilles ſur ces petits Animaux preſqu'inviſibles ? N'eſt-ce pas une eſpece de dépenſe perdue, au moins pour le vulgaire ? On peut répondre, que nous avons beaucoup de diſpoſition à méconnoître la main de Dieu dans tous ces petits Etres, Pour nous frapper, il falloit que ces animaux, dont notre ſuperbe groſſeur dédaigne l'humble petiteſſe, nous fiſſent voir des organiſations ſurprenantes & infiniment variées, & que nous y découvriſſions des opérations plus difficiles & plus ingénieuſes, que dans les plus grandes machines animées.

Le nombre étonnant des genres &

des especes d'Insectes, qu'on ne peut jamais parvenir à connoître totalement, pourroit nous dégoûter du soin pénible de les étudier ; car M. de R. ne nous en fait connoître qu'un très-petit nombre, en comparaison de tant d'autres, dont il ne parle point ; & il l'avoüe lui-même. Mais l'esprit humain peut-il embrasser aucune science dans toute son étenduë & dans tous ses détails ? Parce que nous ne pouvons sçavoir que peu de chose, faut-il nous condamner à ne rien sçavoir ? Renoncerons-nous à l'Astronomie, parce que nous ne pouvons connoître tous les Astres ?

L'Auteur s'est donc borné à faire connoître les Classes des Insectes, & leurs principaux genres. Il ne s'est point proposé de parler de tous ceux qui peuvent tomber sous les yeux, ou être apperçus par le Microscope ; il a cru qu'il suffisoit d'en faire connoître les principaux. Ainsi quiconque sera pourvû de son Livre, & l'aura étudié, ne pourra au moins se tromper, ni sur la classe, ni sur le genre, lorsque quelqu'Insecte s'offrira à ses regards. » Quelqu'espece » d'adresse, dit-il, quelque sorte de génie » qu'un Insecte nous fasse voir, je me » suis proposé de faire en sorte qu'on » trouve dans ces Mémoires des exem-

» ples du même genre, & qu'on puisse
» deviner comment l'Insecte s'y prend
» pour exécuter un Ouvrage singulier
» que nous voyons pour la premiere
» fois. Il compare avec raison sa méthode à celle du célébre Tournefort, par rapport à la distribution des plantes, & il fait voir l'utilité qu'on en peut également retirer, à l'égard des Insectes connus ou inconnus.

I. Mém. Entrons maintenant dans quelque détail au sujet des douze Mémoires, que j'ai tous lûs avec autant de plaisir que d'attention; mais ce plaisir ne seroit peut-être pas égal pour vous, Monsieur, si je m'arrêtois trop aux matieres qui sont l'objet de certains Mémoires. Je crois donc devoir choisir, & me contenter de vous dire, qu'il s'agit dans le premier des *Vers Mineurs*, c'est-à-dire, de ceux qui *minent* les feuilles, en s'insinuant entre les deux membranes qui en composent le dessus & le dessous. Que de remarques curieuses par rapport à ces Vers, que je suis pourtant obligé d'omettre ici, pour pouvoir m'étendre sur des observations plus curieuses encore!

II. Mém. Telles sont celles du second Mémoire, où il s'agit des *Teignes*, soit des

laines, ſoit des pelleteries. Ces petits Animaux, que nous mépriſons tant, nous reſſemblent en une choſe ; c'eſt qu'ils ont beſoin d'avoir recours à leur induſtrie, pour ſe faire des habits, afin de ſe précautionner contre les impreſſions de l'air. Mais ce qui en cela même les diſtingue un peu de nous, c'eſt que plus ils mangent, mieux ils ſont vêtus ; car c'eſt des brins de laine ou des poils qu'ils rongent, que le tiſſu de leurs vêtemens eſt composé. Il y en a même à qui leurs excrémens forment un magnifique habit. Autre particularité : la même Teigne conſerve durant toute ſa vie le même habit, qu'elle s'eſt fait elle-même dans ſa premiere jeuneſſe. Cependant elle grandit & groſſit : mais afin que cet habit ſoit toujours proportionné à ſa taille, elle le fend par les côtés, ſucceſſivement & peu à peu, & y coud une piéce. *Cela ſemble demander*, dit l'Auteur, *bien de l'intelligence & du raiſonnement.* De plus, ces Teignes aiment à ſe promener à leur aiſe ; ainſi il ne faut pas croire qu'elles mangent toute la laine, dont elles dépoüillent nos étoffes. Ce ſont des promenoirs agréables qu'elles ſe pratiquent, comme nous ferions dans une prairie, dont l'herbe haute incom-

moderoit notre marche. Elles ſe promenent donc, pour ainſi dire, la faux à la main, afin de ſe frayer des routes au milieu des poils importuns qui les environnent.

III. Mém. M. de R. après avoir travaillé à nous faire admirer ces petits Inſectes, employe impitoyablement le troiſiéme Mémoire à nous apprendre la maniere de les exterminer. En vérité on eſt fâché alors d'avoir fait connoiſſance avec eux dans le Mémoire précédent. Quelqu'aimables qu'ils ſoient par leur jolie figure, & par leur rare eſprit, M. de R. les condamne pourtant à périr. Que cela eſt inhumain ! Mais pourquoi auſſi s'aviſent-ils de ſe loger dans nos étoffes & dans nos pelleteries ? Que ne ſe tiennent-ils plûtôt ſur le dos de la brebis ou du liévre, & là que ne vivent-ils de leur laine ou de leur poil ? C'eſt ce qu'ils ne font point : ils veulent abſolument des laines dégraiſſées : en ſorte que par les apprêts que nous faiſons aux laines & aux pelleteries, nous travaillons réellement pour les Teignes. Mais comment s'y forment-elles ; d'où viennent-elles avant de s'y établir ? C'eſt ce que je ne trouve point diſtinctement dans le Livre de M. de R. Il nous dit ſeulement, que pour chaſſer

les Teignes, il faut rendre les laines grasses ; ce qui leur communique un goût qu'elles détestent. Cependant peut-on graisser des étoffes sans les gâter ? Le plus court est donc de faire périr les Teignes, & pour cela il faut employer des odeurs pénétrantes , telles que celles de l'huile ou de l'esprit de terebenthine, ou certaine fumée, comme celle du tabac. Cependant on prétend que cette fumée de tabac est peu efficace.

L'Auteur croit que ces odeurs & ces fumées étouffent aussi les punaises ; & il nous promet de nous enseigner encore d'autres remedes destructifs dans un des Volumes suivans. Car celui-ci ne sera pas le dernier. Il ne manquera pas, sans doute, de mettre au nombre des remedes préservatifs le fréquent mouvement, & l'usage continué des étoffes.

Mais voici de quoi concilier le second Mémoire avec le troisiéme. M. de R. propose à la fin de celui-ci de faire vivre les Teignes, & même de les entretenir ; ce qui seroit heureux pour ces pauvres petits animaux, qui sont si ingénieux & si jolis. Mais à quel dessein les faire vivre , puisqu'ils sont si nuisibles ? Il y a apparence, selon l'Auteur, que nous pourrions employer utile-

ment leurs excrémens pour les teintures. On trouve à ces excrémens les couleurs qu'avoient les laines avant d'entrer dans leurs corps. Si l'on en croit notre Auteur, en les nourrissant de laine de toutes couleurs, & de toutes nuances de couleurs, on auroit des poudres propres à être employées pour la peinture, des poudres très-colorées & très-durables. Des couleurs selon lui, qui ont passé par le corps d'un animal, ont dû y recevoir une préparation, qui les a mises en état de se mieux soutenir que les couleurs ordinaires. L'Auteur paroît ne proposer cela que comme une conjecture.

IV. Mém. Les Teignes domestiques ont été l'objet du troisiéme Mémoire. *Les Teignes des champs*, sont celui du quatriéme, ou l'Auteur ne s'arrête qu'aux Teignes des feuilles. Ces Teignes sont, par rapport à celles qui vivent avec nous, ce que les paysans sont à l'égard des habitans des Villes. Leurs habits n'ont rien de recherché, & ne brillent point aux yeux. Aussi ne vivent-elles ni de belles tapisseries, ni d'étoffes précieuses, ni de riches fourures. Des feüilles séches sont leur maigre nourriture & leur pauvre habitation. On les distingue même à peine de la feüille se-

che, sur laquelle elles résident. Cependant à les regarder de près, il y a selon l'Auteur, plus de goût, plus d'agrément dans la simplicité de leurs habits, que dans la magnificence de nos Teignes domestiques. Elles sont aussi beaucoup plus ingénieuses dans la façon de s'habiller, & elles changent de vêtemens plusieurs fois dans leur vie. C'est un détail des plus singuliers & des plus curieux, que vous lirez, s'il vous plaît dans le Livre même; car il m'est impossible de tout dire ici.

Il est question dans le cinquiéme Mémoire de Teignes *ridiculement vêtuës*, & ensuite des Teignes *aquatiques*, qui sont fort jolies. Quelques-unes sont entierement couvertes de très-petites coquilles, soit de petits limaçons d'eau, soit de petites moules. Elles sont toutes destinées à changer d'élément, & à devenir habitans de l'air, transformées en mouches à quatre aîles, dont la classe est celle des Mouches papillonnacées. Elles se changent en Nymphes dans leur fourreau, dont la description est très-curieuse. Ces Teignes, avant de se métamorphoser, sçavent filer; ce qui fait qu'au lieu de mettre une porte pleine à chaque bout de leur fourreau, elles y mettent une porte V. Mém.

grillée, qui arrête les Insectes voraces, & permet l'entrée & la sortie de l'eau, dont elles ont besoin.

VI. & VII. Mémoires. Le sixiéme Mémoire nous offre des Teignes, qui se font des habits de pure soye, & d'une figure singuliere. Je ne m'y arrête point. Le septiéme traite de celles, qui se font des habits avec leurs propres excrémens. Il faut voir la description physique & détaillée de l'anus de ces Insectes, qui donne une direction très-particuliere aux matieres qui en sortent. Cependant ce vers si mal-propre se transforme en un scarabé tout-à-fait joli, & très-net. Les fourreaux de ses aîles sont d'un rouge de carmin, & plus beau que celui des vernis de la Chine. Tout le reste du corps est d'un beau noir. Sçavez-vous que les Artichaux sont habités par de forts vilains vers, qui se font un Parasol & un Parapluye avec leurs excrémens, & qui se métamorphosent dans la suite en scarabés ?

VIII Mém. Les *fausses Teignes* font la matiere du huitiéme Mémoire. L'Auteur appelle ainsi tous les Insectes, qui, quoiqu'ils ayent besoin d'être couverts, ne se font point d'habits portatifs, mais se contentent de se fabriquer des tuyaux, où ils logent, & qu'ils allongent lorf-

qu'ils veulent marcher : ces galeries leur servent de vêtement. Ces Teignes, bien que nuës, sçavent, à la faveur de ces galleries, assiéger des Abeilles dans leurs ruches, où elles vont ronger les gâteaux. Elles dédaignent le miel ; ce n'est qu'à la cire qu'elles en veulent ; elles sçavent la digerer ; ce qui indique aux hommes de nouveaux usages de la cire, comme l'Auteur le fait voir. D'autres fausses Teignes, qui sont de petites chenilles, ennemies de la Litterature, attaquent nos Bibliotheques, & vivent de la relieure des Livres ; en cela plus excusables que ces petits vers, qui osent en manger le dedans. D'autre font pis encore, en mangeant le bled dans nos greniers. Toutes ces fausses Teignes se changent en Papillons.

Des Teignes M. de R. passe aux *Pucerons*, insectes fort connus, par les ravages qu'ils font dans nos jardins. Il faut lire dans le 9e Mémoire la description de ces petits animaux, surtout celle de leur trompe & de leur anus. Les fourmis suivent à la piste les Pucerons. Est-ce pour leur faire la guerre, comme des Naturalistes l'ont cru ? non : c'est pour se repaître de leurs excrémens sucrés. Ces insectes multiplient extrêmement, & cependant on ne remarque IX. Mém.

point de femelles parmi eux. On ne sçait quand ni comment se fait l'accouplement. Les pucerons, avant de se transformer en Insectes aîlés, ont déja le corps plein de Petits vivans; qui en sortent, dès que leurs meres ont acquis des aîles. Ainsi voilà des Insectes, non ovipares, mais vivipares, ce qui est fort singulier. On voit sur les arbres des vessies grosses comme des pommes, dont la cavité est habitée par des milliers de Pucerons. Ces vessies ou tuberosités sont ce qu'on appelle des *Galles*. A la Chine, en Perse, & dans tout le Lévant on se sert de ces Galles, pour teindre la soye en cramoisi. La Médecine fait aussi usage d'un eau gluante, qui s'y trouve renfermée. M. de R. indique certaines Galles de ce Pays ci, dont on pourroit faire aussi un usage utile.

X. & XI. Mémoires. Les *Faux-Pucerons* occupent l'Auteur dans son dixiéme Mémoire. Il leur donne ce nom, par rapport à la différence qui est entre ceux-ci & les autres Pucerons. Ils habitent sur le buis, & ce sont eux qui font prendre à ces feüilles la figure de calotte. M. de R. nous apprend que leurs excrémens sont sucrés aussi, & que la matiere en est analogue à la Mane. Dans l'onziéme Mémoire,

qui eſt beaucoup plus curieux, on nous donne une idée générale de ces Inſectes, qui font une guerre continuelle aux Pucerons. Les premiers ſont des vers ſans jambes, qui naiſſent au milieu de ceux qui ſont deſtinés à être leur proye. Ils n'ont qu'à tourner la tête à droite & à gauche, ou à l'avancer un peu, ils ſont bientôt raſſaſiés. Il y a un très-grand nombre de vers de cette Claſſe, & ils deviennent mouches à deux aîles; d'autres ſe transforment en jolies mouches à quatre aîles, ſemblables aux *Demoiſelles*. Leurs œufs ont été pris juſqu'ici par pluſieurs Naturaliſtes pour des fleurs, parce qu'ils ſont placés ſur un pédicule, qui reſſemble à la tige d'une petite plante, dont l'œuf eſt la ſommité; & quand cet œuf eſt ouvert, il paroît une fleur.

Voici encore d'autres ennemis des Pucerons; ce ſont ces petits Scarabés, que les enfans appellent *Vaches à Dieu*, ou *Bêtes de la Vierge*. Leur figure eſt hémiſpherique & fort jolie, & ils reſſemblent en petit à des tortuës. L'Auteur parle encore d'autres vers, qui dévorent les Pucerons, & qu'il appelle *Barbets blancs*. Ils deviennent dans la ſuite de petits Scarabés, plus plats que les *Bêtes de la Vierge*.

XII. Mém. Le douziéme Mémoire, qui eſt plus long que les autres, plus curieux & plus utile, contient les principes de l'Hiſtoire des *Galles*, qui ſe trouvent ſur les arbres, ſur les arbuſtes, & ſur les plantes, & en même tems il traite en détail des Inſectes qui en occaſionnent la production. Une mere Inſecte, armée d'une tarriere, ou d'un aiguillon, perce le bois ou l'écorce, ou les feüilles, & dépoſe un œuf dans le trou qu'elle a fait. Les endroits ainſi percés, dépoſitaires de l'œuf, végétent autrement que les autres parties. Celle-ci ſe gonfle, & il paroît bientôt une galle. Ces Galles ſont tantôt comme des noix, & tantôt comme des petites pommes. Les unes ſont liſſes, les autres épineuſes; celles-ci ſont colorées comme de beaux fruits, & celles-là pourroient être priſes pour de petits artichauts: d'autres ſont dures, d'autres ſont comeſtibles.

Parmi les Galles, il y en a pluſieurs eſpéces utiles aux Arts. Ce ſont celles qu'on appelle *Noix de Galles*. Croiroit-on que c'eſt à de miſérables petits Pucerons qu'on en eſt redevable? L'œuf, qui a été renfermé dans une Galle naiſſante, y croît; un Inſecte en ſort ſous la forme de ver, qui dans la ſuite de-

vient une mouche à deux aîles, ou à quatre, ou un Scarabé. Mais souvent une *Mouche carnaciere* perce la Galle, y dépose un œuf, d'où naît un ver, qui mange le puceron *. Il y a sur tout cela une variété infinie, dont M. de R. ne détaille qu'une partie.

Autre merveille : Ce qui a paru de vrayes Galles à quelques Naturalistes, ne sont que des *Gallinsectes*, petits Animaux, qui paroissent privés de vie, *lorsqu'ils font la plus importante des actions animales*, c'est-à-dire, lorsqu'ils travaillent à perpétuer leur espéce. Le Kermes, employé par la Médecine, & qui sert pour la teinture du rouge, n'est qu'un Gallinsecte. L'Auteur nous apprendra dans la suite l'origine de la Cochenille.

Il remarque, que comme le Chene est de tous les arbres celui qui porte le plus d'Insectes, il est aussi le plus fé-

* Le célébre Redi ne pouvant expliquer l'origine des vers de Galles, a eu recours à une imagination extravagante. Il a placé dans les arbres & dans les plantes une ame végétative, & même sensitive, qui, selon lui, forme les vers des cerises & des autres fruits. Redi étoit pourtant un bon Physicien, & un sçavant Nuturaliste. M. Malpighi *a pris la Nature sur le fait* ; il a vû une mouche percer une feüille de Chêne, & y déposer un œuf.

cond en Galles. Que de sortes différentes de Galles ! Mais quelle sagacité, quel courage dans celui qui a pû faire tant d'observations ! N'est-il pas aussi admirable lui-même que tout ce qu'il a observé ? L'Auteur donne à la fin du douziéme Mémoire une explication physique de la formation & de la variété des Galles. Ce sont des conjectures ingénieuses & solides, qui renferment un sçavant détail, mais pour lequel vous me permettrez de vous renvoyer au Livre. Vous sçavez qu'il est sorti de la Presse du Louvre, & que chaque volume est enrichi d'un très-grand nombre de belles planches, dont l'inspection est très-utile pour l'intelligence de plusieurs articles : il n'est point de Naturaliste, qui n'avoüe que Gesner, Redi, Ray, Aldrovandus, Godaert, la Hire, Vallisnieri, ont bien pû guider M. de R. & lui fournir des observations & des éclaircissemens ; mais ils avoüeront aussi que notre Auteur a bien fait des découvertes qui lui appartiennent, & qu'aucun d'eux n'a traité cette matiere avec autant de soin, d'exactitude & d'agrément, que le docte & ingénieux Académicien, dont j'ai tâché d'analyser ici le long Ouvrage en aussi peu de mots qu'il m'a été possible.

Vous me demandez ce que je pense de la huitiéme partie de *la Marianne* de M. de Marivaux. C'est toujours le même style, le même goût pour les moralités ; beaucoup d'esprit, beaucoup de sentiment ; quelquefois trop de rafinement dans l'un & dans l'autre ; mais toujours des réfléxions utiles & délicates, & des peintures aimables de la vertu. Il y a néanmoins dans cette huitiéme partie un caractere bien vicieux & bien haïssable : c'est celui de ce Valville, si galant homme jusqu'ici. Ce changement étonne ; mais l'Auteur, par la bouche de Marianne, fait voir qu'il n'y a rien que de fort ordinaire dans cette indigne conduite. Ce jeune homme, dont la passion sembloit si vertueuse, est à présent un volage, un infidéle, un fourbe même. Cette métamorphose renverse toute la scene, amene de nouvelles situations, plonge la malheureuse Marianne dans de nouvelles douleurs. Cependant le Lecteur, qui s'afflige avec elle, trouve aussi, comme elle, quelque consolation à la fin, dans l'aventure de l'honnête homme de vingt-cinq mille livres de rente, qui s'offre à la place du perfide Valville. En général, la *Marianne* est un Ouvrage ingénieux & amusant. A l'égard du

Marianne huitiéme Partie.

ftile, celui-ci peut le goûter, celui-là le blâmer. Pour moi tout ce que j'en juge eſt que c'eſt une façon d'écrire propre à l'Auteur, qu'on ne peut pas dire imitée, & qui, je crois, ne le ſera de perſonne. C'eſt une liqueur qui ne doit jamais changer de vaſe.

L'analiſe d'un Roman eſt une choſe trop inſipide, pour vous offrir celle de cette huitiéme partie, où il y a d'ailleurs peu d'action, & beaucoup de diſcours. J'aime mieux en extraire quelques réfléxions, qui faſſent naître les miennes.

Pag. 15. « Il y a des afflictions où » l'on s'oublie, où *l'ame* n'a plus la diſ» crétion de faire aucun *myſtere* de l'état » où elle eſt ; vienne qui voudra, on ne » s'embaraſſe guere de ſervir de ſpecta» cle. On eſt dans un entier abandon de » ſoi-même. » Y a-t'il aucune paſſion violente, où *l'ame* faſſe des *myſteres ?*

P. 51. « Quand un malheur, qu'on » a cru extrême, & qui nous déſeſpere, » devient encore plus grand, il ſemble » que notre *ame* renonce à s'en affliger ; » l'excès qu'elle y voit, la met à la rai» ſon : ce n'eſt plus la peine qu'elle s'en » déſole ; elle lui céde, & ſe tait. Il n'y » a plus que ce parti là pour elle. » C'eſt-à-dire, que le reméde des gran-

des douleurs eſt de ſuccomber tout-à-fait : voilà une penſée nouvelle, qui n'étoit point encore venuë à l'eſprit des conſolateurs.

P. 69. Marianne dit. « Il y avoit bien » des choſes à alléguer en ma faveur : » ma rivale après tout n'avoit pas tant » de quoi triompher. Si elle étoit plus » brillante que moi, ce n'étoit pas » qu'elle fut plus aimable, c'eſt ſeulement qu'elle ſe portoit bien, & que » j'avois été malade. *J'étois diſpenſée d'avoir mes graces, & elle étoit obligée d'avoir les ſiennes* : auſſi les avoit-elle, & » voilà juſqu'où elles alloient, pas davantage ; au lieu qu'on ne ſçavoit pas » juſqu'où iroient les miennes, quand » elles ſeroient revenuës. » Bonne réfléxion pour toutes les beautés malades, & en bonnet de nuit !

P. 84. » Cette dignité de *ſentimens* que je » venois de montrer à mon infidéle, cette honte & cette humiliation que je laiſſois dans ſon » cœur, cet étonnement où il devoit être de la » nobleſſe de mon procédé ; enfin cette ſupériorité que mon *ame* venoit de prendre ſur la » ſienne, ſupériorité plus attendriſſante que fâcheuſe, plus aimable que ſuperbe ; tout cela » me remuoit interieurement d'un ſentiment » doux & flateur : je me trouvois trop reſpectable pour n'être pas regrettée. » Marianne n'auroit-elle pas pû épargner au Lecteur ce fade retour ſur elle même ? Que ſon amour propre eſt exceſſif en cet endroit !

Et à la page suivante : « La *vengeance* est
» donnée à tous les cœurs offensés, il leur en
» faut une, il n'y a que cela qui les soulage ;
» les uns l'aiment cruelle, les autres *généreu-*
» *se* : comme vous voyez, mon cœur étoit de
» ces derniers ; car ce n'étoit pas vouloir beau-
» coup de mal à Valville, que de ne lui sou-
» haiter que des regrets. » C'est une véritable
vengeance que d'être regretté par celui qui
nous a perdu par sa faute : vengeance permise,
mais qui n'a rien de *généreux*.

Page 103 elle dit : « Je n'étois pas sans se-
» cours sur la terre, on ne m'y faisoit point
» verser de larmes sans conséquence ; j'y voyois
» du moins des *ames* qui honoroient assez la
» mienne pour s'occuper d'elle, pour se repro-
» cher de l'avoir attristée, ou pour s'affliger de
» ce qui l'affligeoit. Et toutes ces idées là ont
» bien de la douceur, elles en avoient tant
» pour moi, que je pleurois moins par cha-
» grin, je pense, que par mignardise. » Une
personne *très - affligée*, que tout le monde
plaint, peut - elle dire sérieusement qu'elle
pleure par *mignardise* ?

Page 116. » Malgré mes chagrins, je m'é-
» tois moins négligée qu'à l'ordinaire. Ce sont
» là de petites attentions chez nous qui ne
» coûtent pas la moindre réflexion ; elles vont
» toutes seules, nous les avons sans le sçavoir.
» Il est vrai que j'étois affligée, mais qu'im-
» porte ? notre vanité n'entre point là dedans,
» & n'en continuë pas moins ses fonctions :
» elle est faite pour réparer d'un côté ce que
» nos afflictions détruisent de l'autre ; & enfin
» on ne veut pas tout perdre. » Cela s'appelle
de la plus fine Métaphysique du cœur.

P. 120. Elle parle ainsi du Gentilhomme de
50. ans, qui la demande en mariage. « Je

» n'ai vû personne si digne qu'on l'écoutât que » ce galant homme ; c'étoit son *ame* qui me » parloit ; je la voyois, elle s'adressoit à la- » mienne, & lui demandoit une réponse qui » fût simple & naturelle, comme la question » qu'il venoit de me faire. »

P. 123. Ce même Gentilhomme tient à *Marianne* un discours qui me plaît infiniment. » Ce n'est pas un Amant, lui dit-il, qui est » venu vous trouver, c'est quelque chose de » mieux : car qu'est-ce que c'est qu'un Amant ? » C'est bien à l'amour à qui il appartient de » vous offrir un cœur. Est-ce qu'une personne » comme vous est faite pour être le jouet » d'une passion aussi folle, aussi inconstante ? » Non, Mademoiselle, non ; qu'on prenne » de l'amour pour vous quand on vous voit, » qu'on vous aime de tout son cœur ; on ne » sçauroit s'en dispenser : moi qui vous parle, » je fais comme les autres ; je sens qu'actuel- » lement je vous aime aussi, je vous l'avouë : » mais je n'ai pas eu besoin d'amour pour être » charmé de vous, je n'ai eu besoin que de » sçavoir les qualités de votre *ame* ; de sorte » que votre beauté est de trop : non pas qu'el- » le me fâche, je suis bien aise qu'elle y soit » assurément : un excès de bonheur ne m'em- » pêchera jamais d'être heureux ; mais enfin » ce n'est pas à cause de votre beauté que je » vous ai aimée d'abord, c'est à cause que je » suis homme de bon sens ; c'est ma raison qui » vous a donné mon cœur, je n'ai pas apporté » ici d'autre passion. Ainsi mon attachement ne » dépendra pas d'un transport de plus ou de » moins ; & ma raison ne s'embarasse pas que » vous ayez du bien, parce que j'en ai assez » pour nous deux, ni que vous ayez des pa- » rens, dont je n'ai que faire. Que m'importe

» à moi votre famille ? quand on la connoî-
» troit, fût-elle Royale, ajoûteroit-elle quel-
» que chose au mérite que vous avez ? Et puis
» les *ames* ont-elles des parens ? Ne sont elles
» pas toutes d'une condition égale ? Eh bien ce
» n'est qu'à votre *ame* que j'en veux, ce n'est
» qu'au mérite qu'elle a, en vertu duquel je
» vous devrois bien du retour. C'est à moi,
» Mademoiselle, si vous m'épousez, à qui je
» compte que vous ferez beaucoup de grace :
» voilà tout ce que j'y sçais. Au reste, quel-
» qu'amour que je vienne de prendre pour
» vous, je ne vous proposerai pas d'en avoir
» pour moi ; vous n'avez pas vingt ans, j'en ai
» près de cinquante, & ce seroit radoter que
» de vous dire : aimez-moi. Quant à votre ami-
» tié, & même à votre estime, je n'y renonce
» pas ; j'espere que j'obtiendrai l'une & l'au-
» tre, c'est mon affaire : vous êtes raisonnable
» & généreuse, & il est impossible que je ne
» réussisse pas. Voilà, Mademoiselle, ce que
» j'avois à vous dire ; il ne me reste plus qu'à
» sçavoir ce que vous décidez. » Voilà une déclaration bien vertueuse & bien raisonnable, qui peut désormais servir de protocole à tous les hommes de 50. ans, qui ont du bien, & qui demanderont de jeunes filles en mariage.

Il paroît depuis quelques jours un Livre excellent, intitulé : *Essais sur la nécessité & sur les moyens de plaire*, par M. de MONCRIF, dont je vous rendrai compte au premier jour.

Je suis, &c.

Ce 28 Décembre 1737.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXII.

Lorſqu'un Architecte a commencé à bâtir un édifice dans l'Ordre Compoſite, il ſeroit injuſte, Monſieur, d'exiger de lui qu'il le continuât dans l'Ordre Ionique ou Corinthien. Le vingtiéme Tome de l'Hiſtoire Romaine par les PP. Catrou & Rouillé offre donc par tout les mêmes ornemens que les Tomes qui ont précedé. Pour donner à leur Ouvrage toute l'étenduë projettée, ils ont étendu & embelli les faits. Tantôt en raiſonnant profondément ſur les myſtéres de la Politique, ils ont épuiſé l'art des conjectures; tantôt ils ont imprimé une note de blâme ou de loüange aux actions évidemment bonnes ou mauvaiſes; tantôt ils ont tracé des portraits & des paralleles; ils ont

Hiſtoire Romaine, Tome XX.

allongé ou retourné des harangues, & éclairci éloquemment des discours laconiques. Enfin les moindres faits leur ont paru dignes d'être mis dans un grand jour.

Ce vingtiéme Tome, qui est de 788 pages *in*-4°, ne renferme cependant que le regne de l'Empereur Tibére. Des quatre Livres dont il est composé, je ne vous parlerai aujourd'hui que des deux premiers, réservant les autres pour une autre Lettre, où je vous exposerai quelques scrupules. Quoique ces deux Livres ne contiennent que les deux premieres années du régne de Tibére, on y trouve des faits intéressans. On voit d'abord un tableau de l'Empire Romain après la mort d'Auguste, & les artifices dont se servit son Successeur, soutenu par Livie sa mere, Princesse aussi fourbe que cruelle, pour se faire reconnoître Empereur. La peinture de la conduite de Tibére & du Sénat dans cette conjoncture critique, forme une perspective agréable au Politique & au Philosophe. Il faut avoüer que les deux Historiens se sont extrêmement appliqués à donner un tour éloquent aux Discours de l'Empereur & des Patriciens. La feinte modération du Prince, & les derniers soupirs de la liberté Ro-

maine étouffée par la plus basse flatterie, ont principalement exercé leur pinceau. Ils ont cru devoir ajouter de nouvelles couleurs au portrait de Julie, que ce Prince son mari laissa mourir de misere; la mort funeste de Sempronius, qui *avoit occupé la meilleure place dans le cœur de la Princesse*, est décrite d'une maniere très-pathétique. Mais ils ont principalement intéressé leurs Lecteurs aux actions glorieuses & vertueuses de Germanicus, qui pouvant s'élever à l'Empire dans la Germanie, théatre de ses conquêtes, arrêta les séditions des Soldats, & leur fit respecter l'autorité du Souverain. Ces orages & le détail des expéditions militaires de Germanicus, objet de la jalousie de Tibére, n'attachent pas moins le Lecteur, que les intrigues politiques de ce Prince dans le Sénat. On voit Séjan commencer à abuser de son crédit, pour rendre Germanicus odieux.

Après avoir arrêté leurs regards sur ce Prince infortuné, ils les tournent vers Tibére dans le second Livre, où ils démêlent les ressorts de son gouvernement, & en découvrent l'artifice. Le nouvel Empereur affecta d'abord quelque modération, & les dehors de la vertu & de la popularité, pour s'atta-

cher les trois Ordres de l'Etat. Rome fut redevable de ces belles apparences au vertueux Héroïſme de Germanicus. Mais Tibére ſe laſſa bientôt d'un rôle ſi génant, & laiſſa échaper des traits de ſa férocité. Peu à peu il annéantit l'autorité du peuple & du Sénat, ſoit en donnant plus d'étenduë aux Loix portées contre les criminels de leze-Majeſté, ſoit en leur ôtant une ombre de l'ancienne liberté, ſoit enfin en favoriſant les Délateurs, ces dangéreuſes peſtes des Etats. Les invectives des deux Hiſtoriens contre ces ennemis mortels de la tranquillité des gens de bien, font honneur à leur eſprit & à leur cœur. Ce ſecond Livre ſert principalement à développer le caractére fourbe de Tibére, dont ils avoient déja fait le portrait. De tous les faits qui ſont renfermés dans ce ſecond Livre, il me ſemble que les plus intéreſſans ſont: 1°. La conjuration de Scribonius Libo contre l'Empereur, conjuration où il fut engagé par les artifices d'un ſcélérat. 2°. Le détail de ce qui ſe paſſa au Sénat contre la corruption des Juges, contre l'inſolence des Délateurs, & ſur le luxe. 3°. L'Hiſtoire de la conjuration de l'Eſclave Clemens, qui ſe donna pour Agrippa ſon maître, tué par les ordres de Livie

& de Tibére peu de tems après la mort d'Auguste.

Après vous avoir indiqué en général les faits principaux des deux premiers Livres de ce Volume. Je vais en extraire quelques endroits, qui pourront vous faire plaisir. Pag. 13. « Outre la noblesse de son extraction, Tibére rassem-» bloit dans sa personne bien des quali-» tés loüables, qui sembloient le rendre » digne de regner. L'âge lui avoit mûri » l'esprit, & sembloit avoir calmé dans » lui la premiere fougue des passions. » Il comptoit déja cinquante-cinq ans. » Depuis les dernieres années d'Augus-» te, le gouvernement de l'Etat avoit » roulé presqu'entierement sur lui. » Comme associé à l'Empire, il en avoit » tenu le timon avec l'approbation pu-» blique. Il est vrai que par ambition » il avoit alors dissimulé ses vices, & » qu'il n'avoit eu garde de paroître » aux yeux d'Auguste & des Romains, » tel qu'il étoit au fond du cœur. Il s'é-» toit fait violence, tandis qu'il n'étoit » encore que dans la route pour arriver » au terme. D'ailleurs le caractere des » hommes qu'on n'approche qu'avec » respect, n'est aisément approfondi, » que quand ils ont commencé à se pro-» duire au grand jour. Nous ne discon-

» viendrons pas qu'on avoit lieu d'au-
» gurer, que dans Tibére la maniere de
» gouverner seroit moins supportable
» que celle de son prédécesseur. On
» jugeoit de lui par des traits de perfi-
» die, de cruauté & de fourberie, qui
» lui étoient échappés durant ses pre-
» mieres années. Rome voulut bien les
» attribuer à l'emportement de la jeu-
» nesse. Les plus sages néanmoins crai-
» gnirent le retour de cette humeur fa-
» rouche & peu sociable, qui s'étoit ma-
» nifestée dès son enfance, & qui faisoit
» le caractére propre des Claudius ses
» ancêtres. » Ce portrait est encore plus développé dans le Livre second, ou au parallele de Tibére avec Germanicus, les Auteurs joignent divers traits historiques, qui justifient le portrait qu'ils ont fait de cet Empereur. Combien de fois nos deux Historiens, attentifs à éclairer leurs Lecteurs, s'élevent-ils contre son artificieuse inhumanité!

Quoique dans le Volume précédent, ils ayent si bien peint la conduite de Julie fille d'Auguste, que la matiere sembloit épuisée, cependant sa mort l'a encore ramenée sur la Scene. « Lors-
» qu'un troisiéme mariage eût uni Julie
» à Tibére, elle ne mit plus de bornes
» à ses désordres. A l'âge de trente-huit

» ans la fougue de ses passions sembla
» se ranimer, & prit de nouveaux ac-
» croissemens. Julie s'abandonna sans
» réserve à une foule de débauchés,
» que la vanité encore plus que l'amour
» du plaisir attiroit sans cesse autour
» d'elle. Quel monstre d'incontinence!
» La fille d'un Empereur ne mit plus de
» différence entre le Patricien, l'hom-
» me du peuple, l'Affranchi & l'Escla-
» ve. Elle ne respecta pas même la pla-
» ce publique, où l'Empereur son pere
» avoit porté sa fameuse Loi contre les
» adultéres. Enfin, elle alla jusqu'à se
» mêler dans les plus infâmes réduits,
» avec ces femmes mercenaires, qui
» vendoient leur pudicité à prix d'ar-
» gent. Quelque coupable que fût Ju-
» lie, dit Sénéque, ce fut imprudem-
» ment que l'Empereur manifesta la
» honte de sa fille en plein Sénat, &
» qu'il la fit condamner à l'exil par Ar-
» rêt. N'avoit-il pas l'autorité en main?
» Que ne s'en servoit-il, pour retenir
» dans la captivité celle dont les saillies
» n'étoient arrêtées, ni par les raisons
» d'honneur, ni par la crainte des Loix? «
Après avoir remarqué que Tibére re-
trancha à sa femme exilée *la pension ali-
mentaire* que son pere lui envoyoit tous
les ans, ils ajoutent: « Ainsi la malheu-

» reuse Princesse, après 15 ans d'exil, » mourut à Rhége, de disette, de cha- » grin & de *mésaise*. Elle s'étoit attiré » ses malheurs; mais si le Ciel la pu- » nissoit avec justice, la main qui lui » porta le dernier coup, n'en parut pas » moins inhumaine. »

P. 56. « Durant la nuit qui suivit le jour » où l'attentât contre Lentulus avoit » été commis, il sembla que la rage des » séditieux alloit éclater, sans ména- » gement pour Drusus. Tout le Camp » étoit rempli d'allarmes & de défian- » ces mutuelles. Qui l'auroit pû croire? » L'ignorance mêlée de superstition fut » plus efficace pour arrêter les divi- » sions, que la raison & le devoir; la » Lune étoit alors dans son plein, & » sembloit devoir éclairer un combat » nocturne. Des deux parts on com- » mençoit à s'y préparer, & les Soldats » Prétoriens rangés en bataille s'appré- » toient à charger les Légionnaires, » lorsque l'Astre de la nuit fut à l'ins- » tant couvert en partie d'une ombre » extraordinaire. Ensuite son Disc s'ob- » scurcit insensiblement de plus en plus. » Cependant le Ciel étoit serein, & au- » cun nuage ne paroissoit dans l'air. » Aussi cette obscurité de la lune étoit » une véritable Eclipse, qui, selon la

» révolution constante des globes céles-
» tes, devoit nécessairement arriver.
» Le vulgaire ignorant tourna l'*acci-*
» *dent* en augure. Les Rebelles se per-
» suaderent que les Dieux irrités leur
» annonçoient les désastres que leur ré-
» volte avoit mérités. Pour remédier au
» présage, ou du moins pour en suspen-
» dre les effets, on fit des deux côtés
» sonner les trompettes, & tous frap-
» perent à grands coups sur leurs bou-
» cliers; comme si la Lune, attaquée
» par un ennemi invisible, eût pû être
» secouruë par ce tintamarre! Il arriva
» du moins que les cœurs furent plus
» calmes, & que l'émotion des esprits
» fut arrêtée pour un tems. Le Conseil
» du Prince laissa à la crainte tout l'in-
» tervalle qu'il falloit, pour faire ses
» impressions ordinaires. Drusus fut
» charmé de voir le Soldat supersti-
» tieux pâlir & trembler, à mesure que
» la Lune se couvroit. Enfin l'*éclipse*
» *parut centrale*, soit parce que telle
» étoit la nature de cette éclipse, soit
» parce qu'un *nuage* survint à propos,
» pour rendre l'obscurité parfaite.
» Quo iqu'il en soit, tout le Camp fut
» effrayé, & se persuada que la Lune
» alloit pour jamais refuser sa lumiere
» à la terre. De-là des commencemens

» de repentir. Les Dieux, disoit-on,
» nous privent de la clarté des Astres,
» parce que nous avons manqué nous-
» mêmes de soumission à nos Com-
» mandans. L'occasion parut trop favo-
» rable au Prince, pour n'en pas profi-
» ter. Il crut qu'il falloit augmenter &
» entretenir ces naissances de terreur,
» pour ramener les mutins à la raison. »
Permettez-moi de comparer cette Des-
cription avec ce que Tacite dit sur le
même sujet : je suis ici la Traduction
d'Amelot : « On s'attendoit à voir la
» nuit suivante quelque horrible atten-
» tat, mais tout fut calmé par un évé-
» nement inopiné. La Lune dans un
» tems clair & serein, s'obscurcit tout-
» à-coup ; les Soldats, qui n'entendent
» rien au cours des Astres, en tirent
» un augure pour la conjoncture pré-
» sente, & comparant l'éclipse de la
» Lune avec leurs travaux, interprê-
» toient que tout iroit bien pour eux,
» si la Déesse recouvroit sa lumière.
» Pour cet effet, ils font un grand bruit
» avec le son de l'airain, & une fanfare
» de trompettes & de cornets ; & selon
» que la Lune leur pâroît plus lumineu-
» se ou plus obscure, ils montrent leur
» allégresse ou leur affliction. Mais
» lorsqu'un nuage épais vint à leur en

» dérober la vûë, & qu'ainsi ils la crurent plongée pour jamais dans les ténébres, comme les hommes donnent aisément dans la superstition, quand une fois la frayeur s'est saisie de leur esprit, ils s'écrierent avec douleur, que les Dieux leur annonçoient par-là, qu'ils avoient leur désobéissance en horreur, & que leurs peines ne finiroient jamais. Drusus, pour profiter de ce premier remords, & faire honneur à sa prudence de ce que la fortune lui présentoit, commande qu'on aille par les tentes. »

Voici une harangue assez courte que je vais rapporter, en la comparant avec celle de Tacite, par laquelle je commence. « Cæcina, dit cet Historien, prie les Soldats de l'écouter avec silence, & de bien considerer la conjoncture présente des affaires. Il dit, qu'il ne reste plus de salut que dans les armes, mais qu'il les faut manier avec prudence; que le plus sûr est de demeurer dans le Camp, jusqu'à ce que les Allemands en approchent de plus près, leurrés de l'espérance de vaincre; & qu'alors on fera de toutes parts une sortie sur eux, pour s'ouvrir le passage jusqu'au Rhin; que si l'on fuit, on aura à traverser

» des bois, & des marais profonds; » où l'on sera exposé à la cruauté des » ennemis ; au lieu que si l'on sort vic» torieux, ce sera une gloire immortel» le. Enfin il leur met devant les yeux » tout ce qu'ils ont de plus cher, leurs » parens, leurs amis, & la réputation » qu'ils ont acquise à la guerre ; mais » sans rien dire ni des maux qu'ils ont » soufferts, ni de ceux qu'ils ont encore » à souffrir. » Les Historiens donnent suivant leur coutume une forme directe à cette harangue, dont Tacite, comme vous voyez, n'a tracé que la substance. Lorsqu'il lui arrive de faire la même chose, à l'égard des Lettres de l'Empereur, ce précis est converti en *Epîtres* dans l'Ouvrage François. Quoiqu'il en soit, voici comme il font parler Cæcina, sans profiter de la précaution délicate, dont il usa, selon Tacite, en cette occasion. « Ce n'est pas » pour la premiere fois que les Légions » Romaines se sont vûës réduites à n'a» voir point d'autre ressource que dans » leur valeur. C'est le sort des Conqué» rans, & de tous les braves. Ici, j'ose » vous l'avoüer, les seuls coups de » main ne suffisent pas pour nous tirer » du danger qui nous ménace. Il faut » encore de la sagesse & de la précau-

» tion, pour nous préserver d'un enne-
» mi ardent à nous poursuivre, & dé-
» terminé à nous perdre. Sortir de vos
» retranchemens & livrer bataille, c'est
» le premier mouvement que la géné-
» rosité vous inspire à tous. Mais lais-
» sons aux Germains cette ardeur im-
» pétueuse pour les combats. Elle res-
» semble à la férocité des ours & des
» loups, qui peuplent leurs forêts. Pour
» nous, mesurons nos entreprises avec
» maturité, sur les circonstances du
» tems & des lieux. Le sort des batail-
» les est incertain. Que deviendriez-
» vous, si la fortune venoit à trahir
» votre valeur? Quel azile trouverions-
» nous, dans un si grand éloignement
» du terme où nous prétendons arriver?
» Que de vastes forêts à passer! Com-
» bien de lacs & de fleuves à traverser!
» Que faire donc pour nous faciliter le
» retour jusqu'au Rhin? Il faudra vain-
» cre l'ennemi, j'en conviens. Mais ne
» vaut-il pas mieux dés-maintenant
» chercher le moment favorable &
» prendre des sûretés, pour abolir, s'il
» est possible, jusqu'au nom des Che-
» rusques? Les Barbares sont hardis &
» entreprenans. Pour peu que nous fei-
» gnions de les craindre en différant de
» les combattre, ils viendront étourdi-

» ment nous assaillir dans le lieu inac-
» cessible où nous nous sommes re-
» tranchés. Alors l'irruption soudaine
» de quatre Légions, instruites à com-
» battre dans les régles, les déconcerte-
» ra, & les contraindra à rentrer dans
» leurs forêts. Souvenez-vous, Ro-
» mains, durant l'action, que votre dé-
» livrance sera suivie d'une gloire im-
» mortelle, & récompensée de tous les
» honneurs militaires. » Le Cæcina de Tacite ne sçait pas donner à sa harangue, un tour semblable à celui du Cæcina des deux Historiens modernes. Le premier excite en peu de mots la valeur de ses troupes, par des motifs dignes de leur gloire ; le second lance des traits satyriques contre l'ennemi, & présente à l'imagination de ses Soldats des objets plus propres à l'amuser, qu'à l'échauffer.

Quoique ce que j'ai dit jusqu'ici, soit suffisant pour vous faire connoître le goût de ce dernier Volume, je ne puis cependant m'empêcher de transcrire la Harangue que les Auteurs mettent dans la bouche des Députés de Réate (Rieti), qui ne vouloient pas que, pour détourner les inondations du Tibre, on bouchât l'endroit par où le Lac Velin entre dans le Nar. Tacite nous apprend que ces Députés disoient « qu'il se

» répandroit par tout le Pays voisin, » que la nature a très-bien pourvû aux » commodités des hommes, en donnant aux fleuves leur cours, leur embouchure & leurs bornes ; qu'il falloit considérer la Religion des Alliés, » qui avoient consacré des bois, des » Autels & des Ministres aux rivieres » de leur Patrie, que le Tibre même » couleroit avec moins de gloire, si on » lui ôtoit le tribut des fleuves qui l'environnoient. » Nos deux Historiens modernes font ainsi parler les Réatins. « Nous convient-il, à nous foibles » mortels, de détruire l'arrangement » que les maîtres du Ciel ont fait avec » tant de sagesse ? Tout reclame contre » le projet des Commissaires, la Réli- » gion, le bon sens, & l'utilité publi- » que. Chaque Pays *s'est érigé en Dieux* » les Lacs, les Ruisseaux, & les Fleu- » ves. Les faire passer, ces Fleuves, » ces Ruisseaux, & ces Lacs d'une con- » trée dans une autre, c'est en altérer le » culte & faire violence à leur Divini- » té. Qui sçait d'ailleurs, si en donnant » un nouveau cours aux eaux, on ne » changera pas la nature des terroirs, » si l'on n'altérera pas la température » de l'air, & si l'on ne fera pas succé- » der la stérilité à l'abondance des récol-

» tes ? Le Tibre lui-même ne perdra-
» t'il pas beaucoup de la majesté de son
» cours ? Aujourd'hui abondant en
» eaux, il roule majestueusement ses
» flots dans le lit que la nature lui a for-
» mé. Demain indigent & appauvri, il
» ne se présentera plus aux yeux des
» Romains que comme un Ruisseau,
» incapable de soutenir la pésanteur des
» fardeaux dont on le charge. » Tacite n'a pas sçû donner à ces Députés tant d'esprit & de réthorique. Remarquez encore que dans ces morceaux, on ne sçauroit reprocher aux deux Historiens d'avoir dérobé des expressions ou des pensées à Tacite, qu'ils appellent eux-mêmes *le plus ingénieux Peintre de l'antiquité.*

Quatriéme Lett. de M. Astruc.

Après vous avoir rendu compte des trois premieres Lettres de M. Astruc, il est juste que je vous entretienne de la quatrieme, aussi solide & aussi intéressante que les trois autres. L'Auteur y établit d'abord qu'il ne s'agit pas dans la dispute des Chirurgiens contre les Médecins, d'une querelle particuliere à la Faculté de Paris. Il avoüe néanmoins que *quand cela seroit, il ne la deffendroit pas avec moins de zéle.* Mais c'est la cause de la Médecine en général qu'il

prétend soutenir : « Ce sont, dit-il, » les droits, les prérogatives, les préé- » minences de tous les Médecins, que » je deffends ; & par conséquent tous » les Médecins ont intérêt dans cette » dispute, & ils doivent tous y pren- » dre part. Dès que cette cause est com- » mune, poursuit-il, les moyens de » deffense doivent l'être aussi ; & dans » une affaire solidaire pour tous les » Médecins, j'ai droit de me servir de » tous les avantages que tous les Mé- » decins de tous les Pays & de tou- » tes les Facultés peuvent me fournir. » Ainsi la Doctrine, la Pratique, les » Ouvrages des Médecins Italiens, » Espagnols, Allemands, serviront à » deffendre les droits des Médecins » François, puisqu'ils servent à main- » tenir ceux de la Médecine, qui nous » unit tous. » M. Astruc comme dans sa troisiéme Lettre, choisit encore ici M. Petit pour son adversaire, quoique ce Chirurgien, dans une Lettre qu'il a depuis peu écrite à ce Médecin, & qui est imprimée, déclare qu'il n'est aucunement l'Auteur des Ecrits, qui ont paru en faveur des Chirurgiens

Le nouvel Ouvrage dont il s'agit, consiste en deux points. 1°. *Tous les progrès qu'on a faits dans le traitement des*

maladies vénériennes, sont dûs à la Médecine & aux Médecins. 2°. *Toute la part, que les Chirurgiens ont euë à ces progrès, c'est d'avoir suivi, imité, copié les Médecins.* La preuve de la premiere proposition renferme un détail historique, digne d'un sçavant Bibliographe, & d'un Médecin qui sçait également les principes & l'histoire de son Art. On y apprend la premiere origine des suffrages donnés au Mercure, & la naissance de son usage pour les frictions. En 1497, à peine le mal de Naples est-il connu, qu'un Médecin Italien, nommé *Gilini*, raisonnant par analogie, commence à proposer le Mercure comme un simple Topique. D'autres Médecins dans le même tems en conseillent un usage approchant un peu de la Méthode établie depuis eux. Un *Alessandro Benedetto*, Médecin de Verone, dans un Ouvrage dédié à l'Empereur Maximilien I. & imprimé en 1500, fait juger que la pratique des frictions mercurielles étoit déja connuë des Médecins célébres, & par conséquent, qu'elle est presqu'aussi ancienne que le mal même.

Cependant c'est proprement *Angelo Bolognini* Médecin, & Professeur de Chirurgie en 1506, dans l'Université de Boulogne (dont l'Ouvrage fut imprimé

en 1516 à Paris, & réimprimé depuis plusieurs fois en Italie & en France) qui est le premier de tous les Auteurs, qui ait enseigné & expliqué en détail les circonstances, les suites, & les avantages de la Méthode, dont il s'agit. On cite ensuite Wendelin Hock, Jacque Catanée, George Vella, Jean Almenard, Pierre Maynard, qui tous ont écrit avant l'an 1516, & qui tous ordonnent les frictions mercurielles, dont la pratique fut encore éclaircie dans la suite par le fameux Nicolas Massa Médecin de Vénise, qui dans un Ouvrage imprimé en 1532, & réimprimé dix fois depuis, entre sur cette matiere dans le détail le plus exact. C'est lui, selon M. A. qui a mis, pour ainsi dire, la derniere main à la perfection de la Méthode, & qui par cette raison mérite d'en être regardé comme le second inventeur. L'Auteur n'a pas manqué de rapporter l'Eloge, que Freind a fait de ce Médecin dans son *Histoire de la Médecine*, & le jugement que cet Auteur porte de son Ouvrage. Il cite encore ici plusieurs autres Médecins célébres, qui ont enseigné la même Méthode, depuis Massa jusqu'en l'année 1550.

Vers l'an 1518, le Guayac, appellé

par respect *Bois Saint*, fut apporté en Europe de l'Isle de S. Domingue, comme un spécifique pour le mal de Naples, plus sûr & moins dangereux que le Mercure. Alors les Medecins se partagerent sur l'efficacité de ce nouveau reméde. Mais un grand nombre, à la tête desquels est Jacque de Bethencourt en 1527, quoiqu'ils reconnussent l'utilité du Guayac, ne laisserent pas d'en publier l'inefficacité dans plusieurs cas. Enfin M. A. conclut que ce sont les Médecins, qui ont introduit dans la Médecine l'usage extérieur du Mercure, qui ont d'abord appliqué ce reméde comme un topique salutaire, & qui ont ensuite reconnu que la friction mercurielle étoit le reméde spécifique, universel, & certain du mal de Naples: Que ce sont les Médecins qui ont eu soin d'avertir de l'insuffisance, & des dangers des parfums mercuriels, qui ont fait d'exactes recherches sur les propriétés & les effets du Guayac, de l'Esquine & de la Salse-pareille, à mesure que ces Drogues ont eu quelque vogue: Qu'enfin, ce sont les Médecins qui ont perfectionné la vraye Méthode, & qui l'ont portée au point où elle est aujourd'hui. Cependant les Chirurgiens prétendent dans leurs Ecrits, que

les Anciens Médecins de la Faculté de Paris en ont été les adverſaires, & ont fait tous leurs efforts pour la décrier. Je ne vois pas que M. Aſtruc détruiſe cette Theſe.

Il entre dans un plus grand détail par rapport à ſa ſeconde propoſition. 1°. Jacque Carpi, ſelon lui, étoit Médecin, parce que « C'eſt le » titre, dit-il, *qu'il ſe donne* lui-même *à la tête* » *de ſes Ouvrages* imprimés de ſon vivant, im- » primés dans la Ville où il demeuroit, impri- » més ſous ſes yeux; il y eſt toujours appellé, » *Eximius artium & Medicinæ Doctor.* » De plus, ajoute-t'il, il a été Profeſſeur d'Anatomie & de Chirurgie dans pluſieurs Univerſités. On pourroit répondre, ce me ſemble, que l'épithéte d'*eximius* fait connoître évidemment que Carpi n'a point été lui même l'Editeur de ſes Ouvrages? Ce ſeroit une fatuité ſans exemple que de ſe qualifier ſoi-même *eximius Doctor.* M. A. me paroît donc ſe tromper, lorſqu'il dit (pag. 19.) que Carpi *s'eſt donné à la tête de ſes Ouvrages le titre de Docteur en Médecine*, le titre *d'eximius artium & Medicinæ Doctor.* Et puis M. A. eſt trop verſé dans la bonne Latinité, pour ignorer qu'*eximius Medicinæ Doctor*, ne ſignifie point *Docteur en Médecine*; mais qu'en bon Latin il veut dire exactement *Grand Maître dans l'art de guérir.* Or il ſuffit que Carpi ait donné des Leçons d'Anatomie & de Chirurgie, pour qu'il ait mérité ce titre, ſans qu'il ait été néceſſaire qu'il fût ce qu'on appelle *Docteur* dans aucune Univerſité. C'eſt ainſi, que ſi je traduiſois en Latin le fameux Ouvrage de M. Petit ſur la *maladie des os*, je ne ferois aucune difficulté de donner à l'Auteur, quoique ſimple Chirurgien, le titre d'*eximius artis Chirurgicæ Doctor.* D'ailleurs ce titre

artium & Medicinæ Doctor, n'est pas celui que prennent ordinairement les Médecins Docteurs. A l'égard de l'emploi de Carpi, qui professa, dit-on, l'Anatomie & la Chirurgie dans deux Universités, celle de Pavie & celle de Boulogne, quelques-uns prétendent qu'on n'en doit point conclure qu'il fût ce qu'on appelle *Docteur en Médecine*. Il me suffit d'observer ici que le docte Fallope, qui devoit bien être au fait, a mis Carpi au nombre des Chirurgiens, comme M. A. l'avouë lui-même: mais il ne fait point difficulté de braver l'autorité de ce Sçavant Médecin: *Fallope a beau dire, que Carpi n'etoit que Chirurgien: Carpi dit lui-même qu'il est Docteur en Médecine.* Cependant M. A. qui parle ainsi, suppose, sans le prouver, & contre toute vraisemblance, que Carpi s'est rendu ce témoignage à lui-même. Il n'a point fait attention aux termes d'*eximius Doctor*, qui montrent que ce titre ne lui a pû être donné que par quelque Disciple, admirateur de son sçavoir & de son *expérience*, & éditeur de ses excellens Ouvrages.

A l'égard de Jean de Vigo, M. A. avouë de bonne foi qu'il étoit Chirurgien, & il ne croit pas même qu'on puisse le révoquer en doute. Mais il prétend qu'il étoit aussi Médecin, & entr'autres preuves il cite le titre de *Chirurgiæ Doctor*, qu'il se donne à lui-même dans une Lettre à un ami. « Cela marque, dit-il, un *grade particulier* dans la Chirurgie, grade qu'il n'avoit » reçu que dans une Faculté de Médecine, qu'il » n'avoit obtenu qu'après un examen convenable, qui ne lui avoit été accordé, qu'avec celui de *Docteur en Médecine*, & cela met une » difference très-grande entre Vigo & les Chirurgiens ordinaires. » Ce que j'ai dit ci-dessus sur la vraye signification du terme de *Doctor* dans les bons Auteurs, suffit, ce me semble,

pour jetter au moins quelque doute sur la solidité de ce raisonnement. D'ailleurs M. A. convient lui-même, qu'il y avoit alors comme aujourd'hui dans les Universités d'Italie des Médecins-Chirurgiens, & que Jean de Vigo étoit de ce nombre. Il étoit donc particulierement *Chirurgien*, & non Docteur-Médecin, suivant l'idée attachée à ce titre; s'il étoit Médecin, c'étoit un Médecin *ad honores*, un Médecin d'un ordre particulier, différent de celui des Médecins ordinaires, qui n'ont pour objet que les maladies internes. Il s'ensuit que quelque honneur que M. A. veüille faire à Jean de Vigo, il étoit toujours essentiellement Chirurgien, parce que les maladies externes & les opérations chirurgicales étoient son seul ou principal objet: qu'ainsi les Chirurgiens ont droit de le revendiquer. Mais que résultera-t'il de cette controverse? La dispute des sept Villes de la Gréce touchant la vraie patrie d'Homére étoit assurément plus importante, plus intéressante.

M. A. fait paroître beaucoup de sagacité & d'érudition dans plusieurs autres choses qu'il ajoute, & il se deffend avec raison d'une erreur chronologique qui lui avoit été imputée par son Adversaire, erreur, où après tout il n'auroit pu tomber que par distraction. Enfin il prouve que, quel qu'ait été Jean de Vigo, soit Chirurgien, soit Médecin, il n'est point du tout le premier Auteur de la méthode pour guérir le mal de Naples par la friction mercurielle. Il prouve aussi que cette méthode étoit connuë & pratiquée en France avant le fameux Thierry de Hery, le Héros des Chirurgiens François: discussions aussi stériles, qu'épineuses, aussi remplies de chicanes que de vraies difficultés, & que je n'ai en vérité aucun regret de ne pouvoir ici analyser exactement. Certaines personnes curieuses pourront s'instruire néanmoins avec

plaisir de tous ces sçavans détails dans cette quatriéme Lettre de M. A. écrite avec beaucoup de précision & de justesse.

J'observerai seulement, que comme cet Auteur ne fonde en général toutes ses preuves que sur les Ouvrages publiés par divers Médecins, avant que les anciens Chirurgiens, tels que Carpi, Vigo, Heri, Chaumette, fussent connus, on pourroit lui répondre qu'il y a bien de la différence entre traiter d'une maladie, & traiter une maladie. Les Médecins dont M. A. fait mention, ont traité du mal de Naples & de ses remédes dans de fort bons Ouvrages; mais ont-ils traité eux-mêmes cette maladie? Ils ont connu la vraie méthode en spéculation: mais les anciens Chirurgiens l'ont non-seulement connuë, mais pratiquée: ils ont sçu ajouter aux préceptes généraux des Médecins leurs observations particulieres. Ils ont sçû découvrir par leurs propres yeux, & par la grande habitude du traitement, une infinité de différences, soit dans les genres & les espéces de la maladie de Naples, soit dans la constitution, l'état & les affections des malades, & ils ont appris à y appliquer le reméde différemment modifié, selon les cas différens. Or ce n'est que par une pratique assiduë, que par une expérience longue & individuelle, qu'on peut acquérir cette capacité, comme il a été démontré dans les Ecrits des Chirurgiens. Les Médecins mêmes semblent en être convenus dans leur fameuse *Dissertation* de 1735, qui a été le flambeau de la guerre. C'est à ce point capital, ce me semble, qu'il faudroit ramener la question: c'est le seul intéressant pour le Public Après tout cette Question ainsi discutée, fait bien de l'honneur à M. Astruc, & à son Adversaire anonyme, par les doctes & élégans Ecrits qu'elle a fait naître de part & d'autre.

Je suis, &c. *Ce 4 Janvier 1738.*

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXIII.

ON dit, Monſieur, que l'Autruche, preſſée par des Chaſſeurs, cache ſa tête derriere un arbre, & que parce qu'elle ne voit pas, elle s'imagine qu'elle n'eſt pas vûë. L'Auteur de l'*Enfant Prodigue*, qu'on eſt bien éloigné de vouloir rabaiſſer par cette comparaiſon, fait à peu près la même choſe ; & lorſque tout Paris eſt perſuadé que cette Piéce eſt une des productions de l'Auteur de la *Henriade*, il prend le parti de la déſavoüer. A-t'il craint qu'elle ne fût pas jugée digne de lui ? Le ſuccès des Repreſentations devoit le raſſurer. D'ailleurs, s'il y a des fautes, on les pardonne aiſément dans une Piéce de ce genre, où l'Auteur n'a ſans doute prétendu que ſe délaſſer de ſes L'Enfant Prodigue, Comédie.

autres occupations. S'il eût fait de cette Comédie un objet de réputation, il eſt à croire qu'il auroit taché de la rendre plus parfaite. Cependant quel que ſoit le motif ſecret qui l'engage aujourd'hui au myſtere, le Public éclairé ſçait à quoi s'en tenir.

Cette Piéce paroît donc imprimée par les ſoins d'un prétendu Editeur, qui dans une Préface, à la tête de cette Comédie, fait tout ce qu'il peut pour ſeconder les intentions de celui qui voudroit être ignoré. *L'Auteur*, dit-il, *ne s'eſt point encore déclaré.* Mais tout le monde l'a diſpenſé de cet aveu, & on n'a pas été aſſez injuſte pour lui ravir un honneur qui lui appartient ſi légitimement. On ne l'a jamais attribuée ſérieuſement *à un homme de Cour*, ni à une perſonne d'*une profeſſion plus ſerieuſe*, comme l'Editeur prétend le perſuader: au moins les connoiſſeurs n'ont jamais eu ces idées. Il eſt vrai que d'abord quelques perſonnes, trompées par les défauts qui s'y trouvent, n'ont pû y reconnoître l'Auteur de la *Henriade*; mais enfin le voile eſt levé il y a longtems. Les Comédiens & les propres amis de l'Auteur ne font aucune difficulté de reconnoître la *Henriade* & l'*Enfant Prodigue* pour les enfans du

même pere : Cet Auteur auroit-il voulu imiter la Galatée de Virgile ?

Et fugit ad salices, & se cupit ante videri.

Sa seule Orthographe, pour laquelle il a soutenu ailleurs une espéce de These, suffiroit pour le trahir, s'il avoit eu d'ailleurs une vraie intention de se cacher.

L'Editeur paroît ensuite se mettre peu en peine de cette imputation, & rend compte au Public du caractere de la Comédie, qu'il lui présente comme un modéle à suivre. » Quel que soit » l'Auteur, dit-il, nous presentons » cette Piéce au Public comme la pre- » miere Comédie qui soit écrite en vers » de cinq pieds ; peut-être cette nou- » veauté engagera-t'elle quelqu'un à » se servir de cette mesure. Elle pro- » duira sur le Théatre *Français* de la » variété » Ce peu de mots me fournit plusieurs réflexions. 1°. Si l'Editeur n'est pas le même que l'Auteur, ils sont au moins amis. L'un prend trop de soin de loüer l'autre. Cependant à travers les éloges répandus dans la Préface, on apperçoit un certain air de modestie, qui diminue l'indécence de se loüer soi-même. 2°. Le Théatre *Français* a-t'il besoin d'une plus grande variété ?

Les vers libres qui lui sont permis, ne valent-ils pas bien, *pour le plaisir* les vers *dissillabes?*

Cependant l'Editeur sentant bien que le mélange bigaré de boufonneries & de serieux pathetique trouveroit des contradicteurs, prétend justifier ce genre, par l'exemple de la vie humaine, pareillement entremêlée de ris & de tristesse. » Si la Comédie, dit-il, doit » être la representation des mœurs, » cette Piéce semble assez être de ce » caractere ; on y voit un mélange de » sérieux & de plaisanterie, de comi- » que & de touchant. » On convient que *la Comédie doit être la representation des mœurs*; mais en tant que naturelles & instructives. Ce qu'il dit ensuite, que *la même personne a quelquefois ri & pleuré de la même chose dans le même quart d'heure*, n'a ni l'une ni l'autre de ces qualités : car je ne vois pas que l'exemple d'une personne, qui rit & qui pleure de la même chose presque dans le même tems, soit capable de nous instruire, & soit une chose fort naturelle, c'est-à-dire, ordinaire parmi ceux qui ne sont pas foux. Pour apuyer son paradoxe il fait un petit conte, plus digne d'un souper que d'une Préface ; conte, qui n'est joli que jusqu'au bon mot du Gen-

dre, & qui ne vaut plus rien dans le reſte des circonſtances ajoutées par l'Editeur ; conte par conſéquent qui ne prouve rien du tout.

Sans vouloir ici combattre un genre de Comédie, contre lequel toutes les perſonnes de bon goût ſe ſont élevées, on me permettra de dire mon avis ſur la Piéce dont il s'agit. Comme elle a été joüée bien des fois, le Public a eu le moyen de l'examiner & d'en juger. Cependant je crains bien, comme il a coutume d'arriver à de ſemblables piéces, que l'impreſſion ne lui ſoit pas auſſi favorable que la repreſentation. On juge differemment au Parterre & dans ſon cabinet. Souvent l'éclat, qui nous avoit éblouïs d'abord, s'évanouït, lorſqu'on vient à examiner l'objet de plus près ; & telle Piéce a emporté preſque tous les ſuffrages au Théatre, qu'on a daigné à peine lire, lorſque la Preſſe l'a tirée du faux jour. Ce n'eſt pas que je veüille dire que *l'Enfant Prodigue* mérite un pareil ſort : les beautés ſérieuſes, dont cette Comédie eſt ornée, doivent l'en préſerver ; & d'ailleurs les circonſtances ſont fort differentes. Quoiqu'il en ſoit, l'Auteur, ou l'Editeur, paroît s'en conſoler d'avance. La piéce a plu ; il n'importe à qui,

ni comment. *Qui donne des plaisirs nouveaux*, dit-il, *est toujours bien reçu, & tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.*

On voit par là, combien les maximes de certains Modernes sur *le neuf* ont fait de progrès, malgré les efforts d'un Ecrivain de ce tems, qui a combattu d'une façon si solide & si ingénieuse ce goût de la nouveauté dans les Ouvrages d'esprit. » Le beau dit-il, * à force de » nous être familier, commençoit à » ne nous paroître plus piquant; il » falloit pour nous plaire réveiller no- » tre appétit, & par là ceux qui de- » voient travailler à nous flatter le » goût, étoient presque dans la néces- » sité de le corrompre. L'entreprise en » gros n'étoit pas difficile : il falloit » pourtant s'y prendre doucement. Il » n'y avoit pas moyen de nous faire » passer en un moment du bon au mau- » vais goût; le saut auroit été trop ru- » de; mais on pouvoit nous y con- » duire insensiblement, nous séduire » par gradation.... Cependant le par- » fait a un point fixe; en de-çà ou en » de-là, on n'y est plus. Ces grands » hommes du siécle passé, les Corneil-

* M. R. D S. M. seconde Lettre sur les causes de la décadence du Goût, dans ses *Réflexions sur la Poësie*. A Amsterdam 1734.

» les, les Molieres, &c. avoient attra-
» pé ce point de la perfection, & *une*
» *seule chose raisonnable restoit à faire*
» à leurs successeurs, c'étoit de les
» imiter, & de tâcher de les égaler. «
Voila comme vous voyez, la proposition de notreEditeur précisément contredite, puisqu'on ne peut produire du *nouveau* qu'aux dépens du parfait, que nos Maîtres ont autrefois trouvé, & qu'il ne nous reste plus rien de raisonnable à faire, que de les imiter, & de les égaler, si nous le pouvons. Jugez après cela du mérite de ce *neuf* si vanté, & quels peuvent être *ces plaisirs nouveaux* qu'on prétend devoir être *toujours bien reçus.*

Par raport à la Piéce dont il s'agit, il faut avouer qu'il y a des Scenes fort belles : telle est celle dans l'Acte second, où Lise dit à Marthe :

A mon avis, l'hymen & ses liens
Sont les plus grands ou des maux ou des biens,
Point de milieu ; l'état du mariage
Est des humains le plus sûr avantage,
Quand le raport des esprits & des cœurs,
Des sentimens, des goûts & des humeurs
Sement ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme, & que l'honneur épure :
Dieu ! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant !
Votre maison, vos gens, votre livrée,

Tout vous retrace une image adorée,
Et vos enfans. ces gages précieux,
Nés de l'amour, en font de nouveaux nœuds :
Un tel himen, une union si *chere*,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la *terre* ;
Mais tristement vendre par un contrat
Sa liberté, son nom & son état
Aux volontés d'un maître despotique :
Se quereller, ou s'irriter le jour,
Sans joye à table & la nuit sans amour ;
Trembler toujours d'avoir une foiblesse,
Y succomber, ou combattre sans cesse,
Tromper son maître, ou vivre sans espoir,
Dans les langueurs d'un importun devoir ;
Gémir, secher dans sa douleur profonde,
Un tel hymen est l'enfer de ce monde.

Il y a dans le 4[e] & 5[e] Acte des Scenes touchantes & bien travaillées, qui font connoître que le Pathétique est le vrai genre de l'Auteur. Ce n'est pas précisément l'attendrissant que les personnes de bon goût blâment dans une Comédie ; c'est le mélange de cet attendrissant avec le risible, surtout lorsqu'il domine. Le plaisant de la Piéce dont il s'agit n'a pas réussi, comme vous sçavez. Rondon, Fierenfat, la Dame de Croupillac n'ont fait rire personne ; & quand même ces Personnages auroient été vraiment comiques, ils n'auroient jamais pû faire un bon effet dans une Piéce, dont le sujet est essentiellement sérieux & touchant. On peut dire en

général que le langage eſt négligé dans cette Comédie ; qu'on y trouve des vers, où la conſtruction des mots n'eſt point françoiſe, d'autres qui ne ſont point achevés, & où la rime manque abſolument ; quelques-uns où elle eſt vicieuſe, & où l'on fait rimer deux *e*, auſſi differens entre eux pour le ſon, que l'*a* & l'*o*. La rime de *guerre* & de *frere*, de *terre* & de *chere*, paſſera toujours dans notre verſification pour un ſoléciſme. Il eſt à croire que ſi l'Auteur ſe fût déclaré lui même l'Editeur de ſa Piéce, il eût témoigné plus de reſpect pour le Public.

Réponſe à la Lettre de M. Riccoboni.

Juſqu'ici on s'eſt contenté de regarder le *Comique* attendriſſant comme un genre oppoſé au bon goût ; voici un nouvel Ecrit, * par lequel on entreprend de prouver, que ce genre eſt contraire à la raiſon. L'Auteur poſe d'abord pour fondement de toutes ſes preuves, la fin que la Comedie ſe propoſe, qui eſt de *corriger les mœurs par le ridicule* ; d'ou il s'enſuit, qu'elle eſt incompatible avec les larmes & inſéparable des ris. Il ajoute que le ridicule eſt de l'eſſence de la correction theatrale,

* A Paris chez le Breton, Quai des Auguſtins. 1737. Broch. de 40. pag.

& il fait voir que si les larmes s'empa-roient tout-à-fait de Thalie (ce qu'avec le tems le mauvais goût pourroit bien causer,) alors la portion des mœurs, qui ne peut être corrigée au Theatre que par le ridicule, resteroit sans correction.

De tous tems les larmes & les ris ont partagé la Tragedie & la Comedie : Ce sont deux genres d'instruction aussi anciens que précieux à toutes les Nations policées: l'un & l'autre doivent instruire & amuser : voila ce qu'ils ont de commun. Mais il ne faut pas confondre ces deux genres en un seul ; ce seroit leur faire perdre leur avantage à chacun en particulier. L'un offre l'instruction par la volupté des larmes, & l'autre par celle du rire. C'est en vain que le Sieur Riccoboni condamne *le ris immoderé, que les Spectateurs demandent le plus souvent, & que les honnêtes gens blâment.* On répond qu'il n'y a pas de raison à vouloir déterminer la mesure du rire. Il n'y a point, ajoute-t'on, de *vrai Chrétien*, qui ne puisse voir sans rougir *le péché mortel de l'Avarice* ridiculisé dans *l'Avare* de Moliere, & il n'y en a point qui ne puisse y rire de tout son cœur, & en sureté de conscience.

Mais le Sieur R. non content de con-

damner le vrai Comique ; qui fait beaucoup rire, semble encore vouloir abolir le vrai Tragique ; il voudroit réunir l'un & l'autre dans le Comique attendrissant, & en faire un nouveau genre de Spectacle plus décent, selon lui, que le premier, plus intéressant, plus utile que le second. Notre Religion, si on l'en croit, ne souffre plus le merveilleux de la Tragédie. Mais elle le souffroit, lui répond-on, dans le tems que le Tragique, sous Corneille & Racine, s'est élevé à un si haut dégré. La Religion a-t'elle changé depuis ce tems-là ? Cet argument ne me paroît pas fort concluant : la Religion n'a point changé, dira M. R. mais il pourroit arriver qu'on seroit aujourd'hui plus éclairé sur les dangers de la Tragédie, qu'on ne l'étoit il y a cinquante ans, & qu'on s'appercevroit, que ce Spectacle porte par lui-même à l'amour romanesque, à la vengeance, & surtout qu'il diminuë l'horreur du *Suicide*, si ordinaire dans les Catastrophes de nos Tragédies, où il n'est pas permis de tuer aucun Acteur sur le Théatre, & où il est pourtant d'usage de se tuer soi-même.

M. R. a avancé que « la vertu des » Héro Tragiques, parce qu'elle agit

» ſur des perſonnes trop élevées, ne » fait aucun effet ſur les cœurs & ſur » les eſprits. » L'Auteur oppoſe à ce jugement le ſentiment univerſel que produiſent les Piéces de Corneille & de Racine. Mais M. R. prétend que le Tragique moderne n'a plus ni la force de Corneille, ni le beau naturel de Racine. On lui répond qu'en ce cas ce n'eſt pas la faute de la Tragédie, mais celle de nos Tragiques; qu'ainſi ce n'eſt pas une raiſon pour la dépoüiller de ce qui lui eſt propre, & pour la fondre mal-à-propos dans la Comédie.

Mais, dit M. R. « Les traits les plus » forts de la Morale, & les ſentimens » les plus élevés nous deviendront fa- » miliers dans la Comédie, quand » nous les verrons briller dans des per- » ſonnes qui ne ſont au-deſſus de nous » que d'un ſeul dégré. Ce ne ſera plus » le fanatiſme de la gloire dans les Hé- » ros tragiques, les prodiges de la na- » ture dans les Scipions; ce ſeront les » ſeuls mouvemens de la vertu, qui » feront penſer & agir des perſonnes » à notre portée, de même que ces » grands hommes de l'Antiquité. » L'Auteur répond que les jolies phraſes du ſiécle, & les petites maximes vont donc ſe trouver bien à leur aiſe dans la

Comédie, au moyen des traits les plus forts de la Morale & des sentimens les plus élevés, qui vont lui être dévolus. « Supposons, ajoute-t'il, ce nouveau » plan possible & heureux dans son exé» cution, par rapport à la Tragédie & » à la correction Tragique; supposons » qu'elles n'y perdront rien, & que les » grands sentimens & les grands exem» ples, les grands mouvemens de piété » & de terreur qu'ils doivent exciter, » pourront entrer dans la Comédie sans » se dégrader, sans rien perdre de leur » noblesse, & que de notre côté nous y » ferons tous les petits gains que M. R. » nous montre dans la perspective : ce » n'est point assez pour s'y livrer; il » faut voir encore si le comique & la » correction des mœurs, propres à la » Comédie, pourront subsister avec ces » nouveaux Hôtes.» Mais cette correction du ridicule, ajoute-t'il, qui fait un objet considérable dans la société, où irons-nous dans la suite prendre à cet égard des leçons? Jusqu'ici la Comédie avoit été la seule Ecole publique où l'on apprît à connoître & à éviter le ridicule : & voilà cette Ecole fermée pour jamais, si le nouveau plan a lieu.

Suivant le systême de M. R. & de ses adhérans, les ris & les larmes peuvent

être noblement associés dans la Comédie. Cette association, lui répond-on, est impossible. Ces deux choses, selon la Physique, travaillent mutuellement à se détruire : au moins, il est évident qu'elles s'affoiblissent réciproquement. En effet on n'est guere disposé à rire, quand on a encore les yeux baignés de pleurs, & l'on est mal préparé à pleurer, quand les esprits sont encore dans le mouvement qui vient d'exciter le rire. Il n'y a point de réponse à cet argument, qui montre bien clairement la fausseté de cette pensée d'un Poëte moderne, si connu, qui a parlé ainsi de Thalie, dans sa mauvaise Réponse aux Epîtres de M. Rousseau :

Pourquoi borner son aimable pouvoir,
Et lui ravir l'art de nous émouvoir ?
Son grand objet est de nous faire rire,
Est-ce le seul qu'on doive lui prescrire ?
Rire un moment, puis pousser des soupirs,
Puis rire encor, voilà les vrais plaisirs.

L'Auteur ajoute à cette raison physique, & soutient que les mouvemens alternatifs & opposés sont produits plus lentement, & sont plus foibles quand ils sont produits. En effet, le spectacle le plus touchant ne fait pleurer que par dégrés, & il en est de même, par rapport au rire, du spectacle le plus risible. Notre Auteur va plus loin, & il

prétend que dans les *Comédies larmoyantes* on ne pleure ni on ne rit véritablement, & que le ſpectateur ſe trouve ſeulement entre deux mouvemens foibles & oppoſés : on n'eſt point véritablement attendri, ou ſi on l'eſt, c'eſt que le comique qui a précedé, loin de réjoüir, a ennuyé. Dans le fond je défie qu'on me cite une Comédie attendriſſante, une de ces Tragédies Bourgeoiſes que nous connoiſſons, où les plaiſanteries ayent cauſé le moindre plaiſir. Souvenez-vous de l'*Ecole des Amis*, de l'*Ambitieux*, du *Préjugé à la mode*. Les exemples ſont donc juſqu'ici contraires au ſyſtême du Comique attendriſſant.

Dans la ſuppoſition qu'il fallût néceſſairement ſupprimer l'un des deux genres, c'eſt-à-dire, ou le Tragique, ou le Comique, (ſuppreſſion où l'opinion de M. Riccoboni nous conduit) l'Auteur ſoutient avec raiſon qu'il n'y auroit pas à balancer, & qu'il faudroit aux dépens de la Tragédie conſerver l'inſtruction comique, parce qu'elle eſt unique, & qu'elle ne peut être ſuppléée par les Diſcours de Morale, débités dans la Chaire ou dans les Livres. J'ajoute que l'inſtruction qui ſe fait par le ridicule, eſt de toutes les inſtructions la plus philoſophique & la plus efficace.

. Du genre attendriſſant, conſidéré en lui-même, l'Auteur paſſe à ce genre employé particulierement dans les Ouvrages de l'Auteur de l'*Ecole des Amis*, *où*, ſelon M. R. *les larmes ont triomphé, & où les ſpectateurs ont goûté le même plaiſir que dans une Tragédie bien intéreſſante.* Pour juſtifier ſur cela M. de la Chauſſée, ou plûtôt pour y trouver un ſujet d'Eloge, M. R. a avancé que *la carriere ſuivie juſqu'alors, en marchant ſur les traces de Moliere, n'étoit plus du goût des ſpectateurs.* Notre Auteur lui répond que cela n'eſt arrivé qu'à proportion que les Auteurs ſe ſont écartés des traces ſi difficiles à ſuivre. Le ſuccès de certaines petites Comédies dans le goût de Moliere, qui ont paru de nos jours, fait bien voir que ce goût, étant celui de la nature, eſt toujours celui des ſpectateurs. En ſecond lieu, il met une grande différence entre le comique noble & le comique qui fait pleurer. Les larmes n'ont point *triomphé* dans le *Glorieux* de M. des Touches, ſi l'on excepte, ſelon lui, une certaine reconnoiſſance, qui produit un attendriſſement déplacé, qu'il trouve contraire au vrai ton de la bonne Comédie. Le *Miſantrope* de Moliere ne fait verſer aucunes larmes; l'action en eſt noble,

ſans être triſte. « Si la Miſantropie, dit
» l'Auteur, étoit un vice auſſi groſſier,
» & d'un ridicule auſſi frappant que l'a-
» varice, elle eût ſurement excité, ſous
» la main de Moliere, des ris de la mê-
» me eſpéce. » On peut donc varier le
plan de la Fable, & annoblir l'action
comique, ſans faire verſer des larmes.
« Rien de ſi commun, ajoute-t'il, que
» de trouver dans une piéce d'aujour-
» d'hui beaucoup de ce qu'on appelle
» eſprit, ſentimens, mœurs; & rien
» de ſi rare que d'en ſortir amuſé & inſ-
» truit. Telle piéce eſt un tiſſu d'Epi-
» grammes, c'eſt *un tour de force* conti-
» nuel; chaque vers eſt une définition
» ou un portrait, & il n'y a rien de
» véritablement peint; au moyen de
» quoi vous n'éprouvez pas plus à la
» repréſentation qu'à la lecture cette
» chaleur que vous inſpirent les Ou-
» vrages des Maîtres de l'Art... Tel
» autre, moins fécond en ſaillies, ſe
» répand en ſentimens, en maximes,
» en lieux-communs moraux, mille
» fois recrêpis, & cela s'appelle des
» mœurs; retranchez de ſa Comédie
» la Fable, qui n'y entre preſque pour
» rien, & le mariage qui la termine,
» vous trouverez trois points d'un diſ-
» cours moral: placez, ſi vous l'aimez

» mieux un peu de fer ou de poison ;
» c'est une Tragédie. Quel Sermon !
» & aussi quelles Comédies ! Combien
» de beautés de détail sont alors per-
» duës ! parce que les sujets souvent
» heureux ne sont qu'effleurez ; de sor-
» te que ce qui devoit être peint &
» frappé, de façon à faire l'objet prin-
» cipal & le corps du tableau, se trou-
» ve étouffé par l'esprit, noyé dans le
» sentiment, & dans la maxime, où il
» est à peine entrevû, & démêlé par un
» petit nombre de connoisseurs. »

Notre Auteur remarque ensuite, que si Moliere avoit eu un aussi heureux sujet à traiter que l'*Ecole des Amis*, où il auroit entrepris de peindre trois caracteres, un ami éclairé, un ami sans jugement, un faux ami ; soit qu'il eût introduit sur la Scene des Bourgeois, ou des gens de qualité, il ne les auroit jamais placés dans des situations propres à faire répandre des larmes. Il est certain au contraire, qu'il y eût mis des situations capables de faire rire. M. R. pense bien autrement. *On n'y rit point*, dit-il, *tant mieux* ; *ce seroit un poison que le rire dans une pareille piéce*. Mais M. de la C. lui-même n'en a pas ainsi jugé. Persuadé que le rire est l'ame & l'essence de la Comédie, il a fait son

possible pour l'exciter ; & c'est dans cette vûe qu'il a mis dans sa Piéce le rôle d'Aramont. Cet Aramont, dont le caractere n'a pas été assez bien dessiné, prouve au moins deux choses, selon l'Auteur ; « l'une, que M. de la C. a » senti qu'il étoit essentiel d'exciter le » rire dans la Comédie, & qu'il y tend, » lors même qu'il n'y arrive pas ; en » second lieu, qu'un personnage comi» que en lui-même, cesse de le paroître, » lorsqu'il se trouve placé dans un sujet » *larmoyant*. »

Notre judicieux Auteur ne prétend pas néanmoins bannir de la Comédie les situations intéressantes, lorsqu'elles naissent du fond du sujet traité d'ailleurs comiquement. Mais il fait sentir que ces situations doivent être amenées, ménagées, placées à propos, & toujours subordonnées au vrai comique, qui excite le rire. C'est, selon l'Auteur, ce qui ne se trouve point dans le *Préjugé à la mode*, autre Comédie de M. de la C. Cette femme si tendre, si attachée à son mari & à ses devoirs, forme dans la piéce une situation trop étenduë, trop générale, & amenée aux dépens de tout. « L'Auteur a sçu, dit-on, intéresser » habilement le cœur des femmes. Di» sons qu'il a voulu leur tirer des lar-

» mes, & qu'il y eſt parvenu ; mais » comment ? par cette longue tirade, » où la vrai-ſemblante n'eſt pas plus » ménagée que la politeſſe. Il a fallu, » pour arriver à ces larmes, dire pa- » thétiquement tout ce que dit cette » Actrice charmante, au ſon de voix ſi » tendre, & qui ſert ſi bien le *Lar-* » *moïant* ; & il a fallu le dire à un hom- » me, qui, par rapport à elle, reſtoit » muet & maſqué ſans néceſſité, dans » une maiſon particuliere, où il écoute » la Maîtreſſe de cette maiſon qui n'eſt » pas maſquée, & qui débite les ſecrets » les plus intéreſſans de ſa vie ; il a » fallu que ce mari, qui paſſe pour » l'ami, & qui auroit dû, en cette » qualité, parler ſans avoir de maſque, » ſoit pendant un fort long-tems maſ- » qué, ſans parler, & ſans que celle » qui lui parle faſſe ſemblant de s'en » appercevoir, ni d'avoir le moindre » ſoupçon ſur cette attitude peu natu- « relle & impolie. « L'Auteur ajoute qu'on eût évité tous ces inconvéniens, ſi l'on n'eût pas voulu de larmes ; mais leur triomphe étoit juré. Le Public a dit de cette Comédie, que ce n'en étoit point une. Pourquoi, demande l'Auteur ? C'eſt que l'intrigue & le mouvement ne ſuffiſent point pour former

une vraie Comédie, ſi cette intrigue & ce mouvement ne ſont pas véritablement comiques, c'eſt-à-dire, s'il n'en réſulte pas le ridicule moral eſſentiel à ce genre d'écrire.

Je trouve ſur la fin de la Lettre dont il s'agit, une refléxion ſinguliere ſur les cabales du Théatre, qui mérite que je vous en faſſe part. « Je crois comme » un autre (dit l'Auteur) aux cabales, » & aux coups qu'elles peuvent porter, » même à de bons Ouvrages. J'en ai vû » des mieux ameutées, & des moins » judicieuſes; mais ce que j'ai vû auſſi, » c'eſt que j'ai vû ces cabaliſtes, ces » conjurés ſi redoutés, oublier leur » rôle de Perturbateurs à gages, non » pas à ce qu'on appelle communément » les beaux endroits, les tirades, qui » ſont ſouvent auſſi déclamatoires & » puériles que bien travaillées, mais » aux endroits où la nature & le vrai » ſe trouvent peints : Je les ai vû écou- » ter & applaudir, ſans s'en apperce- » voir, par ſentiment & par inſtinct. » Dès qu'il paroît ce vrai, ſans fard, » ſans ornement, il ſe fait jour; il fixe » l'attention, il ramene tout à lui; par » tout où il ne paroît point, le Public, » qui le cherche, eſt de mauvaiſe hu- » meur, ſans en ſçavoir lui-même la

» raiſon : c'eſt un mot, un rien, qui » l'aigrit, & les beautés poſtiches ne » l'appaiſent qu'à demi. »

Au reſte, le *Scévole* moderne, dont l'Auteur, à la fin de ſa Lettre, parle ſi obligeamment, n'aura point le ſort du Scévole Romain : ſa main ne le trahira point ; ou du moins il eſt à croire qu'à la vûë des *trois cens de la même conjuration*, les *Porcennes* d'aujourd'hui ceſſeront d'aſſiéger le bon goût.

Avis pour l'*Armorial de France*.

On avoit annoncé au Public, que le premier Regiſtre en un volume de l'*Armorial général*, qui contient auſſi un Abregé hiſtorique des familles nobles du Royaume, de leur ancienneté prouvée, de leurs alliances, de leurs emplois, & de leurs ſervices, devoit paroître dès le mois d'Août dernier. Mais les titres ſucceſſivement fournis ayant été ſuffiſans pour faire deux volumes de ce premier Regiſtre, on a jugé qu'il étoit plus convenable de les mettre au jour en même tems. Ces deux volumes ſont actuellement imprimés ; & il ne reſte plus que la Préface & la Table. Ainſi l'on compte être en état de préſenter au Roi ce premier Regiſtre dans le commencement de Mars 1738, & le diſtribuer enſuite. Le prix en ſera fixé, pour

les deux volumes en petit papier à 72 livres, & en grand papier à 96 livres, & chacun sera libre de se les assurer d'avance, soit dans les Bureaux du Juge d'Armes de France, soit chez le Sieur Colombat Imprimeur agréé pour cet Ouvrage.

Pendant la distribution de ce Registre, il en sera imprimé un particulier des noms, surnoms & Armoiries des personnes les plus notables, qui sans être Nobles, ont obtenu des Commissaires du Roi la permission, ou ont acquis le Privilége de porter des Armoiries; & on a cru devoir donner cet Ouvrage séparément, avec d'autant plus de raison, que ces familles non-Nobles ignorant peut-être les Armes qui leur ont été reglées, pourroient passer dans l'état de la Noblesse, & s'attribuer des Armes différentes, sous le prétexte d'un même sur-nom, nonobstant l'Arrêt du Conseil du 9 Mars 1706, qui défend à toutes personnes de s'en aproprier d'elles-mêmes, sans le reglement du Juge d'Armes de France, auquel Sa Majesté a permis aussi par le même Arrêt de réformer celles qui auroient été mal données ou mal expliquées dans l'Armorial général ordonné en 1696.

En même tems que l'on imprimera

l'Armorial général des Privilégiés, on travaillera au second Registre de la Noblesse, dans le même ordre Alphabétique que le premier, c'est-à-dire, depuis l'*A* jusqu'au *Z*. Mais comme il est arrivé dans l'impression du premier Registre, que plusieurs Gentilshommes ont désiré que l'on refît des feüilles, pour les y comprendre d'une maniere plus étenduë, & que cette opération a retardé le cours de l'Ouvrage, on avertit la Noblesse que l'on remettra pour le troisiéme Registre les articles de ceux dont les titres seront fournis, après que le rang de leurs Lettres dans le second Registre sera passé.

On prie aussi ceux qui ont négligé de fournir les preuves de leurs Emplois & de leurs Services, ensemble les Enregistremens des Lettres d'Erection de leurs Terres, ou d'autres Lettres sujettes à être registrées, de les envoyer exactement au Juge d'Armes de France, ainsi que les Titres des Evénemens arrivés depuis dans les Familles, soit par Mariages, Batêmes, Décès, &c. afin qu'il puisse en faire mention.

On ne délivrera aucun Exemplaire qui ne soit signé de M. d'Hozier.

Je suis, &c.

Ce 8 Janvier 1738.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXIV.

ON vient d'imprimer le Discours du P. Rainaud de l'Oratoire, qui a remporté le prix d'éloquence au Jugement de l'Academie Françoise en 1737. Le sujet que cette Compagnie avoit proposé, est conçu en ces termes : *Qu'il est avantageux de n'être ni pauvre ni riche*, conformément à ces paroles : *Mendicitatem & divitias ne dederis mihi.* Ce n'est point une éloquence hérissée d'antithéses, d'épigrammes, & de grands mots vuides de sens, sans ordre, & sans nul art. Rien ne sent le Séneque, le Lucain & le faux bel esprit : le tissu de ce Discours est aussi ingénieux que le style en est pur & élégant. Ce sont des images vraies, animées par des couleurs qui forment

Discours sur les avantages de la médiocrité.

une heureuse harmonie : on reconnoît par tout le peintre de la vérité & de la raison. L'exorde consiste en une courte exposition des folles erreurs des hommes sur l'indigence & sur la richesse ; erreurs que le P. Rainaud réfute en peu de mots. C'est l'esquisse du tableau. Il laisse entrevoir que rien ne convient mieux à l'homme que l'heureux milieu que demandoit le Sage, & qui est le plus sûr pour nous, & le plus proportionné à nos forces. Pour nous en convaincre, l'Orateur établit ce principe incontestable, que notre bonheur ne peut consister que dans notre repos & dans notre vertu : & il fait voir par les inconveniens de la Pauvreté & de l'Opulence, que l'une & l'autre sont également contraires à ce bonheur, & que l'état médiocre lui est le plus favorable.

L'Orateur n'envisage la Pauvreté que par rapport à la vie présente, sans égard aux récompenses du Ciel ; & il soutient qu'il n'est pas d'état plus déplorable, puisque le bonheur de l'homme y sera toujours combattu par la tristesse qui naît du sentiment de sa misere, par la douleur qui accompagne les besoins, & par les vices qui en sont la suite. C'est donner en peu de mots

une idée affreuse de la Pauvreté, idée qui est ensuite développée avec autant d'esprit que de justesse, & mise en opposition avec la médiocrité, exempte de tous ces maux. De ce contraste naissent différens mouvemens dans l'ame, attristée par la vuë de la misére, & rejouie par la peinture du bonheur joint à la médiocrité.

Voici comme l'Orateur peint la tristesse née du sentiment de la misere, tristesse inconnuë à la médiocrité. » Rien ne prouve mieux la tristesse qui » dévore le pauvre à la vuë de son état, » que l'espéce de honte que les hommes » y ont attachée. L'indigence est un » monstre dont on ne peut soutenir l'aspect : & plus on affecte d'en détourner ses yeux, plus le pauvre est forcé » de l'envisager lui-même. Il s'y considere comme le rebut de la nature, » ignoré des autres hommes, ou connu d'eux seulement pour être l'objet » de leurs mépris. Il voit que tout ce » qui l'environne, ne lui parle que » pour l'humilier ; que les regards mêmes, s'il en tombe sur lui, ne sont » que des témoignages de l'horreur » qu'il inspire... Il voit les riches » dans la pompe & dans l'éclat, tandis qu'il rampe dans la poussiere. Les

» plaiſirs viennent en foule au-devant » d'eux, & il ne voit devant lui que » les peines & les douleurs. Des amis » empreſſés ſe diſputent l'avantage de » leur être utiles, & il eſt abandonné » de tous, ſans ſecours, ſans appui, » ſans eſperance. Eſt-il aiſé de ſoute- » nir un contraſte ſi accablant; & eſt-il » d'ame aſſez Stoïque pour ne pas ſuc- » comber à la vuë d'une ſituation ſi » cruelle? » Le P. Rainaud fait voir que dans la médiocrité rien n'humilie l'eſprit & n'afflige le cœur, & qu'on joüit de tous les agrémens qui manquent à la pauvreté, & de plaiſirs plus purs & plus touchans que ceux de l'opulence.

Dans la ſeconde partie du Diſcours, on trouve un contraſte de la Richeſſe avec la médiocrité; mais comme les avantages de la médiocrité mis en oppoſition avec les inconveniens de la Pauvreté ne ſont pas les mêmes par rapport à la Richeſſe, il n'y a point de répétition d'idées, & il en réſulte l'éloge complet de la médiocrité, qui eſt le ſujet du Diſcours. Si dans la premiere partie il a décrié les Philoſophes qui ſe flatoient de trouver un bonheur réel dans l'indigence, il les attaque encore dans la ſeconde, en leur fai-

fant voir que l'état du riche a des charmes. Mais en même-tems il assure, qu'il ne peut jamais nous rendre heureux. Il représente l'homme riche, livré à la tristesse dans le sein des plaisirs, dévoré par le desir de l'indépendance, & tourmenté par les passions : la peinture de son orgüeil est également vive & naturelle. » Tout s'arran» ge, dit l'Orateur, au gré des desirs » du riche ; il parle & il est obéi. Ceux » qui l'approchent ne paroissent devant » lui, que pour étudier dans ses regards » le sacrifice qu'il exige ; & le palais » qu'il habite, est un temple où il reçoit » l'hommage des humains. Au milieu » de cet appareil, quelle ame ne s'éle» veroit pas à ses propres yeux ? Il » s'enfle, il s'applaudit, il s'admire. » S'il ne se croit pas l'artisan de sa » propre grandeur, du moins croit-il » en être plus digne que tant d'esclaves » qui l'environnent. Il se regarde com» me plus parfait à mesure qu'on s'hu» milie davantage à sa vuë, & plus » tout semble dépendre de lui, plus il » semble oublier qu'il dépend lui-mê» me du souverain Etre. De-là quel » mépris des autres hommes ! il n'est » ni citoyen ni ami ; on le voit égale» ment haut lorsqu'il commande, dur

» lorſqu'il reprend, & toujours auſſi
» dédaigneux dans ſes regards que ſu-
» perbe dans ſes diſcours & préſomp-
» tueux dans ſa conduite. » L'Orateur
ſoutient que la médiocrité eſt un anti-
dote contre l'orgueil & la dureté. Il me
ſemble que la juſteſſe ſe fait encore plus
ſentir dans les penſées ſuivantes. « Pour
» comble de malheur, la vérité ne peut
» preſque être connuë au riche. Une
» foule d'adulateurs l'environne ſans
» ceſſe, pour ne lui offrir qu'un encens
» dont il eſt offuſqué. De cet air con-
» tagieux, s'élevent d'épais nuages,
» capables de lui dérober la vuë de la
» juſtice. Ses fautes ſont déguiſées,
» ſes défauts applaudis, ſes vices même
» érigez en vertus... Si la vérité peut
» quelquefois arriver juſqu'à lui, elle
» n'y parvient, dit un Auteur judi-
» cieux, que comme les impôts chez
» le Souverain, après qu'ils ont été
» diminuez en paſſant par des mains
» différentes.... L'homme dans la mé-
» diocrité eſt moins expoſé aux ſurpri-
» ſes de l'erreur; s'il ne peut pas tout-
» à-fait s'en garantir par lui-même,
» des amis également zélez & ſincéres
» ſuppléent à ſa foibleſſe & diſſipent
» ſes illuſions. La vérité quelque auſ-
» tere, quelque fâcheuſe qu'elle ſoit,

» craint peu de paroître à ses yeux.
» Pour la lui faire entendre, il ne faut
» ni timides reserves, ni précautions
» artificieuses, ni tours étudiez; art
» malheureux qui sert trop souvent à
» la déguiser & toujours à l'affoiblir.
» On la lui présente impunément toute
» nuë, & tel qui sçait feindre ou dissi-
» muler avec les Grands, se pique sou-
» vent avec lui de la plus naïve fran-
» chise. » Ce plan du Discours & ces traits suffisent pour vous donner une idée des talens de l'Orateur, qui fait consister l'éloquence dans le vrai, orné de beautez naturelles.

R E' P O N S E.

A une Lettre que j'ai reçûë de Fontaine-bleau en date du 9. Novembre 1737. signée V. C. D. V. D. R.

Comme c'est à moi, Monsieur, que vous vous êtes adressé, pour relever l'erreur que vous prétendez s'être glissée dans la supputation du Mémoire de Monsieur Dupuy Maître des Requêtes, sur le produit des plus fortes Pompes ordinaires dont on use à la Mer, tel qu'il est inséré dans nos Feüilles,* & tel qu'on l'a fait imprimer dans la Gazette de Hollande, je vais

* T. X. p. 276.

vous y répondre, d'après les Eclaircissemens que M. Dupuy m'a donnés lui-même. Mais afin que le Public se mette mieux au fait de votre objection, je vais d'abord insérer ici votre Lettre.

Lettre de Monsieur V. C. D. V. D. R.

» LOrsque la Gazette de Hollande
» a dit, Monsieur, dans l'Article où
» elle parle de la Pompe de M. Dupuy,
» que la meilleure Pompe des Vais-
» seaux ne donne que 40, 50 ou 60
» pintes d'eau par minute, les person-
» nes qui connoissent cette Pompe ma-
» rine, ont cru que l'Imprimeur avoit
» omis un zero à la fin de chacun de
» ces nombres, & qu'il avoit voulu
» mettre 400, 500, ou 600 pintes d'eau;
» mais M. Dupuy ayant fait insérer
» dans la Gazette suivante que la Pom-
» pe qu'il prétend donner 900. pintes
» d'eau par minute, donne par là 21
» fois plus d'eau que la Pompe de Ma-
» rine ; & vous-même, Monsieur, ayant
» avancé le prétendu fait dans votre
» 97e. Lettre, où l'on lit page 279 que
» la plus forte Pompe de Vaisseau ne
» peut tirer au plus que 40, 50 ou 60
» pintes d'eau par minute; vous ne
» trouverez pas mauvais que l'on vous

» avertiſſe que le fait n'eſt pas confor-
» me à la vérité. La Pompe armée d'un
» tuyau de cuivre, nommée Pompe de
» Godefroi, du nom de ſon Auteur, &
» dont on ſe ſert dans les Vaiſſeaux du
» Roi depuis plus de 30 ans, donne au
» moins 30 tonneaux d'eau par heure,
» ce qui revient à 480 pintes par minu-
» te. On en a fait cent & cent expérien-
» ces, & notamment l'année derniere
» à Breſt, où elle fut comparée à une
» Pompe de nouvelle conſtruction. Ja-
» mais elle n'a donné moins de 480
» pintes par minute, ce qui eſt conſtaté
» par le reſultat de pluſieurs Conſeils
» de conſtruction. Or M. Dupuy, qui
» s'éloigne ſi fort de la vérité ſur le pe-
» tit rapport qu'il attribuë à cette Pom-
» pe, mérite-t'il d'en être cru, quand
» il dit que la Pompe qu'il veut lui
» ſubſtituer donne 900 pintes d'eau par
» minute ? il diſſimule le vrai rapport
» de l'une & le diſſimule groſſiérement.
» Il peut bien avoir exageré le rapport
» de l'autre. C'eſt à vous, Monſieur,
» dont les Obſervations ſont toujours
» ſi juſtes, à verifier l'un & l'autre
» fait, & à détromper le Public, puiſ-
» que vous avez commencé à écrire
» ſur cette matiere.

» Je ſuis avec la plus parfaite conſi-

dération, Monſieur, Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur. V. C. D. V. D. R.

A Fontainebleau ce 9. Novembre 1737.

Je répondrai à cela, Monſieur, que c'eſt avec grande connoiſſance de cauſe : & non par erreur, que Monſieur Dupuy a dit que les plus fortes Pompes ordinaires, dont on ſe ſert à la Mer, ne faiſoient pas plus de 40, 50 ou 60 pintes d'eau par minute, & que pour leur faire produire cette quantité, il falloit au moins mettre juſqu'à 10 & 12 hommes ſur une Pompe. Cette vérité eſt ſi connuë de tous les Marins & gens qui ſe ſont trouvez à la Mer, qu'elle n'eſt contredite de perſonne : vous êtes, Monſieur, le ſeul qui l'ayez conteſtée, & de tous les Officiers de Marine & Conſtructeurs, qui ont vû la machine de M. Dupuy, il n'en eſt aucun qui n'en ſoit tombé d'accord, parce que M. Dupuy n'a en effet entendu parler que des Pompes ordinaires, qui ſervent dans les Vaiſſeaux de tous les Armateurs & Compagnies de toute eſpéce, qui conſtituent certainement la plus grande partie de la Marine de France.

Vous en conviendrez vous-même ;

Monſieur, pour peu que vous vous mettiez au fait d'un détail que vous n'êtes pas obligé de ſçavoir, qui eſt que les Pompes ordinaires ſe creuſent & ſe percent dans des arbres d'un pied, ou de treize à quatorze pouces de gros tout au plus; que comme il leur faut laiſſer de l'épaiſſeur aſſez par le dehors pour qu'elles ne ſoient pas ſujettes à ſe fendre & à ſe gercer, on ne les perce jamais que du tiers de leur groſſeur qui eſt tout au plus quatre pouces, ne s'élargiſſant par la ſuite que trop-tôt, par le défaut qu'elle ont de chambrer à cauſe du mouvement continuel de l'heuſe ou piſton qui en produit l'effet.

Les Bringuebales de ces Pompes ont juſqu'à 8 pieds de longueur, & comme elles tirent ſeulement à 6 ou 7 pouces du centre de leur ſuſpenſion, ou point d'appuy, elles ne peuvent jamais faire plus de 6 ou 7 pouces de levée : d'où il s'enſuit qu'elles ne peuvent guerés donner plus de trois chopines ou deux pintes d'eau à la fois, & ce n'eſt encore que par battonnée; ce qui ne fait pas un produit ſuivi & continu, mais un produit entre-coupé & par intervalle.

C'eſt encore une choſe qui eſt connuë

à la Mer, que l'on ne peut gueres donner, en pompant, plus de cinq à six cens Batonnées par horloge, c'est-à-dire, par demi-heure de tems; & la raison en est sensible, puisqu'il n'y a que 30 minutes pour fournir le tems d'un horloge, & ces 30. minutes ne contiennent chacune que 60 secondes, qui toutes ensemble ne font que 1800 secondes. Or étant évident qu'il faut au moins 3 secondes pour faire une batonnée, il s'ensuivra qu'on n'en peut faire que 600 par horloge, & 20 par minute si c'est sur le pied de 600, & 17 seulement si c'est sur le pied de 500 : lesquelles batonnées ne pouvant être que de 3 chopines ou de 2 pintes au plus de produit, comme il est dit ci-dessus, on trouvera sans doute qu'on en a parlé encore bien avantageusement, quand on a dit de ces Pompes ordinaires qu'elles ne pouvoient faire que 40, 50, ou 60 pintes par minutes; puisque pour peu qu'on refléchisse à la manœuvre nécessaire pour parvenir à ce produit, on sentira bien qu'elles n'y peuvent point atteindre.

La Bringuebale de ces Pompes, sur laquelle on met d'ordinaire sept à huit hommes, a communément huit pieds de longueur, sçavoir sept pieds de

queuë & un pied de tête. C'est l'abattage qui se fait de cette Bringuebale que l'on nomme Batonnée, & on compte une Battonnée toutes les fois qu'on l'abat; mais comme cette Bringuebale n'a pas de renvoi par elle-même, parce qu'elle n'est tirée que par des cordes qui font une attache molle & fléxible, il y faut mettre encore deux hommes du côté de la tête pour peser dessus, & renfoncer juste dans la Pompe la verge du piston qui en est sorti; ce qui ne se peut faire encore qu'à l'aide de quelques boulets de de canon attachés à la tête de la Bringuebale, pour la charger davantage, & en rendre le renvoi plus précipité & plus vigoureux. Qui donc de tous ceux qui sçavent ce que c'est que le court espace d'une seconde, pourra s'imaginer qu'avec un pareil attirail on puisse produire en deux ou trois secondes seulement les deux mouvemens alternatifs, l'un d'abattre la Bringuebale par un bout, & l'autre de procurer par l'autre bout la rentrée du piston dans la Pompe? Et pour ceux qui ne sont pas au fait du tems que vaut une seconde, ils n'ont qu'à se prendre le bras & être attentifs au battement de leur pouls, dont chaque vibration fait

à peu près une seconde : ils jugeront si dans le tems qu'ils compteront trois ou quatre de ces vibrations, il est possible de fournir un travail aussi laborieux que l'est au premier tems l'abattage de la Bringuebale chargée du poids de l'eau qu'elle éleve, & du très-dur frottement de son piston, & au second tems le renvoi de ce même piston, qui, s'il n'étoit très-juste dans le corps de la Pompe, n'y produiroit point d'effet, & qui n'y peut rentrer que par une force égale à celle qui l'en a fait sortir.

Je pense donc qu'il est bien démontré à présent, que les Pompes ordinaires les plus fortes, dont on se sert à la Mer, ne peuvent pas même produire ce que M. Dupuy leur a accordé ; bien loin qu'il ait voulu, comme vous le dites, leur en ôter, pour en donner aux siennes. Convenez par conséquent, Monsieur, que vous voilà devenu tout seul l'Auteur de cette pensée de dissimulation & de larcin, à laquelle sans y songer vous avez appliqué le mot de *grossiérement*, terme, qui paroît convenir davantage à celui qui l'applique si mal, qu'à celui auquel il est appliqué.

Vous objectez de plus, que l'on se sert depuis plus de trente ans dans les Vaisseaux du Roi d'une pompe *ar-*

mée d'un tuyau de cuivre. (Je copie vos termes, par lesquels vous avez apparemment voulu dire une Pompe fonduë en cuivre) *Que cette Pompe nommée Pompe de Godefroi, du nom de son Auteur, donne au moins 30 Tonneaux d'eau par heure, ce qui revient, dites-vous, à 480 pintes par minute; que l'on en a fait cent & cent experiences, & notamment l'année derniere à Brest, où elle fut comparée à une Pompe de nouvelle construction; qu'elle n'a jamais donné moins de 480 pintes par minute, & que ce fait est constaté par le résultat de plusieurs Conseils de construction.*

Je vous répondrai, Monsieur, en premier lieu, que M. Dupuy n'a eu aucune intention de parler de cette Pompe. Persuadé que les Vaisseaux du Roi étoient suffisamment pourvûs, & agréés de tout ce qu'il y a de meilleur en tout genre, il a porté ses vûës sur le reste de la Marine, qui ne l'est certainement pas à l'égal, & que l'on peut dire être, dans la partie qui concerne les Pompes, le moins convenablement assurée & équipée.

Le nouveau principe d'Hydraulique, dont M. Dupuy vient de faire différentes dispositions, lui a paru si simple & si aisé en le travaillant, que quoi-

qu'il ne l'eût pas d'abord destiné à l'usage de la Marine, la pensée n'a pas tardé à lui venir de l'y appliquer. Mais Monsieur, vous lui en faites naître une autre; & comme vous avez fixé le produit des Pompes de Godefroy à trente Tonneaux par heure, qui font 480 pintes par minute, & qu'il se trouve qu'au contraire la Piéce que M. Dupuy vient de mettre en expérience, & qui est actuellement en évidence, en produit à la vûë de tout le monde 900 pintes & même jusqu'à 1000 par minute, qui font plus de 120 muids par heure, (& cela par la manœuvre de 4 hommes seulement, qui n'ont pas à beaucoup près la force & la vigueur des Matelots & des hommes qui travaillent à la Mer) cette différence, qui, independemment des autres avantages, est de plus de la moitié au-delà de celle de Godefroi, lui fait esperer que l'on pourroit bien par la suite s'en servir dans les Vaisseaux du Roi, à la place de celles qui de votre aveu ne font que trente Tonneaux par heure & 480 pintes par minute.

Je vous répondrai en second lieu, Monsieur, que ce n'est point l'intention de M. Dupuy d'entrer en discussion avec vous, de ce que vous assurez

des Pompes dites de Godefroi ; il les suppose dans leur produit être telles que vous le dites. Il y auroit pourtant à examiner, si elles sont bien généralement établies dans tous les Vaisseaux de Sa Majesté ; s'il n'en reste point encore dans les Vaisseaux du Roi quelques unes des anciennes ; si dans le travail journalier qu'y font ces nouvelles Pompes, elles donnent précisément les 480 pintes que vous leur attribuez : car si c'étoit un fait si connu que vous le dites, si c'est un service si habituel & si répété, pourquoi cherchez-vous a en appuyer la preuve, en disant qu'on en a fait cent & cent expériences, & que le fait en est constaté par le résultat de plusieurs Conseils de construction : il semble qu'un usage de tous les jours n'avoit guéres besoin de pareilles indications, qui portent à penser qu'en effet ces Pompes produisent plus que toutes les autres qui ont paru jusqu'ici ; qu'elles auroient même pû faire ce que vous dites, mais que ç'auroit été dans des épreuves forcées où l'on auroit doublé de monde, pour voir jusqu'où elles étoient capables d'aller, comme dans cette derniere épreuve que vous dites en avoir été faite à Brest en parallele d'une autre Pompe de nouvelle construction.

Mais sans se jetter dans ces conjectures, & dans ces doutes trop scrupuleux, qui pourroient vous paroître une espéce de récrimination, revenons aux régles & aux principes. C'est la mesure du vrai.

Vous dites bien, Monsieur, que les Pompes de Godefroi donnent 480 pintes par minute ; mais vous ne dites pas ce que l'on y met de monde pour les manœuvrer. Car enfin, si sur les Pompes ordinaires il faut mettre jusqu'à six & huit hommes sur la Bringuebale, & deux hommes pour en renvoyer le piston, n'en faudra-t'il pas bien douze sur les Bringuebales de Godefroi, & trois hommes au moins pour en faire rentrer le piston ? En effet, si ce grand nombre d'hommes s'employe, comme il est vrai, sur une Pompe, à raison de la dureté de son piston, dureté inévitable, dureté sans laquelle il ne s'ensuivroit aucun effet (car point d'aspiration sans frotement, c'est la seule adhesion qui ferme à l'air son passage) combien faudra-t'il d'hommes sur les pompes de Godefroi, qui plus grosses & plus longues que les autres, fournissent à leur piston plus d'espace à remplir, & plus de chemin à parcourir, ou une plus grande surface d'eau à soutenir, ce qui revient au même.

Cette difficulté n'est pas la seule : il est fâcheux qu'en employant plus de monde pour ces Pompes, on n'y acquere pas plus de vîtesse. Car comme la levée de la Bringuebale est plus considérable, n'y faut-il pas aussi plus de tems pour la fournir ? Comment donc obtenir de ces Pompes que dans un pareil espace de tems elles fassent une plus grande quantité de batonnées, que n'en font les Pompes ordinaires dont on a parlé ci-dessus ? & si elles ne font pas un plus grand nombre de batonnées, de quel diametre interieur faudra-t'il que soient vos Pompes fonduës, pour suppléer à ce défaut, & pour rendre exactement la quantité que vous leur accordez ?

Parmi les corps de Pompe des machines qui sont établies dans Paris, il y en a qui ont été fonduës de dix pouces de diamettre par le dehors, & qui ont de creux huit pouces de diametre interieur. Quelqu'autres ont de creux six pouces huit lignes, & il y en a d'autres qui n'ont que six pouces justes. Toutes ces Pompes sont des plus fortes qu'on ait fonduës, & suivant la levée plus ou moins grande de leur piston (car il en est qui ont jusqu'à dix-huit pouces de levée) on leur voit pro-

duire aux premieres dix-huit pintes & un peu plus, par coup de piston; aux secondes un peu plus de douze pintes, & aux troisiémes dix pintes, & quelque chose davantage; mais quoique toutes ces Pompes soient peut-être plus fortes que les Pompes de Godefroy, dont vous n'avez point accusé la proportion, elles ne produisent pourtant pas, pour les plus fortes, plus de dix-huit à vingt pintes par coup de piston. Or comme il est difficile, ainsi qu'on l'a démontré ci-dessus, pour ne pas dire impossible, que les Pompes de Godefroy, qui d'ailleurs n'ont pas 18 pouces de levée, puissent faire plus de dix sept à vingt batonnées par minute, il seroit bien difficile aussi qu'elles donnassent plus de trois ou de quatre cens pintes par minute.

Il résulte, Monsieur, de tout ceci, que vous ne détruisez pas ce que M. Dupuy a avancé, que sa Machine est de vingt-une fois plus forte en produit que toutes Pompes ordinaires de la Marine. Vous ne prétendez même détruire cette proposition, qui est générale, que par une singularité, & que par une Pompe particuliere, qui n'est point encore établie par tout. Encore si la Pompe particuliere, que vous al-

leguez, étoit supérieure en produit à celle de M. Dupuy, votre argument auroit pu devenir concluant, & peut-être se seroit-il trouvé qu'il auroit eu tort de dire que sa Machine l'eût emporté de vingt-une fois sur toutes les Pompes de la Marine, puisqu'il s'en seroit trouvé une qui eût été supérieure à la sienne. Mais vous dites qu'il a tort de mettre sa Pompe, à qui il attribuë 900 pintes de produit, au-dessus de toutes les Pompes de la Marine, parce qu'en voici une qui en donne 480. Quelle est cette façon d'argumenter? Quelle conséquence en tirera-t'on? sinon que celle que vous alleguez lui est encore inférieure. Vous n'avez donc voulu, Monsieur, ou que faire valoir la Machine de M. Dupuy, ou que détourner de dessus cette Machine la trop grande attention du Public.

En tout cas, si vous perseveriez à trouver des raisons de préférence en faveur de celle que vous alleguez, il ne seroit plus question que de les mettre en parallele & de les faire travailler ensemble. Mais soit que celle de M. Dupuy s'en tienne à 900 pintes, comme on l'a annoncée; soit qu'elle aille jusquà 1000 pintes, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre par une inspection journaliere, soit que de son côté, la Pompe de Godefroy fasse les 480 que vous dites, soit qu'elle fasse moins; il sera toujours constant que celle de M. Dupuy la surpassera de

toute la moitié de son produit. Or regardez-vous une moitié en sus comme une bagatelle en ce genre ? Regardez-vous comme une chose indifférente le ménagement de l'Equipage, au point de n'avoir jamais que quatre hommes à employer sur chaque piece ? Joignez à cela la sûreté immanquable qui en résulte, & qui dispense de rien jetter à la Mer. Une différence si avantageuse n'est elle pas capable de nous faire souhaiter à tous, par rapport à des objets aussi précieux, que le sont les Vaisseaux de Sa Majesté, qui font partie de la sûreté de son Etat, & l'appui du commerce de son Royaume, que le Roi voulût bien, par l'amour qu'il a pour ses Sujets, en ordonner l'usage dans toute sa Marine ? Du moins une différence si notable, & qui frappe aujourd'hui tant de monde, demanderoit-elle qu'on ne cherchât pas à l'étouffer & à la détruire ; car ce n'est gueres s'honorer soi-même, que de prendre sur soi d'empêcher le bien public.

Au reste il est toujours certain que la Machine de M. Dupuy est très-simple en soi, & nullement sujette à aucun des inconveniens, qui se rencontrent dans les Pompes usitées à la Mer : Point d'aspiration ; c'est un des plus grands desavantages des Pompes Marines, que d'être aspirantes. Il n'y faut qu'un évent, une gerçure, pour rendre leur travail inutile ; aussi les faut-il long-tems charger d'eau pour en obtenir quelqu'effet : il ne faut qu'un gravier, une ordure, un bout de bitord, un brin d'étoupe dans la chopinette, pour la gâter. La Machine de M. Dupuy ne craint point tous ces hasards ; elle travaille, elle éleve l'eau au premier moment qu'on la manœuvre ; elle tire l'eau à 6 pouces près du fond de cale, sans qu'il s'y fasse aucune succion nuisible aux coutures

au Bordage. Elle n'a point d'interruption dans son produit, elle coule comme un gros ruisseau : le Navire eût-il reçu trois ou quatre coups à l'eau, la Machine l'affranchiroit sans peine, & peut-être en feroit-elle encore davantage, parce qu'elle est susceptible de toutes sortes de proportions. La composition n'en est pas coûteuse ; matiére solide, matiére commune, & aisée à former. Toutes les pieces en sont d'un même calibre, le rechange & radoub en est prompt & aisé. Elle n'occupe pas plus de place, que les Pompes ordinaires : même nombre, si l'on veut, mêmes emplacemens ; il n'y faut employer sur chacune que quatre hommes de l'Equipage, sans qu'il soit besoin de les aider par des boulets. Ces hommes ne peinent point, & peuvent travailler entrepont, sans s'échauffer ; on en peut établir la manœuvre sur tel des ponts du Vaisseau que l'on voudra, & même la changer suivant les affaires du Navire ; & à proportion que les Bâtimens auront moins de creux, il y faudra moins d'hommes ; deux alors suffiront, & enleveront encore près d'un tiers d'eau par de-là : on ne sera point obligé avec cette Machine de rien jetter à la Mer ; sûreté par conséquent égale dans son espéce à celle qui résulte de l'Ancre du Navire.

Il n'est point nécessaire de parler ici de deux autres Grands usages, dont cette Machine pourra être dans les Vaisseaux. Peut-être que si j'en disois davantage, vous trouveriez matiere à disputer. Il faut finir ; mais je ne puis refuser à Monsieur Dupuy de vous dire une chose dont il m'a assuré ; c'est qu'il ne craint ni ne hait la contradiction en fait de nouvelle découverte, parce qu'il en est peu qui n'y ait été sujette. Il fait même cas de cette émula-

tion, qui contribuë à perfectionner tout; & pour peu que vous l'excitiez encore, il sera charmé de vous faire voir de nouvelles piéces, qui, au lieu de ne donner que 1000 ou ou 900 pintes, iront jusqu'à douze ou quinze cens, si vous ne trouvez pas que celle qu'il a mise à l'épreuve soit suffisante. Peut-être, Monsieur, ne l'êtes-vous pas venu voir, pour vous en éclaircir par vous même, quoiqu'elle travaille tous les jours aux yeux de tous les connoisseurs, & de tant d'habiles gens, qui n'y apportent d'autres considérations & d'autre intérêt que l'amour du bien public & de la plus grande sûreté de la vie & de la fortune des Sujets du Roi; bien différens de cette espéce d'hommes envieux, qui s'imaginent avoir le privilége exclusif des lumieres & du génie.

Je suis &c.

Ce 11 Janvier 1738.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXV.

M. Du Perron de Castera a lui-même, Monsieur, exposé dans ces Vers, qui sont de sa façon, le dessein qu'il s'est proposé en composant ses *Entretiens Littéraires & Galans*, qui paroissent depuis quelques tems en deux Volumes. Entretiens Littéraires & Galans.

Heureux mille fois les Auteurs,
Qui par un lien respectable
Joignent les fruits avec les fleurs,
Et l'utile avec l'agréable !
Jusqu'aux derniers tems leurs Ouvrages vainqueurs
Mépriseront l'envie & le fiel des Censeurs.

Il fait parler trois amis, qu'il suppose retirez à la Campagne, & qu'il appelle *Eudoxe*, *Gelase & Philinte*. Leur familiarité est si grande, qu'ils se tu-

toyent poliment, & se disent d'un air aisé certaines plaisanteries, où l'Auteur a eu apparemment intention de mettre ce *Sel attique*, qui, selon lui, ne se trouve pas dans nos *Observations*. Ces trois amis, après avoir cherché *un plaisir, qui ait toujours les graces de la nouveauté*, le trouvent enfin dans des *conférences Académiques, où ils mettront sur le tapis des matieres instructives & amusantes*, & qui ne les empêcheront pas de joüir des plaisirs de la campagne. Ils veulent que dans leurs entretiens l'utile précéde toujours l'agréable, parce qu'au théâtre François la Tragédie est toujours représentée avant la Comédie. C'est la raison dont se sert Eudoxe. En même-tems, pour donner à ces entretiens un air tout-à-fait Académique, chacun dicte son Statut, qui ne manque pas d'être reçu & applaudi. Gélase est d'abord assez peu galant, pour exclure les Dames de la nouvelle Académie : mais se voyant contredit par ses deux Confréres, il consent de les y admettre. L'Auteur ne s'est pas mis au nombre des Interlocuteurs, par des raisons qui font honneur à sa modestie. Il est loüé & défendu dans cet Ouvrage. Lui convenoit-il de prononcer lui-même l'éloge de ses écrits & de sa personne? En le

mettant plûtôt dans la bouche des Interlocuteurs, *il jette une gaze* fort fine *sur les idées* de son amour propre. Les trois amis désignent le Sieur de Castera sous le beau nom de *Philomuse.*

Nos trois Académiciens de campagne, ne sçachant que faire dans un jour pluvieux, se déterminent à ouvrir leurs doctes & ingénieuses conférences. « Quel sujet, dit Philinte, choisirons-» nous pour débuter ? Vous voilà bien » embarassé, reprit Gélase : morbleu » que je hais les esprits stériles ! Je vais » vous dire des Vers que j'ai faits quel-» ques jours avant mon départ de Pa-» ris ; vous en jugerez, vous parlerez, » vous gloserez, nous disputerons ; ne » sera-ce pas là une conférence. » Gélase récite alors ses Vers sur la mort d'un sérin *qui étoit en amour*, & qui avoit appartenu à une vieille Dame, dont il dit : *je ne sçache que son miroir qui soit capable de lui dire des douceurs.* Ces Vers sont fort galans, & l'on ne doit pas douter de leur excellence, puisqu'un autre Poëte eut le front de se les attribuer : avanture qui rappelle heureusement celle de Virgile, au sujet des Vers si connus qu'il avoit composés en l'honneur d'Auguste. Tout le monde sçait aussi la réponse que le Poëte Latin fit

au plagiaire. On en trouve ici deux traductions, dont l'une qu'on juge admirable, donne lieu de se récrier sur le petit nombre des bonnes traductions littérales en Vers, & de censurer la traduction de la fameuse Epigramme d'Ausone sur Didon. Sans discuter ici le long commentaire d'Eudoxe, il suffit d'observer qu'il se seroit abstenu d'une pareille critique, s'il avoit considéré que le but du Poëte Latin & du Traducteur a été uniquement de plaindre l'infortune de cette Princesse, & que la Poësie a le privilége de sous-entendre des mots, pourvû que le sens ou le tour de la pensée les indique suffisamment. Il est clair que dans la Traduction l'Epithéte *triste* regarde Didon.

Mais ce n'est-là qu'une transition pour nous donner des modéles de traduction littérale. L'Epigramme Grecque sur Dercilis est célébre ; on peut la traduire ainsi en prose : *Il y a quatre Graces, deux Venus & dix Muses ; Dercilis est en même-tems une Muse, une Grace & une Venus.* En voici la traduction en Vers, qui selon Eudoxe, *auroit été ainsi tournée par l'Auteur Grec, s'il eût fait son Epigramme en François :* vous en allez juger.

Dercilis est charmante & belle,
Mille agrémens voltigent autour d'elle,

Et verſent ſur ſon front certain air gracieux,
Qui ſoumet la fierté du cœur le plus rebelle :
Son eſprit eſt ingénieux,
Ses Vers ont des accords doux & mélodieux ;
Ainſi ſans m'éloigner des traces
De la plus ſévére équité,
Je compte deux Vénus, dix Muſes, quatre Graces ;
Et je démens l'antiquité.

Il eſt vrai, que cette traduction *ne dit rien qui ne ſoit naturellement lié au ſujet* ; mais la maniere de le dire eſt-elle vive, eſt-elle même ſupportable ? C'eſt pourtant de la traduction de cette Epigramme Grecque & de celle de quelques Vers Eſpagnols que M. C. conclut *qu'il n'eſt point de Langue qui réuſſiſſe mieux que la nôtre dans ce genre d'écrire.* Cette traduction n'en eſt-elle pas une bonne preuve ?

La Diſſertation ſur ce ſujet conduit à parler de la richeſſe, de la clarté & de la ſageſſe de notre Langue, & à la préférer au Grec & au Latin. On exagere ici quelques idées du P. Bouhours, & on y joint un peu d'érudition Grammaticale, avec quelques exemples peu concluans. C'eſt en développant le génie entier d'une langue qu'on l'apprétie véritablement ; deux ou trois phraſes priſes au hazard, & conſidérées d'une maniere vague ne décident rien. Je

n'entreprendrai point ici cette discussion, & je me contenterai de dire que par rapport à la Politique, à la Jurisprudence, & aux matieres de raisonnement, où l'on ne peut s'exprimer avec trop de clarté, la Langue Françoise est peut être supérieure à la Grecque & à la Latine. Mais il faut convenir qu'elle leur est inférieure dans la composition des Ouvrages d'éloquence & d'agrément, où sa marche trop uniforme produit souvent l'ennui & le dégout. J'adopte ici les idées de M. de Fenelon dans ses Refléxions sur la Rhétorique & la Poëtique, & celles de Madame Dacier dans sa Préface de l'Iliade. Comme l'un & l'autre connoissoient les beautés de ces deux langues mortes, & qu'ils écrivoient en François avec autant d'élégance que de délicatesse, leur jugement est d'un grand poids.

Ce qu'il y a de singulier, est que précisément dans le même tems que nos trois Académiciens traitoient cette matiere, Philomuse, qui étoit alors en Italie, s'escrimoit là-dessus contre un certain M. de Rintail, personnage emprunté de Baillet. La Lettre apportée par un Laquais, où il s'agit de ce grand événement, renferme la critique & l'éloge de quelques Vers François.

traduits d'après le Latin. Mais ce sont de petits détails où je ne puis entrer. « Rintail & moi, dit Philomuse, nous » nous chicanâmes sur plusieurs arti- » cles; figurez-vous deux partis qui se » battent; l'un crioit à tout moment: » Vive les Latins, & l'autre: Vive les » François; mais par bonheur il y avoit » beaucoup de paroles perduës, & point » de sang versé. » Que cela est ingénieux! Enfin le combat se termina par composer l'un, une Fable en Latin, & l'autre, une Fable en François, sur le même sujet: deux piéces assez inutiles pour résoudre le problême; aussi Gélase juge *que ces deux Fables sont d'égale valeur*; & Eudoxe *met Rintail & Philomuse hors de cour & de procès.* Il y a encore dans cette Lettre une autre Fable de *Philomuse*, qui écrit d'Italie aux trois Académiciens, sur ce que deux Auteurs avoient attaqué sa belle traduction du Camoëns. Gélase finit ainsi l'entretien Littéraire. « Notre Conférence devient » longue; c'est à peu près comme si au » théatre François la Tragédie avoit six » actes: Venons à la petite Piéce, car » les impressions noires commencent » à me gagner. » Philinte alors recite une nouvelle galante.

L'art d'écrire l'Histoire a fourni de

matiere pour quatre conférences littéraires. Eudoxe fut trouvé par Gélase, lisant la vie de Charles XII. écrite par M. de Voltaire. En lisant ces quatre conférences on s'appercevra que les trois Académiciens ne ressemblent pas à ces beaux esprits, qui, pour me servir des termes de Madame Dacier, pag. 30. des *causes de la corruption du goût*, « n'ont » jamais travaillé sérieusement, qui » n'ont fait que des études plus nuisi- » bles que profitables, & qui n'ont que » les Caffés pour Cabinet & pour Par- » nasse. » Il paroît qu'ils ont beaucoup lû, & beaucoup retenu; mais puisque leur but est de plaire, même aux Dames, ils auroient dû supprimer une certaine érudition scolastique, & triviale parmi les gens de Lettres. Ils commencent par l'étymologie du nom *d'Histoire*, exposent sa définition & son objet, les connoissances nécessaires pour la composer, & ses différentes divisions. Tout cela est mêlé de quelques faits historiques & de quelques observations particulieres. Nouvel exercice Académique : un Laquais apporte du Caffé, & Marin, Valet de Chambre de Gélase, joint sa voix aux accords du violon, pour chanter un Romance, que son Maître avoit composé dans le goût Es-

pagnol, & qu'on trouve ici. Après que le Musicien eut fini, la discussion du sujet fut reprise & continuée dans trois autres conférences. C'est un précis des méthodes connuës pour écrire l'Histoire, orné de quelques raisonnemens & de traits historiques.

En parlant de l'Histoire Universelle, ils observent qu'elle exige le laconisme, & que les descriptions y doivent être très-vives & très-courtes. Ces deux regles sont élégamment illustrées par les comparaisons suivantes. « Telle qu'» un Fleuve majestueux & rapide, que » rien n'arrête dans son cours, l'Histoi» re universelle doit chercher à grands » pas la fin de sa carriere; il lui siéroit » mal d'imiter le ruisseau, qui serpente » & qui s'amuse à caresser les fleurs » champêtres, dont ses bords sont » émaillés. Ne pourrions-nous pas en» core, ajoûta Philinte, comparer » l'Histoire Universelle avec une Da» me, que des affaires d'une extrême » conséquence obligent à voyager? » Elle peut s'arrêter un instant pour » ramasser un diamant de grand prix, » qu'elle trouve dans son chemin; » mais on la blâmeroit, si elle perdoit » son tems à cüeillir des bluets & des » marguerites dans les prés. »

Dans l'examen du caractére des Auteurs, on remarque qu'il faut considérer leur Profession. « Un Ministre, tel » que le Cardinal de Richelieu & le » Duc de Sully, nous développera » mieux les menées de la Cour & la » politique des Princes, qu'un Sça» vant de Collége, ou qu'un Grénadier » qui n'a sçu que brûler de la poudre. » Cependant on dit dans un autre endroit, que les descriptions des Batailles sont très-belles dans le Charle XII. de M. de Voltaire.

On bannit avec raison de l'Histoire Sacrée les refléxions satiriques, & le zéle outré de Religion, qui fait accumuler les prodiges les plus absurdes; mais il est étonnant de voir citer à ce sujet le Talmud & *la Légende d'or* de Jacque de Varasse Archevêque de Genes. Doit-on mettre de pareils Ouvrages au nombre des Histoires? « Les » Religions fausses sont des coquettes » qui peuvent avoir recours aux orne» mens de l'Art; mais la nôtre est une » Dame vertueuse & belle de sa propre » beauté; on ne sçauroit lui mettre du » fard sans cacher l'excellent coloris » qu'elle tient des mains de Dieu mê» me? » En décrivant les ornemens propres aux Histoires particulieres, les

Académiciens remarquent judicieusement qu'il en faut éviter la grande quantité. « Souvenons-nous, disent-» ils, qu'elle peut défigurer quelque-» fois la beauté même : une ou deux » mouches bien placées sur un joli vi-» sage en relevent l'éclat ; mettez-en » une douzaine, l'agrément disparoît » & laisse triompher le ridicule. » On ne peut rien ajouter à la justesse du bel-esprit de ces Académiciens.

Gélase annonce qu'il va envoyer à l'Imprimeur une Histoire galante, c'est-à-dire, *les avantures de Don Palmerin & de Thamire* ; sur quoi Philinte lui fait craindre notre critique & celle de l'Auteur du *Pour & Contre* : Ce qui amene la Fable de deux Pinçons *d'humeur mordicante*, qui au lieu d'exercer leur *belle voix*, critiquent le chant le plus mélodieux de quelques oiseaux, dont ils sont ainsi reprimandés.

Chantez, surpassez-nous, faites-vous admirer,
C'est-là le vrai moyen de nous bien censurer.

Cette pensée, comme vous sçavez, est souvent répetée par les ennemis de la salutaire Critique, qui se plaisent à confondre le talent & le goût. Mais ne faut-il pas qu'il y ait des peintres & des connoisseurs en peinture ? Le nombre de ceux-ci n'est-il pas moindre que celui

des premiers? Sans réfuter sérieusement une pareille absurdité, il suffit de citer un fait Historique. « Quand M. le » Brun fit placer à Versailles le beau tableau de sa famille de Darius, je lui » fis observer (dit M. de Valincour *,) » qu'Aléxandre, au lieu de relever la » mere de Darius, qui est à ses pieds, » ne la regarde seulement pas, & porte » ses yeux sur la femme & les filles de » Darius, qui sont derriere elle : il en » convint, comme je convins aussi que » ce Tableau ne pouvoit jamais avoir » été fait que par un très-grand Peintre. » M. le Brun ne songea pas à répondre à M. de Valincour :

Peignez, surpassez-moi, faites-vous admirer,
C'est là le vrai moyen de me bien censurer.

Le Peintre reconnoît le bon goût du Critique, qui à son tour admire le génie du Peintre. Il ne s'agit pas en de pareilles occasions de discuter la supériorité des talens de l'Auteur, ou de ceux du Critique ; elle ne peut devenir la matiere d'un Problême. Si le Critique remarque des fautes vraies, qui échapent aux esprits vulgaires, ses Observations honorent son discernement. Le même critique comparé à un écrivain médiocre,

* Biblioth. Franç. T. XVI. part. I. p. 25.

dont il a ſçu dévoiler les ſophiſmes, le peu d'eſprit & le mauvais goût, lui eſt autant ſupérieur que la raiſon & la lumiere ſont ſupérieures aux ténébres.

Nos Académiciens examinent enſuite, ſi l'Hiſtoire doit donner ſon jugement ſur toutes ſortes de faits. Eudoxe obſerve d'après Cicéron, « que l'Hiſto-» rien eſt le témoin des tems, & qu'il » doit ſe borner à cette qualité, ſans » quoi il offenſera nos lumieres, & » bléſſera notre amour propre de gaïe-» té de cœur, d'ailleurs ſon jugement » eſt une beſogne fort inutile; car en » diſant ce qu'il penſe, il n'empêchera » jamais un Particulier de penſer d'une » autre façon : notre cabinet eſt un tri-» bunal qui nous appartient, & nous » en ſommes jaloux. » Gélaſe obſerve encore que le fil de l'Hiſtoire eſt interrompu par ces refléxions ſouvent frivoles, ou exceſſivement longues. « Celles » de Grégorio Leti & de Guichardin, » dit-il, me paroiſſent inſupportables, » je les ſaute à pieds joints, & avec au-» tant de dégoût que j'en ai pour les fa-» des converſations de la Clélie & du » grand Artaméne. » Il eſt un peu étonnant de voir ici Grégorio Leti à côté de Guichardin, un des plus grands Hiſtoriens qui ait paru depuis Tite-Live.

Eudoxe saisissant un juste milieu, admet les refléxions, lorsque les faits sont obscurs ; mais il veut qu'elles soient courtes, & d'un goût fin & délicat. « L'*Alaric* de Scudéri & le *Clovis* de Desmarets n'empêchent pas que nous ne lisions avec plaisir l'*Enéide* de Virgile, & l'*Iliade* d'Homére. Ainsi les *plattes Dissertations de Guichardin*, & de Grégorio Leti ne doivent pas prévenir contre les refléxions courtes, fines & sensées, que nous trouvons dans Salluste, dans Tite-Live & dans Tacite. Un Marquis ridicule & un homme de bon goût s'habillent de la même étoffe, mais d'une maniere différente. » Tout le monde sera dans quelques tems en état de juger des *plattes Dissertations* de Guichardin, cet Auteur si estimé dans toute l'Europe.

Parmi les préceptes sur le style historique, on donne un avis important, qui est de ne pas se servir de mots surannés, nouveaux, enfantins, comme *Papa, maman, fillete, &c.* didactiques, dégoutans, comme ceux *d'ânes, d'anesses, de pourceaux, de truyes*, &c. Enfin d'expressions qui *sentent la Halle & le Cabaret*. De pareilles remarques font bien de l'honneur à ces Académiciens; ils répétent aussi fort-bien tout ce qu'on

a dit de mieux ſur la maniere d'écrire l'Hiſtoire ; mais ils auroient dû pour la vraiſemblance, nous dire qu'ils étoient aſſemblez dans une Bibliothéque.

Venons aux *Conférences* qui compoſent le ſecond Volume. Dans la ſixiéme, il s'agit d'une partie des remarques que nous avons faites ſur le Poëme du Camoëns. * D'abord on nous fait un procès pour avoir adopté l'opinion de M. de Voltaire, qui a fait voyager le Camoëns avec Vaſco de Gama, & l'on ſoutient qu'il ne paſſa à l'Amérique que long tems après. Les judicieux Académiciens regardent comme *une malice ingénieuſe* d'avoir attribué *au vrai Dieu*, une priere, qui ſelon eux s'adreſſe à Jupiter, qui eſt *la Divinité dominante du Poëme.* Mais comment concilier cette idée avec ce que les Portugais diſent à la fin de cette priere : *C'eſt pour ta gloire ſeule que nous cherchons la Terre, où tendent nos deſirs ?* Alloient-ils dans les Indes pour faire fleurir la réligion de Jupiter ? D'ailleurs on ſoutient à la page 113. que *ſous le nom de Jupiter, le Camoëns déſignoit le* vrai *Dieu.* La même choſe eſt encore répétée à la page 124. Ce qu'on dit pour juſtifier l'érudition étrangere que le Poëte a répanduë dans

* Obſerv. T. I. p. 145. 169. T. II. p. 62. T. III. p. 237.

ſon Poëme, l'intervention uniforme des Dieux, quelquefois contraire à la gloire du Héros, & le peu d'intérêt du ſujet de la Luſiade, ne mérite pas d'être diſcuté. Tantôt on adopte notre critique, tantôt on cherche des couleurs pour l'affoiblir. Si nous diſons que l'intervention des Dieux eſt uniforme & ridicule, ce qui doit s'entendre de la maniere dont elle eſt amenée & dèshonorée par le mêlange des idées du Chriſtianiſme & du Paganiſme, on nous oppoſe différentes Divinités, qui agiſſent dans le Poëme d'une maniere plus noble & plus élevée que dans l'Enéïde. Eſt-ce là répondre à la critique? Puiſqu'en un point capital, on loue la délicateſſe de notre goût, on devoit bien croire que le jugement que nous avons porté ſur le reſte, n'eſt également que le réſultat des impreſſions nées de la Lecture du Poëme. Si l'on nous en prouvoit le peu de juſteſſe, nous l'avoüerions avec autant de plaiſir, que nous avoüons nous être trompés, en attribuant à Vénus la naiſſance d'une Iſle qui *étoit toute née.* Le reproche d'avoir mis ſept ou huit Vers dans la Lettre, où nous accuſons *Philomuſe* de faire dégénerer quelquefois ſa Proſe en vers héroiques, eſt une jolie retorſion. Pour

trouver ces prétendus vers, on supprime les mots qui en rompent la mesure. Si nous disons par exemple, *il écrit une histoire & non pas un Traité dogmatique*, l'Académie de M. de Castera nous fait dire, *il écrit une Histoire & non pas un Traité.* C'est en suivant cette admirable méthode, qu'on nous rend versificateurs dans notre Prose. Elle sert pourtant à faire un magnifique éloge du stile & des talens du célébre *Philomuse*. Il n'y a pas plus de justesse dans la contradiction où l'on prétend que nous sommes tombés, en disant d'un côté que *nous ne décidons pas si la traduction est fidèle*, & de l'autre que *nous ne voulons pas toucher à ces beautés un peu effacées*, c'est-à-dire, aux *beautés* du Poëme, *un peu effacées* dans la traduction, *qui n'est qu'une copie, où les images & l'expression ne sçauroient avoir ni le même éclat, ni la même force que dans l'Original.* Quand la Traduction dont il s'agit eût été bonne, on eût toujours pu, sans rien risquer, la mettre au-dessous de l'Original. Mais en vérité il n'est pas possible de ne point juger, à la vûë de celle de notre *Philomuse*, sans même sçavoir le Portugais, qu'un Poëte fameux tel que le Camoëns pouvoit être autrement traduit en François.

Vous sçavez que nous avons adopté la critique que M. de Voltaire avoit faite du Camoëns. Nos Académiciens sensez, loin d'examiner les raisons solides que nous avons alléguées pour décrier le monstrueux mêlange des Divinités payennes avec les objets respectables de la Réligion chrétienne, se sont arrêtés à ce que nous avons dit en passant, que ce fut *pour justifier le Polythéisme* qu'on imagina les attributs du vrai Dieu dans Neptune, Mars, &c. Il est aisé de voir que nous avons indiqué d'une maniere implicite un fait connu, sçavoir, qu'à la naissance du Christianisme, les Apologistes de la Religion payenne firent valoir ces vaines suppositions, pour la rendre moins ridicule, & sauver ainsi la pluralité des Dieux, à qui les Payens rendoient un culte aussi solemnel qu'à Jupiter. Au lieu de saisir notre idée, on s'est attaché à prouver que les Payens ont adoré le vrai Dieu sous le nom de cette Divinité; discussion étrangere au fait dont il s'agit, & à laquelle on a consacré dix pages.

Parce que Boileau a personifié la Molesse & la Chicane, le Camoëns a été en droit, selon Philomuse, d'allier la Religion Payenne avec la Religion

Chrétienne. Nous avons traité d'*absurde* & de *pitoyable* ; un pareil raisonnement. On se récrie sur les qualifications, sans le justifier. Quelle réfutation ! On essaye aussi de fortifier certaines étymologies hétéroclites sur lesquelles nous avons marqué notre surprise. Nous avons avancé que le Camoëns n'avoit jamais pensé à cacher tant de mystéres sous le voile de la Fable ; on nous oppose son propre témoignage. Le Traducteur ignore-t'il que l'Auteur n'imagina grossiérement ce sens figuré, que pour échapper à la censure des Inquisiteurs ? Seroit-il possible que le Poëte, sans être fou, en composant son Poëme, se les fût proposé toutes.

Je ne releverai point ici ce que nos trois Académiciens, gens éclairés, disent contre l'Auteur du *Pour & Contre* ; il sçaura bien repousser leurs traits, s'il daigne le faire. A la fin de la septiéme Conférence, *Monsieur Philomuse* arrive d'Italie & est reçu avec joye par ses trois amis. Il les remercie d'abord d'avoir refuté les Censeurs de la Traduction & du Commentaire de la Lusiade ; il leur apprend qu'ayant acheté à Final les *Observations sur les Ecrits Modernes*, & les feüilles de l'Auteur du *Pour & Contre*, il avoit discuté les critiques de la traduction du Camoëns,

ſans deſſein d'y répondre, aimant mieux uſer de répréſailles, c'eſt-à-dire, faire des Obſervations ſur différens Ouvrages de ſes Cenſeurs, pour leur montrer qu'ils ne ſont pas irrépréhenſibles. Voici ce qui nous regarde.

Il nous reproche élégamment d'avoir *lâché une bordée de termes offenſans & ſatyriques*, qui pourtant n'exiſterent jamais dans nos Obſervations ; c'eſt un prétexte pour colorer la vivacité de ſon reſſentiment, qu'il faut pardonner à un Auteur, piqué de ce qu'on lui a fait voir qu'il ne paroît pas toujours joindre dans ſes Ouvrages le bon goût & la juſteſſe du raiſonnement, à la rare érudition qu'il y fait briller. Dans l'eſpoir de nous *porter quelques bottes franches*, il commence par adopter une certaine critique de M. Gayot de Pitaval, à qui il donne de grands éloges : ce qui n'eſt pas étonnant. A l'exemple *de ce galant homme* (comme il l'appelle) il remarque dans nos Feüilles diverſes fautes imaginaires, contre la raiſon, le bon goût, la beauté du ſtyle, & la pureté du langage.

En parlant de la Traduction de Virgile, nous avons marqué *notre averſion pour ce qu'on appelle Proſe Poëtique, c'eſt-à-dire, pour les diſcours* exceſſivement *figurés d'une harmonie* affectée *& enflés*

d'épithètes entassées les unes sur les autres ; genre d'écrire inconnu aux Anciens, & qui n'a regné parmi nous que peu de tems. Tout homme qui lit avec la plus légere attention, sent que nous ne condamnons pas toute Prose Poëtique en général, mais seulement celle qui est évidemment vicieuse. Que fait notre grand Critique ? Après nous avoir dit des injures, fruit de cet *Atticisme* & de cette *Urbanité*, dont il se pique, il s'amuse à caractériser la Prose Poëtique, telle qu'on la trouve dans le Télémaque, & dans la Traduction d'Homere par Madame Dacier. Mais dans notre refléxion, s'agit-il de cette Prose Poëtique, qui n'est ni défectueuse ni déplacée ? C'est avec la même justesse qu'il cite Hérodote & Platon, comme émulateurs du style d'Homere, & une description de Petrone, qu'il orne d'un docte Commentaire.

Mais tout cela n'est rien, en comparaison de l'apologie qu'il fait de M. l'Abbé Pagi. Cet Ecrivain a dit dans la Préface de son Histoire de Cyrus le jeune. *Je m'avisai de chercher l'esprit d'Athénes & de la Gréce dans les vastes Collections de Gravius*, &c. Je ne vous répéterai point ici les diverses refléxions que nous avons faites à ce sujet. Philomuse, à l'aide de son génie commentateur, s'exprime ainsi. « Qu'entend-on ordi-

» nairement par *l'esprit d'Athénes?* Un
» esprit fin & délicat, un jugement so-
» lide, une expression noble sans enflu-
» re. Tout cela brille dans les Sermons
» d'un Bourdaloüe, & dans l'Histoire
» du P. Daniel... L'esprit d'Athénes &
» de la Gréce n'est point inséparable-
» ment lié avec les beautés du langage
» Grec; c'est un goût fin, une méthode
» judicieuse, une élevation de pensées,
» qu'on peut trouver dans un Discours
» Esclavon, tout autant que dans les O-
» raisons de Démosthéne & d'Isocrate.» Mais est-il question de sublime, d'éloquence, & de goût fin & délicat, dans le Recueil des Antiquités Romaines de Grævius, qui ne renferme que les excellens traités composez dans le 16e. & le 17e. siécles, sur la forme de la République Romaine, sa Police, ses Loix, ses Usages, sa Réligion, &c? Cette exposition suffit pour anéantir l'explication de notre judicieux *Philomuse*, qui en cet endroit fait encore briller contre nous son atticisme & son urbanité par de charmantes injures. Il critique ensuite le plan de nos *Observations*, & nous en propose ailleurs un nouveau? Nous sommes fâchés de ne pouvoir déferer à ses conseils.

Nous ne nous arrêterons point aux belles remarques de Philomuse, sur l'extrait que nous avons donné du Traité *de Morbis Venereis* par

M. Aſtruc. Il nous fait un crime d'avoir *écrit tout du long certains mots qui ne ſonneroient pas bien aux oreilles d'une femme ſcrupuleuſe.* Cependant il convient lui-même qu'on les a preſque toujours *ſyncopés*. Dans un autre endroit, il ſoutient qu'il faut dire *Toreadores* & non *Toradores*, (faute d'impreſſion) *qu'en Eſpagne il eſt d'uſage* de faire battre des Taureaux avec des chiens, parce qu'il eſt parlé de ces combats dans un ancien Romance & dans le Mercure ; que le ſtyle de la Traduction du Camoëns n'eſt pas aſſez *pétillant*, & que le Commentaire dont il l'a orné, eſt néceſſaire & d'un bon goût. Ce ſeroit abuſer de votre patience que d'inſiſter ſur tout cela.

Quoiqu'il avance qu'on trouve un grand nombre de *fautes de ſtyle* dans nos Lettres ; toutes celles qu'il a pû ramaſſer ſe réduiſent à neuf. Vous jugez bien que le Critique auroit groſſi ſon Catalogue, s'il en avoit trouvé un plus grand nombre. Nous ne prendrons pas la peine de les juſtifier ; ce ſont des chicanes puériles. Un (*y*) gliſſé par l'Imprimeur dans une phraſe lui donne lieu de nous traiter *d'Allemands, d'Oſtrogots, qui donnent des ſoufflets à Vaugelas & qui careſſent Ronſard, Jodele & Dubarras.* Voilà de *l'eſprit d'Athénes* bien employé. Après avoir cité cette phraſe : *De ſeveres Critiques trouveront le ſtyle de la Préface trop fleuri & trop redondant*, il ajoûte : « Les Critiques ne » poufferont pas la ſéverité juſqu'à l'excès, » quand ils jugeront que le ſtyle de cette re- » marque ſent le Collége à pleine bouche ; » *redondant* n'eſt point encore naturaliſé Fran- » çois ; un Ecrivain poli diroit *trop-diffus* ou *trop* » *chargé.* Il met au bas de la page cette ſolide » remarque : *ſtilus redundans* eſt fort bien dit, & » très-noble en Latin ; ſi l'Obſervateur vouloit à » toute force l'employer en François, il devoit

» du moins ajouter, *s'il m'est permis d'user de ce* » *terme*, ou mettre quelque autre adoucissement » semblable ; cela sert de passeport aux expres- » sions nouvelles. » A entendre parler Philomuse, ne croiroit-on pas que nous avons forgé le mot de *redondant* ? Vaugelas a dit pourtant avant nous, *il faut ôter dans le style ce qui est de redondant*. Ce même terme se trouve par tout, & dans les Dictionnaires de Furetiere, de l'Académie, de Richelet. Il est dont *naturalisé François* ; & pour user de l'expression du *poli Philomuse*, rien *n'y sent le College à pleine bouche* que la remarque de ce Censeur, qui condamne ce qu'il ignore.

En vérité, il nous est trop aisé de triompher d'une pareille Critique. Nous aimerions bien mieux que certains hommes d'esprit daignassent imprimer leurs médisances ; il y auroit quelque honneur à les refuter.

Je ne dois pas oublier la Fable hérissée d'épithétes qu'il nous adresse dans la Préface. En voici le sujet en peu de mots. Jupiter lassé des crimes des hommes, se retire de la terre, qui est d'abord en proye à toutes sortes de maux ; Neptune, Mars & Apollon tâchent en vain par leurs violences, de le faire revenir ; mais Vénus seule réussit, en enchaînant Jupiter avec sa ceinture, Ouvrage des Graces. Il conclut de cette Fable, qu'un Critique mordant ne fait que révolter les Auteurs, & que ses avis assaisonnés de douceur, les secourent plus efficacement. Auriez-vous jamais deviné une pareille moralité dans une pareille Fable ?

Je suis, &c. *Ce 15 Janvier 1738.*

APPROBATION.

J'ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Tome XI. des *Observations*. A Paris, ce 16 Janvier 1738. TRUBLET.